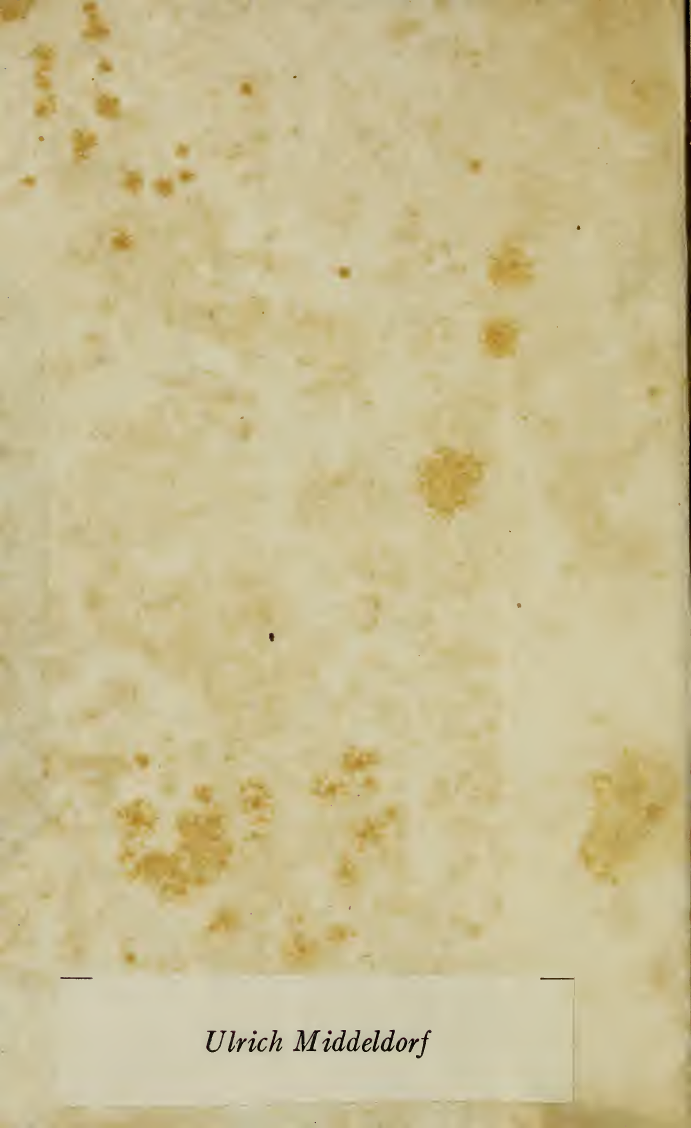

Ulrich Middeldorf

SOUVENIRS

DE VOYAGE.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT,
Rue du Nord, no 8.

SOUVENIRS

DE VOYAGE

(ITALIE)

Par Alexandre Dumas.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET Ce.

1841

I

La principauté de Monaco.

Il y a cinq choses qui sont particulièrement désagréables au roi de Sardaigne : le tabac qu'il ne fabrique pas lui-même, les étoffes neuves et non taillées en vêtements, les journaux libéraux, les livres philosophiques, et ceux qui font les livres philosophiques ou non. Je n'avais pas de tabac, tous mes habits avaient été portés, les seuls journaux que je possédasse étaient trois numéros du *Constitutionnel* qui enveloppaient mes bottes; mes seuls livres étaient un *Guide en Italie,* et une *Cuisinière bourgeoise*; et mon nom avait l'honneur d'être parfaitement inconnu du chef de la douane; il en résulta que j'entrai beaucoup plus facilement en Sardaigne que je n'étais sorti de France.

Il y avait bien au fond de ma caisse à fusils deux

ou trois cents cartouches, pour lesquelles je tremblais de tout mon corps; mais Sa Majesté le roi Charles-Albert, étant prince de Carignan, avait fait, à ce qu'il paraît, une connaissance trop intime avec la poudre pour en avoir peur. Les douaniers ne firent pas même attention à mes cartouches.

Au reste, je ne sais pas trop pourquoi le roi Charles-Albert en veut tant aux révolutions : il est peut-être le prince qui ait le moins à s'en plaindre. Il y a quelques centaines d'années que ses aïeux, les ducs de Savoie, étaient de braves petits ducs sans importance, qu'on appelait tout bonnement messieurs de Savoie, lorsque, lassée des révolutions qui suivirent la mort de la reine Jeanne, Nice se donna corps et biens à Amé VII, surnommé le Rouge. En 1815, il en fut de Gênes comme il en avait été de Nice en 1388, avec cette différence que Nice s'était donnée et que Gênes fut prise. Ces deux bouchées que les anciens ducs et les nouveaux rois ont mordues à droite et à gauche, arrondissent assez confortablement la souveraineté sarde, et en font une petite puissance européenne, qui, grâce à l'esprit belliqueux de son roi, ne laisse pas d'avoir bon air sur la carte militaire de l'Europe.

Cependant les princes de Savoie ne jouirent pas toujours seuls de cette belle maîtresse provençale qui s'était donnée à eux. En 1543, les armées combinées des Turcs et des Français assiégèrent

Nice ; Barberousse et le duc d'Enghien sommèrent le gouverneur, André Odinet de Montfort, de se rendre ; Mais André Odinet répondit : Je me nomme *Montfort*, mes armes sont des *pals*, et ma devise : *Il faut tenir.* Quoi qu'il fît en brave soldat pour ne pas mentir à cette réponse tout héraldique, André Odinet fut forcé de se retirer dans le château, et Nice capitula.

En 1691, Catinat assiégea Nice et la prit, grâce à une bombe qui fit sauter le donjon du château où était le magasin à poudre. En 1706, le duc de Berwick prit le château à son tour, comme Catinat l'avait pris, et pour épargner à ses successeurs la peine que cette forteresse avait donnée à ses prédécesseurs, il la démolit tout à fait. Aussi, en 98, Nice fut conquise sans résistance et devint, jusqu'en 1814, le chef-lieu du département des Alpes-Maritimes. En 1814, Nice retourna pour la quatrième fois à ses amants éternels, les ducs de Savoie et les rois de Sardaigne.

Nice est représentée sous l'emblème d'une femme armée, portant le casque en tête, ayant la poitrine découverte et la croix d'argent de Savoie empreinte sur le cœur ; sa main droite porte une épée nue ; sa main gauche un bouclier d'argent avec une aigle de gueules aux ailes éployées ; ses pieds s'appuient sur un écueil de sinople que baignent les vagues de la mer. Enfin, à ses pieds, on voit un chien, symbole

de la fidélité, avec ces mots : *Nicœa fidelis.* Quelque flatteur que soit cet emblème pour la ville de Nice, elle serait mieux représentée, à notre avis, sous les traits d'une belle courtisane, mollement couchée au bord de son miroir d'azur, à l'ombre de ses orangers en fleur, avec ses longs cheveux abandonnés aux brises de la mer, dont les flots viendraient mouiller ses pieds nus ; car Nice, c'est la ville de la douce paresse et des plaisirs faciles. Nice est plus italienne que Turin et que Milan, et presque aussi grecque assurément que Sybaris.

Aussi rien n'est plus charmant que Nice par une belle soirée d'automne, quand sa mer, à peine ridée par le vent qui vient de Barcelone ou de Palma, murmure doucement, et quand ses lucioles, comme des étoiles filantes, semblent pleuvoir du ciel. Il y a alors à Nice une promenade qu'on appelle *la Terrasse,* et qui n'a pas peut-être sa pareille au monde, où se presse une population de femmes pâles et frêles, qui n'auraient pas la force de vivre ailleurs, et qui viennent chaque hiver mourir à Nice. C'est ce que l'aristocratie de Paris, de Londres et de Vienne a de mieux et de plus souffrant. Les hommes, en revanche, s'y portent à merveille, et ils semblent être venus là, conduits par un sublime dévouement, pour céder une part de leur force et de leur santé à toutes ces belles mourantes, que lorgnent en passant de charmants petits abbés, car à Nice com-

mencent les abbés, non pas de gros vilains abbés, comme à Naples ou à Florence, mais de jolis petits abbés comme on en rencontre parfois au Monte-Pincio à Rome, ou sur la promenade de la Marine à Messine, de vrais abbés de ruelle, comme il y en avait au petit lever de madame de Pompadour et au petit coucher de mademoiselle Lange; de délicieux abbés, enfin, nourris de bonbons et de confitures, à la chevelure propre et parfumée, à la jambe rondelette, au chapeau coquettement incliné sur l'oreille, et au petit pied mignardement chaussé d'un soulier verni à boucle d'or.

Je vous demande un peu si tout cela donne à Nice l'air d'une Minerve armée de pied en cap, et si son épithète de *fidelis* doit se prendre au pied de la lettre.

Pour les habitants de Nice, tout voyageur est Anglais. Chaque étranger, sans distinction de cheveux, de barbe, d'habits, d'âge et de sexe, arrive d'une ville fantastique perdue au milieu des brouillards, où quelquefois par tradition on entend parler du soleil, où l'on ne connaît les oranges et les ananas que de nom, où il n'y a de fruits mûrs que les pommes cuites, et que par conséquent on appelle *London.*

Pendant que j'étais à l'hôtel d'York, une chaise de poste arriva : un instant après, l'aubergiste entra dans ma chambre.

— Qu'est-ce que vos nouveaux venus? lui demandai-je.

— *Sone certi Inglesi*, me répondit-il, *ma non saprai dire si sono Francesi ou Tedeschi.* Ce qui veut dire : Ce sont de certains Anglais, mais je ne saurais dire s'ils sont Français ou Allemands.

Il est inutile de dire que tout le monde paye en conséquence de ce que chacun est appelé milord.

Nous restâmes deux jours à Nice ; c'est un jour de plus que ne restent ordinairement les étrangers qui ne viennent point pour y passer six mois. Nice est la porte de l'Italie, et le moyen de s'arrêter sur le seuil quand on sent à l'horizon Florence, Rome et Naples.

Nous fîmes prix avec un voiturin qui se chargea de nous conduire à Gênes en trois jours par la route de la Corniche. Je connaissais le mont Cenis, le Saint-Bernard, le Simplon, le col de Tende, les Bernardins et le Saint-Gothard. C'était donc la seule route, je crois, qui me restât à parcourir.

La première ville qu'on rencontre sur la route est Villa-Franca, dont le port, ouvrage des Génois et creusé par le conseil de Frédéric Barberousse, n'est séparé de celui de Nice que par la roche de Mont-Albano. A une demi-lieue au delà de Villa-Franca on entre dans la principauté de Monaco, qui s'annonce formidablement aux voyageurs par une ligne de douanes. Le prince de Monaco, Honoré V, actuellement régnant, est le même qui, en revenant en 1815 dans ses États, rencontra Napoléon au golfe

Juan. La douane du prince perçoit deux et demi pour cent sur les marchandises, et seize sous sur les passe-ports. Or, comme Monaco est sur la route la plus fréquentée d'Italie, cette double contribution forme la partie la plus claire de son revenu. Au reste, le prince de Monaco est né pour la spéculation, quoique toutes les spéculations ne lui réussissent pas, témoin la monnaie qu'il a fait battre en 1837, et qui s'use tout doucement dans sa principauté, attendu que les rois ses voisins ont refusé de la recevoir.

Parmi les choses que le roi Charles-Albert a en antipathie, nous avons mis au premier rang le tabac à fumer et le tabac en poudre, autrement dits, en termes de régie, le *Scaferlati* et le *Macouba*.

Or, puisque moi, qui demeure à trois cents lieues du roi de Sardaigne, je connais son antipathie, il n'est point étonnant que le prince Honoré V, dont les États sont enclavés dans les siens, en ait été informé. Ce prince réfléchit un instant, et, trouvant cette haine injuste, il résolut d'en tirer parti. En conséquence, il fit planter force tabac, et annonça pour l'année suivante des cigares à un sou, qui, vu l'heureuse position du terrain, vaudraient ceux de la Havane.

Cette annonce mit en émoi toutes les contributions indirectes sardes. Le roi Charles-Albert vit ses États inondés de cigares; il avait bien une douane

ou deux comme son voisin Honoré V; mais ces douanes sont sur les routes et non point tout autour de la principauté. D'ailleurs, eût-il dans toute sa circonférence une ligne aussi épaisse et aussi vigilante qu'un cordon sanitaire, cinq cents cigares sont bientôt passés. Un carlin cousu dans la peau d'un caniche en passe à lui seul trois ou quatre mille, et la principauté de Monaco est peut-être la seule où il reste encore des carlins. Il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était d'abaisser le prix de ses cigares au prix des cigares d'Honoré V, ou de traiter avec lui de puissance à puissance. Le roi Charles-Albert préféra traiter; baisser le prix de ses cigares, vu la répugnance que les peuples ont en général pour l'administration des droits réunis, lui eût semblé une concession politique.

Il fut donc établi un congrès entre les deux souverains, pour régler cette importante question de commerce, mais, comme les prétentions du prince de Monaco paraissaient exagérées au roi de Sardaigne, à l'instar du congrès de Rastadt, le congrès de Monaco traîna en longueur ; si bien que le temps de la récolte arriva.

Le prince de Monaco donna une livre de tabac de gratification à chacun de ses cinquante carabiniers, et les envoya fumer sur les frontières du roi Charles-Albert. Les soldats sardes flairèrent la fumée des pipes de leurs voisins les monacois; c'était, comme

l'avait dit le prince dans son prospectus, une véritable fumée havanaise, sans aucun mélange de ces herbes inouïes que les souverains ont l'habitude de vendre pour du tabac. Les Sardes étaient connaisseurs, ils accoururent sur les frontières d'Honoré V, et demandèrent aux carabiniers du prince où ils achetaient leur tabac ; les carabiniers répondirent que c'étaient des plants que leur souverain bien-aimé avait fait venir de Cuba et de Latakié, et dont, outre leur solde, qui était égale à celle des soldats sardes, ils recevaient une livre par semaine. Le même jour, vingt soldats du roi Charles-Albert désertèrent et vinrent demander du service à Honoré V, lui offrant, s'il les acceptait, de faire déserter aux mêmes conditions tout le régiment.

Le danger devenait pressant, le régiment pouvait suivre les vingt hommes, et l'armée suivre le régiment. Or, comme la monarchie du roi Charles-Albert est une monarchie toute militaire, qui n'a pas encore eu le temps de se creuser des racines bien profondes dans le peuple, il vit d'un seul coup d'œil que, si l'armée désertait ainsi en masse, ce serait Honoré V qui serait roi de Sardaigne ; quant à lui, il serait bien heureux si on le laissait même prince de Monaco. En conséquence, il passa par toutes les conditions qu'exigea son voisin, et le traité fut conclu moyennant une rente annuelle de 30,000 francs, que le roi Charles-Albert paye à

Honoré V, et une garnison de trois cents hommes qu'il lui prête gratis pour étouffer les petites révoltes qui ont lieu de temps en temps dans ses petits États. Quant à la récolte, elle fut achetée sur pied moyennant une autre somme de 30,000 francs, et mêlée aux feuilles de noyer que l'on fume généralement de Nice à Gênes et de Chambéry à Turin, si bien qu'il en résulta chez les Piémontais, qui n'étaient pas habitués à cette douceur, une grande recrudescence de popularité pour le roi Charles-Albert.

La principauté de Monaco a subi de grandes vicissitudes, elle a été tour à tour sous la protection de l'Espagne et de la France, puis république fédérative, puis incorporée à l'empire français, puis rendue, comme nous l'avons vu, à son légitime propriétaire en 1814, avec le protectorat de la France; puis remise, en 1815, sous le protectorat de la Sardaigne. Nous allons la suivre dans ces différentes révolutions, dont quelques-unes ne manquent pas d'une certaine originalité.

Monaco fut, vers le xe siècle, érigée en seigneurie héréditaire par la famille Grimaldi, puissante maison génoise qui avait des possessions considérables dans le Milanais et dans le royaume de Naples. Vers 1550, au moment de la formation des grandes puissances européennes, le seigneur de Monaco, craignant d'être dévoré d'une seule bouchée par les ducs de Savoie ou par les rois de France, se mit sous la

protection de l'Espagne; mais, en 1641, cette protection lui étant devenue plus onéreuse que profitable, Honoré II résolut de changer de protecteur et introduisit garnison française à Monaco. L'Espagne, qui avait dans Monaco un port et une forteresse presque imprenables, entra dans une de ces belles colères flamandes, comme il en prenait de temps en temps à Charles-Quint et à Philippe II, et confisqua à son ancien protégé ses possessions milanaises et napolitaines. Il résulta de cette confiscation que le pauvre seigneur se trouva réduit à son petit État. Alors Louis XIV, pour l'indemniser, lui donna en échange le duché de Valentinois dans le Dauphiné, le comté de Carlades dans le Lyonnais, le marquisat de Baux et la seigneurie de Buis en Provence ; puis il maria le fils d'Honoré II avec la fille de M. le Grand. Ce mariage eut lieu en 1688, et valut à M. de Monaco et à ses enfants le titre de princes étrangers. Ce fut depuis ce temps-là que les Grimaldi changèrent leur titre de seigneur contre celui de prince.

Le mariage ne fut pas heureux. La nouvelle épousée, qui était cette belle et galante duchesse de Valentinois, si fort connue dans la chronique amoureuse du siècle de Louis XIV, se trouva un beau matin, d'une enjambée, hors des États de son époux, et se réfugia à Paris, tenant sur le pauvre prince les plus singuliers propos. Ce ne fut pas tout : la

duchesse de Valentinois ne borna pas son opposition conjugale aux paroles, et le prince apprit bientôt qu'il était aussi malheureux qu'un mari peut l'être.

A cette époque, on ne faisait guère que rire d'un pareil malheur; mais le prince de Monaco était un homme fort bizarre, comme l'avait dit la duchesse, de sorte qu'il se fâcha. Il se fit instruire successivement du nom des différents amants que prenait sa femme, et les fit pendre en effigie dans la cour de son château. Bientôt la cour fut pleine et déborda sur le grand chemin ; mais le prince ne se lassa point et continua de faire pendre. Le bruit de ces exécutions se répandit jusqu'à Versailles. Louis XIV se fâcha à son tour, et fit dire à M. de Monaco d'être plus clément. M. de Monaco répondit qu'il était prince souverain, qu'en conséquence il avait droit de justice basse et haute dans son État, et qu'on lui devait savoir gré de ce qu'il se contentait de faire pendre des hommes de paille.

La chose fit un si grand scandale, qu'on jugea à propos de ramener la duchesse à son mari. Celui-ci, pour rendre la punition entière, voulait la faire passer devant les effigies de ses amants ; mais la princesse douairière de Monaco insista si bien, que son fils se départit de cette vengeance, et qu'il fut fait un grand feu de joie de tous les mannequins. « Ce fut, dit madame de Sévigné, le flambeau de ce second hyménée. »

On vit bientôt cependant qu'un grand malheur menaçait les princes de Monaco. Le prince Antoine n'avait qu'une fille, et perdait de jour en jour l'espoir de lui donner un frère. En conséquence, le prince Antoine maria, le 20 octobre 1715, la princesse Louise-Hippolyte à Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, auquel il céda le duché de Valentinois, en attendant qu'il lui laissât la principauté de Monaco, ce qu'il fit, à son grand regret, le 26 février 1731. Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, Valentinois par mariage, et Grimaldi par succession, est donc la souche de la maison régnante actuelle, qui va s'éteindre à son tour dans la personne d'Honoré V et dans celle de son frère, tous deux sans postérité masculine et sans espérance d'en obtenir.

Honoré IV régnait tranquillement, lorsque arriva la révolution de 89. Les Monacois en suivirent les phases avec une attention toute particulière; puis, lorsque la république fut proclamée en France, ils profitèrent d'un moment où le prince était je ne sais où, s'armèrent de tout ce qu'ils purent trouver sous leur main, et marchèrent sur le palais, qu'ils prirent d'assaut et dont ils commencèrent par piller les caves qui pouvaient contenir douze à quinze mille bouteilles de vin. Deux heures après, les huit mille sujets du prince de Monaco étaient ivres.

Or, à ce premier essai de liberté, ils trouvèrent

que la liberté était une bonne chose, et résolurent à leur tour de se constituer en république. Seulement, comme Monaco était un trop grand État pour donner naissance à une république une et indivisible, comme était la république française, il fut résolu entre les fortes têtes du pays, qui s'étaient constituées en assemblée nationale, que la république de Monaco serait, à l'instar de la république américaine, une république fédérative. Les bases de la nouvelle constitution furent donc débattues et arrêtées entre Monaco et Mantone, qui s'allièrent ensemble à la vie et à la mort. Il restait un troisième village, appelé Roque-Brune ; il fut décidé qu'il appartiendrait par moitié à l'une et à l'autre des deux villes. Roque-Brune murmura ; il aurait voulu être indépendant et entrer dans la fédération ; mais Monaco et Mantone ne firent que rire d'une prétention aussi exagérée. Roque-Brune n'était pas le plus fort ; il lui fallut donc se taire ; seulement, à partir de ce moment, Roque-Brune fut signalé aux deux conventions nationales comme un foyer de révolution. Malgré cette opposition, la république fut proclamée sous le nom de république de Monaco.

Mais ce n'était pas le tout pour les Monacois que d'être constitués en république ; il fallait se faire dans les États qui avaient adopté la même forme de gouvernement des alliés qui les pussent soutenir. Ils pensèrent naturellement aux Américains et aux

Français. Quant à la république de Saint-Marin, les républiques férédatives de Monaco la méprisaient si fort, qu'il n'en fut pas même question.

Toutefois, parmi ces deux gouvernements, un seul était à portée, par sa position topographique, d'être utile à la république de Monaco : c'était la république française. La république de Monaco résolut donc de ne s'adresser qu'à elle. Elle envoya trois députés à la convention nationale pour lui demander son alliance et lui offrir la sienne. La convention nationale était dans un moment de bonne humeur; elle reçut parfaitement les envoyés de la république de Monaco, et les invita à repasser le lendemain pour prendre le traité.

Le traité fut dressé le jour même. Il est vrai qu'il n'était pas long, il se composait de deux articles.

« Art. 1er. — Il y aura paix et alliance entre la république Française et la république de Monaco.

« Art. 2. — La république française est enchantée d'avoir fait la connaissance de la république de Monaco. »

Ce traité, comme il avait été dit, fut remis aux ambassadeurs, qui repartirent fort contents.

Trois mois après, la république française avait emporté la république de Monaco dans sa peau de lion. On n'a pas oublié sans doute comment, grâce à madame de D***, le traité de Paris rendit en 1814,

au prince Honoré V, ses États, qu'il a heureusement conservés depuis.

Au reste, le prince Honoré V, toute plaisanterie à part, est fort aimé de ses sujets, qui voient arriver avec une grande inquiétude l'heure où ils changeront de maître. En effet, malgré le mépris qu'en fait Saint-Simon (1), ils habitent un délicieux pays, dans lequel il n'y a pas de recrutement et presque pas de contributions, la liste civile du prince étant presque entièrement défrayée par les 2 et demi p. 100 qu'il perçoit sur les marchandises, et par les 16 sous qu'il prélève sur les passe-ports. Quant à son armée, qui se compose de cinquante carabiniers, elle se recrute par les enrôlements volontaires.

Malheureusement nous ne pûmes jouir, comme nous l'aurions voulu, de cette charmante orangerie qu'on appelle la principauté de Monaco, une pluie atroce nous ayant pris à la frontière et nous ayant accompagnés avec acharnement pendant les trois quarts d'heure que nous mîmes à traverser le pays. Il en résulta que nous n'aperçûmes la capitale et sa forteresse, dans laquelle tiendrait la population de toute la principauté, qu'à travers un voile. Il en fut ainsi du port, où nous distinguâmes cependant une

(1) « C'est, au demeurant, la souveraineté d'une roche, du milieu de laquelle on peut pour ainsi dire cracher hors de ses étroites limites. » (*Mémoires* du duc de Saint-Simon.)

felouque, laquelle, avec une autre qui, pour le moment, était en course, forme toute la marine du prince.

En traversant Mantone, une enseigne nous donna une idée du degré de civilisation où en était venue la république fédérative l'an de grâce 1835. Au-dessus d'une porte on lisait en grosses lettres : *Mariane Casanove vend pain et modes.*

A un quart de lieue de la ville, nous retombâmes dans une seconde ligne de douanes et dans un second visa de passe-ports. Le passe-port n'était rien, mais la visite fut cruelle, et nous pûmes nous convaincre que, dans les États du prince de Monaco, l'exportation était aussi sévèrement défendue que l'importation. Nous voulûmes employer le moyen usité en pareil cas, mais nous avions affaire à des douaniers incorruptibles, qui ne nous firent pas grâce d'une brosse à dents, de sorte qu'il nous fallut, nous et nos effets, recevoir une contre-preuve du déluge, attendu que, sous le prétexte de la beauté du climat, il n'y a pas même de hangar. Je profitai de ce contre-temps pour approfondir un point de science chorégraphique que je m'étais toujours proposé de tirer au clair à la première occasion. Il s'agissait de *la monaco*, où, comme chacun sait, l'on chasse et l'on déchasse. Je fis en conséquence, pour la troisième fois depuis que j'avais passé la frontière, toutes les questions possibles sur cette

contredanse si populaire par toute l'Europe ; mais, là comme ailleurs, je n'obtins que des réponses évasives, qui redoublèrent ma curiosité, car elles me confirmèrent dans ma première opinion, à savoir, que quelque grand secret où l'honneur du prince et de la principauté se trouvait compromis, se rattachait à cette respectable gigue. Il me fallut donc sortir des États du prince aussi ignorant sur ce point que j'y étais entré, et perdant à jamais l'espoir de découvrir un mystère que je n'avais pu éclaircir sur les lieux.

Quant à Jadin, il était absorbé dans une préoccupation non moins importante que la mienne : il cherchait à comprendre comment il pouvait tomber une si grande pluie dans une si petite principauté.

II

La rivière de Gênes.

La première ville que nous rencontrâmes sur notre chemin, après avoir dépassé les frontières des États de Monaco, est Vintimiglia, l'*Albentimilium* des Romains, dont Cicéron parle dans ses *Lettres familières,* livre VIII, *ep*. xv, et à laquelle Tacite s'arrête un instant pour enregistrer un fait historique digne d'une Spartiate. Une mère ligurienne, interrogée par les soldats d'Othon pour qu'elle indiquât la retraite où était caché son fils qui avait pris les armes contre cet empereur, avec cette sublime impudence antique dont Agrippine avait déjà donné un si magnifique exemple, montra son ventre en disant : Il est là, et mourut dans les tortures sans pousser d'autre cri que ce cri de maternité.

Une lettre d'Ugo Foscolo, la plus éloquente peut-

être de toutes celles qu'il a écrites, complète l'illustration de Vintimiglia.

Nous dînâmes dans cette petite ville; on nous servit des lapins de l'île de Galinara : au dessert, nous eûmes un peu d'inquiétude, en voyant qu'on nous portait pour la somme de 20 sous un chat sur la carte. Explication demandée et reçue, nous apprîmes que c'était le dîner de Milord.

Nous continuions notre route enchantés de l'explication, lorsqu'en sortant de Borduguerra nous fûmes distraits de ces idées par l'aspect du charmant petit village de San-Remo avec son ermitage de Saint-Romulus tout entouré de palmiers. Nous nous arrêtâmes un instant pour reposer sur cette belle végétation orientale nos yeux fatigués de ces éternels oliviers grisâtres et rabougris; en ce moment un paysan s'approcha de nous, et, voyant avec quelle satisfaction nous nous étions arrêtés dans cette petite oasis, il nous dit que le moment était mauvais pour regarder les palmiers de San-Remo, et qu'à cette heure nous les voyions à leur désavantage. En effet, ils venaient d'être dépouillés de leurs plus belles palmes, qui avaient été envoyées à Rome pour la fête de Pâques. Je lui demandai alors à quel titre les palmes étaient envoyées à Rome, et si les habitants tiraient de cet envoi quelque profit temporel ou spirituel, et alors j'appris que c'était un droit de la famille Bresca qui lui avait été concédé par

Sixte-Quint et qu'elle avait maintenu depuis. Voici à quelle occasion.

En 1586, il y avait encore, à l'endroit où Pie VI a fait bâtir la sacristie de Saint-Pierre, un magnifique obélisque élevé autrefois par Nuncoré, roi d'Égypte, dans la ville d'Héliopolis, transporté par Caligula à Rome, et placé ensuite dans le cirque de Néron au Vatican, sur l'emplacement duquel Constantin fit élever sa basilique. Or, jusqu'en 1586, c'est-à-dire jusqu'à la seconde année du pontificat de Sixte-Quint, cet obélisque était resté debout au milieu des constructions successives qu'avaient fait faire Nicolas V, Jules II, Léon X et Paul V, lorsque ce grand pontife, qui fit plus en cinq ans que cinq autres papes n'ont jamais fait en un siècle, résolut de faire transporter le gigantesque monolithe (1) sur cette belle place, que soixante et dix ans plus tard Bernin devait étreindre de sa magnifique colonnade.

Ce fut l'architecte Fontana, le plus habile mécanicien de son temps, qui fut chargé de cette grande opération ; il disposa ses machines en homme qui comprend que les yeux de toute une ville sont fixés sur lui. Le pape lui dit de ne rien négliger pour réussir. Fontana opéra en conséquence. Le transport seul, quoiqu'il fût de cent cinquante pas à peine, coûta 200,000 fr.

(1) Il a 76 pieds de haut, et la croix qui le surmonte 26.

Enfin, tous ses préparatifs achevés, Fontana indiqua le jour où il comptait dresser l'obélisque sur son piédestal, et ce jour fut publié à son de trompe par toute la ville. Chacun pouvait assister à l'opération, mais à la condition du plus rigoureux silence. C'était un point qu'avait réclamé Fontana, afin que sa voix, à lui, le seul qui eût le droit de donner des ordres dans ce grand jour, pût être entendue des travailleurs. Or, comme Sixte-Quint ne faisait pas les choses à demi, la proclamation portait que la moindre parole, le moindre cri, la moindre exclamation seraient punis de mort, quel que fût le rang et la condition du coupable.

Fontana commença son travail au milieu d'une foule immense ; d'un côté était le pape et toute sa cour sur un échafaudage élevé exprès, de l'autre était le bourreau et la potence ; au milieu, dans un espace réservé, et que faisait respecter un cercle de soldats, étaient Fontana et ses ouvriers.

La base de l'obélisque avait été amenée jusqu'à son piédestal. Ce qui restait à faire, c'était donc de le dresser. Des cordes attachées à son extrémité devaient, par un mécanisme ingénieux, lui faire perdre sa position horizontale pour l'amener doucement à une position perpendiculaire. La longueur des cordes avait été mesurée à cet effet ; arrivées à leur point d'arrêt, l'obélisque devait être debout.

L'opération commença au milieu du plus profond

silence. L'obélisque, lentement soulevé, obéissait comme par magie à la force attractive qui le mettait en mouvement; le pape, muet comme les autres, encourageait la manœuvre par des signes de tête; la voix de l'architecte donnant des ordres retentissait seule au milieu de ce silence solennel. L'obélisque montait toujours; un ou deux tours de roues encore, et il était établi sur sa base. Tout à coup Fontana s'aperçoit que le mécanisme ne tourne plus, la mesure des cordes avait été exactement prise, mais les cordes avaient été distendues par la masse, et elles se trouvaient maintenant de quelques pieds trop longues; nul force humaine ne pouvait suppléer à la force qui manquait, c'était une opération avortée, une réputation perdue. Fontana pressait les ordres, multipliait les commandements. Du moment où les cordes n'attiraient plus l'obélisque, l'obélisque pesait d'un double poids sur les cordes. Fontana porta la main à son front; il sentait qu'il devenait fou. En ce moment un des cables se brisa.

Tout à coup un homme s'écrie dans la foule : — *Aqua alle corde!* de l'eau aux cordes! et, traversant l'espace, va se remettre aux mains du bourreau.

Le conseil est un trait de lumière pour Fontana. Sur toute la longueur des cables, il fait aussitôt verser des seeaux d'eau, les cordes se resserrent naturellement et sans effort; et, comme par la main de

Dieu, l'obélisque se remet en mouvement et s'assied sur sa base au milieu des applaudissements de la multitude.

Alors Fontana court à son sauveur, qu'il trouve la corde au cou et entre les mains du bourreau ; il le prend dans ses bras, l'entraîne, l'emporte aux pieds de Sixte-Quint, et demande pour lui une grâce déjà accordée ; mais ce n'était pas le tout d'accorder la grâce, il fallait une récompense. Le pape demande à l'étranger de fixer lui-même celle qu'il désire. L'étranger répond qu'il est de la famille Bresca qui est riche et qui par conséquent n'a point de faveurs pécuniaires à demander ; mais qu'il habite San-Remo, fameux par ses palmiers, et qu'il demande le privilége d'envoyer tous les ans gratis les palmes nécessaires pour la fête de Pâques à Rome. Sixte-Quint accorda ce privilége et y ajouta une pension de six mille écus romains affectée à l'entretien des palmiers.

Depuis ce temps la famille Bresca qui existe toujours, jouit du privilége d'envoyer tous les ans à Rome un vaisseau chargé de palmes ; et depuis deux cent quarante-cinq ans que ce privilége a été accordé, elle en a joui sous la protection visible du ciel ; car jamais le moindre accident n'est arrivé à aucun des deux cent quarante-cinq vaisseaux qui ont héréditairement et annuellement transporté la sainte cargaison.

Nous arrivâmes à Oneille à neuf heures du soir, car notre *vetturino*, nous ayant promis de nous déposer à Gênes, le troisième jour à deux heures, à la porte de l'hôtel des Quatre-Nations, faisait ses journées en conséquence. Il en résulta que, comme nous repartîmes d'Oneille le lendemain au point du jour, nous n'en dirons pas grand'chose, si ce n'est qu'elle a vu naître le grand André Doria, ce qui n'empêche pas, à en juger par celles où nous couchâmes, que ses auberges ne soient détestables.

Au point du jour, nous nous remîmes en route. Nous commencions à nous réveiller, lorsque nous traversâmes Alessio, où nous vîmes pour la première fois les femmes coiffées du *mezzaro* génois, voile blanc qui, sans le cacher, encadre leur visage. Quant aux hommes, c'étaient autrefois de hardis marins, qui prirent part avec Pizarre à la conquête du Pérou, et avec don Juan d'Autriche à la victoire de Lépante. Nous nous arrêtâmes pour déjeuner à Albenga, ville au doux nom, mais à laquelle ses remparts croulants et ses tours en ruine donnent un aspect des plus sombres. C'est à Albenga, s'il faut en croire madame de Genlis, que la duchesse de Cerifalco fut enfermée pendant neuf ans dans un souterrain par son mari. Un autre point historique plus sérieusement arrêté, c'est que ce fut à Albenga que naquirent ce Proculus qui disputa l'empire à Probus, et Decius Pertinax, qu'il ne faut pas

confondre avec le Pertinax qui devint empereur.

Albenga possède deux monuments antiques, son baptistère, qui remonte, assure-t-on, à Proculus, et son *ponte longo*, qui fut bâti par le général romain Constance. Une chose remarquable au reste, c'est que les habitants d'Albenga, l'ancienne *Albingaunum*, s'étant alliés avec Magon, frère d'Annibal, furent compris dans le traité de paix qu'il fit avec le consul romain Publius Ælius, et depuis ce temps jusqu'au XIIe siècle, en vertu de ce traité, se gouvernèrent par leurs propres lois, frappant monnaie comme un État indépendant. Au XIIe siècle, les Pisans, en guerre avec les Génois, la prirent et la saccagèrent. Rebâtie par les Génois, elle resta depuis ce temps en leur pouvoir sans être brûlée, c'est vrai, mais aussi sans être rebâtie, ce qui fait qu'Albenga aurait grand besoin d'être brûlée une seconde fois.

La route continuait au reste d'être délicieuse et pleine d'accidents plus pittoresques les uns que les autres. Nous avions la mer à notre droite, calme comme un lac et resplendissante comme un miroir, et à notre gauche, tantôt des rochers à pic, tantôt de charmants vallons avec des haies de grenadiers et de grosses touffes de lauriers-roses; tantôt de grandes échappées de vues, avec quelque village pittoresque se détachant sur ces fonds bleuâtres comme on n'en voit que dans les pays de montagnes.

Il en résulta que sans fatigue aucune nous arrivâmes à Savone, où nous devions coucher.

Savone est une espèce de ville à qui il reste une espèce de port que les Génois ont laissé se combler peu à peu, malgré les réclamations des habitants, afin que le commerce de Savone ne nuisît point au commerce de Gênes. Savone est donc à peu près ruinée. Comme toutes les puissances tombées et forcées de renoncer à leur avenir, la ville est tout orgueilleuse de son passé. En effet, Savone a donné naissance à l'empereur Pertinax, à Grégoire VII, à Sixte IV, à Jules II et à Chiabrera, qui passe pour le plus grand poëte lyrique que l'Italie moderne ait jamais eu. De toutes ces grandeurs, il reste à Savone la façade du palais de Jules II, attribuée à l'architecte San-Gallo, et le bas-relief de la Visite de la Vierge à sainte Élisabeth, l'un des meilleurs du Bernin. Le sacristain montre en outre aux voyageurs un tableau de la Présentation de la Vierge au temple comme étant du Dominiquin. Défiez-vous du sacristain de Savone; payez comme s'il vous avait montré un Vasari ou un Gaëtano, et vous serez encore volé.

A trois ou quatre lieues de Savone, nous trouvâmes Cogoletto, petit village qui prétend mieux savoir que Colomb lui-même où Colomb est né, et qui réclame le grand navigateur comme un de ses enfants, quoiqu'il ait dit dans son testament : *Que*

siendo yo nacido en Genova como natural d'ella porque de ella sali y en ella naci. L'argument eût peut-être été concluant pour tout autre que Cogoletto, mais Cogoletto est entêté, et il répondit à Colomb en écrivant sur la porte d'une espèce de cabane qu'il prétend être la maison du grand navigateur :

Provincia di Savona,
Communa di Cogoletto,
Patria di Colombo,
Scopritor del nuovo mondo.

Puis, à tout hasard, et comme ne pouvant pas faire du mal, il ajouta ce vers latin de Gagluiffi :

Unus erat mundus : duo sint, ait iste : frère (1).

Enfin, pour accumuler les preuves, on déterra un vieux portrait qui représentait le visage vénérable de quelque bailli de Cogoletto, et on l'installa en grande pompe à la maison communale, comme étant le portrait de Colomb.

A partir de Cogoletto, Gênes vient pour ainsi dire au-devant du voyageur ; Pegli, avec ses trois magnifiques villas, n'est qu'une espèce de faubourg qui passe par Cestri di Ponente, et se prolonge jusqu'à Saint-Pierre d'Arena, digne entrée de la villequi s'est donné à elle-même le surnom de la

(1) « Il n'y avait qu'un monde. Qu'il y en ait deux, dit Colomb ; et ils furent. »

Superbe, et que, depuis six ou sept lieues déjà, on aperçoit à l'horizon, couchée au fond de son golfe avec la nonchalante majesté d'une reine. Un seul mot explique ce luxe presque inexplicable de palais, que le voyageur trouve éparpillés sur sa route, avec la même profusion que les bastides des environs de Marseille. Les lois somptuaires de la république, qui défendaient de donner des fêtes, de s'habiller de velours et de brocard, et de porter des diamants, ne s'étendaient point au delà des murailles de la capitale : c'était donc à la campagne que s'était réfugié le luxe de ces turbulents et orgueilleux républicains.

III

Gênes.

La première chose que nous aperçûmes en arrivant à Gênes et en traversant, pour nous rendre à notre hôtel, la *Porta di Vacca*, qui est située près de la Darse, c'est un fragment des chaînes du port de Pise, rompues par les Génois en 1290. Depuis six cents ans, ce témoignage de la haine des deux peuples, haine que leur chute commune n'a pu éteindre, est étalé à la vue de tous. Ce fut Conrad Doria, sorti de Gênes avec quarante galères, « qui, secondé de ceux de Lucques, dit l'historien Accinelli, attaqua Porto Pesano, le pilla, et, se tournant ensuite contre Livourne, détruisit les fortifications et la ville, à l'exception de l'église Saint-Jean. »

Ce n'est pas la seule preuve de haine que les Génois aient donnée aux autres peuples de la pénin-

sule. En 1262, l'empereur grec ayant donné aux Génois un château qui appartenait aux Vénitiens, les Génois, en haine de ceux-ci, dont ils avaient reçu je ne sais quelle insulte, démolirent le château, en transportèrent les pierres sur leurs navires, ramenèrent ces pierres à Gênes, et en bâtirent l'édifice connu autrefois sous le nom de banque de Saint-George, et aujourd'hui sous celui de la douane. Ce monument de vengeance renferme un monument d'orgueil : c'est le griffon génois étouffant dans ses serres l'aigle impériale et le renard pisan, avec cette inscription :

Griphus ut has angit,
Sic hostes Genua frangit.

Du port si l'on monte à la douane, on y trouvera les anciennes bouches de dénonciation, qui, dans les dernières révolutions, à ce qu'on assure, ne sont pas toujours restées vides.

Notre hôtel était tout près de la Darse ; tandis qu'on nous préparait à dîner, j'eus donc le temps d'aller, Schiller à la main, faire ma visite au tombeau de Fiesque.

Par la même occasion, je parcourus l'arsenal de mer. Dans la première enceinte, Gênes, encore aujourd'hui, arme, désarme ou répare ses vaisseaux. A cette enceinte a succédé une seconde, desséchée aujourd'hui, et qui n'est autre que le vaste chan-

tier maritime où la république construisait ces fameuses galères longues de trente-huit mètres, larges de quatre, qui coûtaient chacune 7,000 livres génoises, et qui, montées par deux cent trente hommes, parcouraient victorieusement toute la Méditerranée. Cette seconde enceinte sert aujourd'hui d'atelier à sept ou huit cents galériens, qui traînent leurs boulets sous ces belles voûtes bâties au XIIIe siècle, d'après les dessins de Boccanegra.

Dans un coin de l'arsenal est un *ex-voto* sarde avec cette inscription : *Brigantino sardo, la Fenice, commandato da capitan' Felice Peire, notte dai* 13 *ai* 14 *febbrajo* 1835, *essendosi aperta un intestatura di tavola Calo a Picco a l'isola di Laire.* Un tableau représente l'événement : le navire sombre, la chaloupe s'abandonne à la mer, et la Vierge qu'elle invoque, et qui apparaît dans un coin de la toile, calme la tempête d'un signe.

En allant de l'arsenal de mer au vieux palais Doria, on trouve sur son chemin la porte Saint-Thomas. Une petite porte s'ouvre dans la grande ; c'est en franchissant le seuil de cette petite porte que Gianettino, neveu du doge, fut tué.

Avant d'arriver à la porte Saint-Thomas, on traverse la place d'Aqua-Verde. C'est en ce lieu que Masséna, après avoir tenu soixante jours, avoir épuisé toutes ses ressources et avoir mangé jusqu'aux selles des chevaux, mangés eux-mêmes depuis long-

temps, ayant signé au pont de Cornigliano, avec l'amiral Keith et le baron d'Ott, sa belle capitulation qu'il intitula convention, rassembla le reste de sa garnison, douze mille hommes à peu près, qui pendant trois jours y chantèrent, entourés d'Autrichiens, tous les chants patriotiques de la France.

Le palais Doria est le roi du golfe; il semble, à le voir, que c'est pour le plaisir des yeux de ceux qui l'ont habité que Gênes a été bâtie ainsi en amphithéâtre. Nous montâmes les larges escaliers que le vieux doge balayait, à quatre-vingts ans, de sa robe ducale, après avoir été, comme le dit l'inscription de son palais, amiral du pape, de Charles-Quint, de François Ier et de Gênes. En montant cet escalier, on n'a qu'à lever les yeux pour voir au-dessus de sa tête de charmantes fresques imitées des loges du Vatican, et peintes par Perino del Vaga, un des meilleurs élèves de Raphaël, que le sac de Rome, par les soldats du connétable de Bourbon, fit fuir de la ville sainte. A cette époque, il y avait toujours des palais ouverts pour le poëte ou l'artiste qui fuyaient le pinceau ou la plume à la main. Perino del Vaga trouva le palais Doria sur sa route. Il y fut reçu par le vieux doge comme eût été reçu l'ambassadeur d'un roi, et il paya son hospitalité en couvrant de chefs-d'œuvre les murs qui lui offrirent un abri.

Le palais Doria est entre deux jardins; l'un de

ces jardinsest situé de l'autre côté de la rue et s'élève avec la montagne : on y arrive par une galerie; l'autre est attenant au palais lui-même et conduit à une terrasse de marbre qui commande le golfe. C'est sur cette terrasse qu'André Doria donnait aux ambassadeurs ces fameux repas, servis en vaisselle d'argent, renouvelée trois fois, et qu'après chaque service on jetait à la mer; peut-être bien y avait-il quelques filets cachés sous l'eau, à l'aide desquels on repêchait le lendemain plats et aiguières; mais c'est le secret de l'orgueil ducal, et il n'a jamais été révélé.

Près de la statue colossale de Jupiter s'élève le monument funéraire du fameux chien Radan, donné par Charles-Quint à André Doria, et qui, étant trépassé en l'absence de Doria, fut enterré au pied de cette statue, afin, dit son épitaphe, que tout mort qu'il était, il ne cessât point de garder un dieu. Doria revint de son expédition, trouva l'épitaphe toute simple et la laissa comme elle était. Quant à André Doria lui-même, il est enterré dans l'église de Saint-Mattei.

Ma religion pour l'histoire m'avait d'abord conduit où m'appelaient mes souvenirs; mes dettes avec Doria, avec Fiesque et avec Masséna acquittées, je jetai un regard sur la lanterne bâtie par Charles VIII, et en longeant pendant dix minutes le rempart, je me trouvai à la porte de l'arsenal, où

était le fameux *rostrum* antique qui fut retrouvé dans le port de Gênes et qu'on suppose avoir appartenu à un vaisseau coulé à fond dans le combat naval qui eut lieu entre les Génois et Magon, frère d'Annibal. Près de ce rostrum, qui date de l'an 524 de Rome, est un canon de cuir cerclé de fer, pris sur les Vénitiens au siége de Chiozza, en 1379, et qui, par conséquent, est un des premiers qui aient été faits après l'invention de la poudre. Quant aux trente-deux cuirasses de femmes portées en 1301 par les croisées génoises, et dont la forme a fait élever au président Desbrosses un doute si injurieux sur ces nobles amazones (1), elles ont été en 1815 vendues dans les rues, au prix de la vieille ferraille, par les Anglais qui tenaient Gênes. Une seule a échappé à cette spéculation de laquais, et encore ne m'a-t-elle point paru bien authentique.

De l'arsenal, il n'y a qu'un pas au bout de la rue Balbi, l'une des trois seules rues qui existent à Gênes, les autres méritant à peine le nom de ruelles. Il est vrai aussi que ces trois rues, que madame de Staël prétendait être bâties pour un congrès de rois, et qu'Alfieri appelait un magasin de palais, n'ont peut-être pas leurs pareilles au monde.

Sur tous ces palais, le temps a passé une couche

(1) Au moment de citer l'opinion du spirituel président, je n'ose, et me contente de renvoyer à l'ouvrage lui-même.

de tristesse incroyable. Quelques-uns se fendent, les autres s'écaillent, les débris qui en tombent sont poussés du pied dans les ruelles qui les séparent, où ils s'amassent avec d'autres décombres. C'est un mélange douloureux de plâtre et de marbre, de grandeur et de misère, et l'on devine qu'au dixième du prix qu'ils ont coûté, on aurait palais, meubles, tableaux, et la duchesse même, s'il faut en croire le proverbe génois. Le proverbe n'est point comme l'investigation scientifique du président Desbrosses, et peut se citer. Le voici tel qu'il a couru de tout temps : « *Mare senza pesci, monti senza ligno, uomini senza fede, donne senza vergogna.* » Ce qui signifie : mer sans poisson, montagnes sans bois, hommes sans foi, femmes sans vergogne. C'est ce proverbe qui faisait sans doute dire à Louis XI : « Les Génois se donnent à moi, et moi je les donne au diable. » Il n'y a qu'une petite observation à faire, c'est que je crois le proverbe pisan, et non génois. Bridoison dit avec beaucoup de justesse qu'on ne se dit pas de ces choses à soi-même, et jamais un Génois n'a passé pour être plus bête que Bridoison.

La *strada Balbi* nous mena à la *strada Nuovissima*, et la *strada Nuovissima* à la *strada Nuova*. C'est dans cette dernière rue, terminée par la place des *Fontaines amoureuses*, tout encadrée dans ses maisons à fresques extérieures, que se trouvent les

plus beaux palais. Parmi ceux-ci nous en visitâmes deux, le palais Doria Tursi et le palais Rouge, l'un propriété publique appartenant à l'État et l'autre propriété privée appartenant à M. de Brignole, ambassadeur du roi Charles-Albert à Paris.

Le palais Tursi, dont on attribue à tort l'architecture à Michel-Ange, fut commencé par le Lombard Roch Lugaro, ornementé à la porte et aux fenêtres par Thaddei Carloni, et achevé par Randoni. Les peintures sont du chevalier Michel Canzio. Au reste, l'un des plus riches au dehors, il est l'un des moins beaux en dedans.

Il n'en est point ainsi du palais Rouge. Son extérieur est peu élégant, quoiqu'il ne manque pas d'un certain grandiose; mais il renferme la plus belle galerie de Gênes peut-être, sans en excepter la galerie royale. On y trouve des Titien, des Véronèse, des Palma-Vecchio, des Paris-Bordone, des Albert Durer, des Louis Carrache, des Michel-Ange Caravage, des Carlo Dolci, des Guerchin, des Guide, et surtout des van Dyck. Il est inutile de dire que le palais Brignole n'est point de ceux qui sont à vendre.

Après avoir visité la tombe de Fiesque, il me restait à voir la place où était situé son palais. Je m'y fis conduire. Cette place, toujours vide, est située près de l'église de Santa-Maria-in-Via-Lata. Cette inscription, sans nommer le conspirateur, indique à

quelle époque le terrain est devenu une propriété de l'État :

HÆC JANUA INTUS ET EXTRA
PUBLICAM PROPRIETATEM
INDICABAT EX DECRETO P. P.
COMMUNIS DIEI 18 JULY
1774.

Dans tout autre pays, cet emplacement, de trente pieds carrés à peine, donnerait une pauvre idée de la richesse et de la puissance du propriétaire ; mais, à Gênes, les palais s'étendent moins en largeur qu'en hauteur. Les plus riches, à l'exception de celui d'André Doria et de deux ou trois autres peut-être, n'ont de jardins que sur leurs terrasses et sur leurs fenêtres.

Un autre souvenir du même genre se trouve à quelque dix minutes de chemin du premier, près de la petite église romane de San-Donato, où l'on vient de découvrir, sous le badigeon qui les recouvrait, comme le reste de l'édifice, quatre charmantes colonnes de granit oriental, les plus belles et les mieux conservées peut-être qu'il y ait dans toute la ville de Gênes, qui est cependant la ville des colonnes. Ce souvenir, qui date de 1360, se rattache à la conspiration Raggio. Le palais a été rasé comme celui de Fiesque ; mais l'inscription a été enlevée par un descendant du conspirateur, ministre de la

police et portant le même nom. Cette conspiration, moins connue que celle de Fiesque, parce qu'il ne s'est point trouvé de Schiller qui en fît un chef-d'œuvre tragique, ne faillit pas moins être aussi fatale que l'autre à la république, et fut découverte par un hasard non moins remarquable que celui qui fit échouer les projets de Fiesque.

Le marquis Raggio était le chef de cette conspiration. Il faisait creuser de son château au palais ducal une galerie souterraine, de laquelle devaient sortir, à une heure convenue, trente conjurés parfaitement armés et résolus, lorsqu'un tambour, qui était de garde au palais, ayant par hasard posé sa caisse à terre, remarqua qu'elle frémissait, comme il arrive lorsqu'on creuse quelque mine. Il appela aussitôt son officier, qui prévint le doge. On contre-mina, et l'on trouva les travailleurs. La galerie souterraine conduisait droit à la maison du marquis Raggio ; il n'y avait donc point à nier. D'ailleurs, le coupable était trop fier pour en avoir même l'idée. Il avoua tout, et fut condamné à mort.

Au moment où il marchait au supplice, et comme il était arrivé à moitié chemin du Castellaccio où il devait être exécuté, il demanda comme grâce suprême de mourir en tenant à la main un crucifix rapporté, dit-il, par un de ses ancêtres de la terre sainte, et dans lequel il avait une grande foi. A cette époque de croyance, on trouva la demande toute

simple, et l'on se hâta de l'accorder au condamné ; un prêtre fut en conséquence dépêché au palais Raggio, et le cortége funèbre fit halte pour l'attendre ; au bout d'un quart d'heure, le prêtre revint apportant le crucifix. Le marquis baisa avec amour les pieds du Christ ; puis, tirant la partie supérieure du crucifix, qui n'était autre que la garde d'un poignard dont la lame rentrait dans la partie inférieure comme dans une gaîne, il se l'enfonça tout entière dans la poitrine, et mourut sur le coup.

De San-Donato, nous allâmes visiter le pont de Carignan ; c'est une curieuse bâtisse, destinée, non pas à joindre les deux bords d'une rivière, mais à réunir deux montagnes : il se compose de sept arches, dont les trois du milieu ont, je crois, quatre-vingts pieds de hauteur ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il passe au-dessus de plusieurs maisons à six et sept étages. C'est une promenade fort fréquentée dans les chaudes soirées d'été, attendu qu'à cette hauteur on est toujours à peu près sûr de trouver de l'air.

Le pont de Carignan conduit à l'église du même nom, bijou du XVIe siècle, bâti par le marquis Sauli, sur les dessins de Galeas Alessio. Voici à quel événement cette église, l'une des plus riches de Gênes, doit son existence. Le marquis Sauli, l'un des hommes les plus riches et les plus probes de Gênes, avait plusieurs palais dans la ville, et un entre autres

qu'il habitait de préférence, et qui était situé sur l'emplacement même où s'élève aujourd'hui l'église de Carignan. Comme il n'avait point de chapelle à lui, il avait l'habitude d'aller entendre la messe dans celle de Santa-Maria-in-Via-Lata, qui appartenait à la famille Fiesque. Un jour, Fiesque fit hâter l'heure de l'office, de sorte que le marquis de Sauli arriva quand il était fini ; la première fois qu'il rencontra son élégant voisin, il s'en plaignit à lui en riant.

— Mon cher marquis, lui dit Fiesque, quand on veut aller à la messe, on a une chapelle à soi.

Le marquis Sauli fit jeter bas son palais, et fit élever à la place l'église Sainte-Marie-de-Carignan.

Une partie de ces beaux palais, qui feraient honneur à des princes, et de ces belles églises, qui sont dignes de servir de demeure à Dieu, ont été bâties par de simples particuliers. Le secret de ces fondations, dans lesquelles des millions ont été enfouis, est dans les lois somptuaires du moyen âge, qui défendaient le jeu, les fêtes, les diamants et les étoffes de velours et de brocart. Alors, tous ces aventureux commerçants qui, pendant vingt ans, avaient sillonné la mer en tous sens, et qui avaient amassé chez eux les richesses des deux mondes, se trouvaient en face de monceaux d'or dont il fallait bien faire quelque chose : ils en faisaient des églises et des palais.

L'église Saint-Laurent est la première en date sur le catalogue des curiosités de Gênes. Néanmoins, comme nous marchions devant nous sans suivre aucun ordre, ni chronologique ni aristocratique, nous la visitâmes une des dernières. C'est une belle fabrique du XIe siècle, toute revêtue de marbre blanc et noir, comme le sont la plupart des églises d'Italie, mais qui a sur beaucoup de ces églises l'avantage d'être achevée. Entre autres choses curieuses, l'église de Saint-Laurent renferme le fameux plat d'émeraude sur lequel Jésus-Christ fit, dit-on, la cène, et qui avait été donné à Salomon par la reine de Saba ; il était, dit-on, gardé à Jérusalem dans le trésor du temple, et est connu sous le nom de *Sacro Cattino*. Que l'on discute ou non l'antiquité de l'origine, la sainteté de l'usage et la richesse de la matière, la manière dont il tomba entre les mains des Génois n'en est pas moins merveilleuse, et rien que la façon dont ils l'acquirent suffirait pour expliquer les précautions dont la république l'avait entouré, dans la crainte qu'il ne lui arrivât malheur.

Ce fut en 1101 que les croisés génois et pisans entreprirent ensemble le siége de Césarée. Arrivés devant la ville, ils tinrent un conseil de guerre pour savoir comment ils l'attaqueraient ; plusieurs avis avaient déjà été émis et combattus, lorsqu'un des soldats pisans, nommé Daimbert, qui passait pour prophète, se leva et dit : Nous combattons pour la

cause de Dieu, ayons donc confiance en Dieu ; il n'est besoin ni de tours, ni d'ouvrages, ni de machines de guerre. Ayons la foi seulement, communions tous demain, et quand le Seigneur sera avec nous, prenons d'une main notre épée, de l'autre les échelles de nos galères, et marchons aux murailles. Le consul génois, Caput Malio, appuya l'avis, tout le camp y répondit par des cris d'enthousiasme. Les croisés passèrent la nuit en prières, et le lendemain, au point du jour, ayant communié et sans autres armes que leurs épées, sans autres machines que les échelles de leurs galères, sans autre exhortation que le cri de *Dieu le veut,* guidés par le consul et le prophète, Génois et Pisans, se pressant à l'envi, prirent Césarée du premier assaut. Puis, la ville prise, les Génois abandonnèrent aux Pisans toutes ses richesses, à la condition que ceux-ci, en échange, leur laisseraient le *Sacro Cattino.*

Le *Sacro Cattino* fut en conséquence rapporté de Césarée à Gênes, où dès lors il fut en grande vénération, tant par les souvenirs religieux que par les souvenirs guerriers qu'il réveillait. On créa douze chevaliers *clavigeri,* qui devaient, chacun à son tour et pendant un mois, garder la clef du tabernacle où il était renfermé et d'où on ne le tirait qu'une fois l'an pour l'exposer à la vénération de la foule. Alors un prélat le tenait par un cordon, tandis que tout autour de la relique étaient rangés ses douze

gardiens. Enfin, en 1476, parut une loi qui condamnait à la peine de mort quiconque toucherait le *Sacro Cattino* avec de l'or, de l'argent, des pierres, du corail ou toute autre matière : « Afin, disait cette loi, d'empêcher les curieux et les incrédules de faire un examen pendant lequel le *Sacro Cattino* pourrait souffrir quelque atteinte ou même être cassé, ce qui serait une perte irréparable pour la république. » Malgré cette loi, M. de La Condamine, qui avait cru remarquer dans le *Sacro Cattino* des bulles pareilles à celles qui se trouvent dans le verre fondu, cacha un diamant sous la manche de son habit, afin d'éprouver la dureté de la matière, le diamant devant mordre dessus si le plat était de verre, et demeurer impuissant s'il était d'émeraude. Heureusement pour M. de La Condamine, qui peut-être au reste ignorait cette loi, le prêtre s'aperçut à temps de son intention, et releva le *Sacro Cattino* au moment même où l'indiscret visiteur tirait son diamant. Le moine en fut quitte pour la peur, et M. de La Condamine resta dans le doute.

Les juifs de Gênes étaient moins incrédules que le savant français, ils prêtèrent, pendant le siége, quatre millions sur ce gage. Les quatre millions furent probablement remboursés, car le *Sacro Cattino* fut transporté à Paris en 1809, et y resta jusqu'en 1815, époque à laquelle il fut rendu à la ville, avec les différents objets d'art que nous lui avions

empruntés en même temps. Le voyage fut fatal à la sainte relique, car elle fut brisée entre Gênes et Turin, et un morceau même en fut perdu, de sorte qu'aujourd'hui le *Sacro Cattino* est non-seulement privé de ses honneurs, de ses gardes et de son mystère, mais encore il est ébréché comme une simple assiette de porcelaine. Jadin demanda la permission d'en faire un dessin, permission qui lui fut accordée sans aucune difficulté.

Il résulte de tout cela que Gênes ne croit plus que le *Sacro Cattino* soit une émeraude. Gênes ne croit plus que cette émeraude ait été donnée par la reine de Saba à Salomon. Gênes ne croit plus que dans cette émeraude Jésus-Christ ait mangé l'agneau pascal. Si aujourd'hui Gênes reprenait Césarée, Gênes demanderait sa part du butin, et laisserait aux Pisans le *Sacro Cattino*, qui n'est que de verre. Mais aussi Gênes n'est plus libre, Gênes a une citadelle toute hérissée de canons dont les bouches verdâtres s'ouvrent sur chacune de ses rues. Gênes n'est plus marquise, Gênes n'a plus de doge, Gênes n'a plus de griffon qui étouffe dans ses serres l'aigle impériale et le renard pisan, Gênes a un roi, et c'est tout bonnement la seconde ville du royaume. La force n'est bien souvent autre chose que la foi. Peut-être Gênes serait-elle encore libre si elle croyait toujours que le *Sacro Cattino* est une émeraude.

Nous revînmes à notre hôtel par le Port-Franc,

espèce de ville à part dans la ville, avec ses institutions, ses lois et sa population. Cette population, toute bergamasque, fut fondée, en 1340, par la banque de Saint-George, qui, sous le nom arabe de *Caravane,* fit venir douze portefaix de la vallée de Brembana; ces douze portefaix avaient leurs femmes, qui venaient accoucher au Port-Franc, ou qui retournaient accoucher aux villages de Piazza ou de Zugno, pour donner à leurs enfants le privilége de succéder à leurs pères. La compagnie s'est ainsi perpétuée depuis cinq cents ans, s'élevant jusqu'au nombre de deux cents membres, et se léguant de père en fils de telles traditions de probité, que jamais, de mémoire de police, une seule plainte n'a été portée contre un portefaix bergamasque. Les *caravanas* sans enfants peuvent vendre leurs charges à leurs compatriotes; il y a de ces charges qui valent jusqu'à 10 ou 12,000 francs.

Pendant toute notre course et à chaque coin de rue, nous avions trouvé des affiches annonçant en grande pompe la représentation, au théâtre Diurne, de *la Mort de Marie Stuart*, avec costumes nouveaux. Nous n'eûmes garde, on le comprend bien, de manquer une si bonne occasion. Nous nous donnâmes un coup de brosse et nous nous rendîmes au bureau, qui s'ouvrait à deux heures et demie.

Le théâtre Diurne est une tradition des cirques antiques; de même que les spectateurs grecs ou

romains, les spectateurs modernes sont assis sur des gradins circulaires, à peu près comme chez Franconi. La seule différence, c'est que l'édifice n'a d'autre voûte que la coupole du ciel ; il en résulte que, comme il est bâti dans un quartier assez fréquenté, au milieu de charmantes villas et ombragé par des peupliers et des platanes, il y a autant de spectateurs sur les arbres et aux fenêtres qu'il y en a dans le théâtre ; ce qui ne doit pas laisser de faire un certain tort à la recette. Comme on le comprend bien, nous ne tentâmes aucune économie sur les douze sous que coûtait le billet d'entrée, et nous nous exécutâmes bravement, Jadin et moi, de nos soixante centimes par tête.

Au fait, le spectacle valait bien cela. Comme l'annonçait le programme, les costumes étaient nouveaux, un peu trop nouveaux même pour l'an 1585, où se passe l'action, car les costumes remontaient tout bonnement à 1812.

Hélas! c'était la défroque tout entière de quelque pauvre petite cour impériale en Italie, peut-être celle de cette gracieuse et spirituelle grande-duchesse Élisa. Il y avait les robes de velours vert brochées d'or, avec leurs tailles sous les épaules et leurs longues queues traînantes. Il y avait les costumes des princes et des pairs avec leurs chapeaux à plume à la Henri IV, et leurs manteaux à la Louis XIII ; seulement les culottes avaient manqué à ce qu'il

paraît, et les acteurs intelligents y avaient suppléé par des pantalons de soie rose et bleue, auxquels ils avaient, pour leur donner l'air étranger, fait des ligatures au-dessus des genoux et au-dessus des chevilles. Quant à Leicester, au lieu d'une jarretière, il en avait deux, façon ingénieuse d'indiquer sans doute le crédit dont il jouissait près de la reine.

La représentation se passa sans accident et à la vive satisfaction des spectateurs; seulement, au moment où elle allait signer l'arrêt de sa rivale, un coup de vent emporta la sentence des mains d'Élisabeth. Élisabeth, qui, comme on le sait, aimait assez à faire ses affaires elle-même, au lieu de sonner quelque page ou quelque huissier, se mit à courir après, mais un second coup de vent envoya la sentence dans le parterre. Nous fûmes au moment, Jadin et moi, de crier grâce en voyant que le ciel se déclarait aussi ouvertement pour la pauvre Marie; mais en ce moment un spectateur ramassa le papier et le présenta à la reine, qui lui fit une révérence en signe de remercîment, alla se rasseoir à la table, et le signa aussi gravement que s'il n'était rien arrivé. Marie Stuart, définitivement condamnée, fut exécutée sans miséricorde à l'acte suivant.

Nous rentrâmes à l'hôtel, où nous attendait notre dîner, tout en philosophant sur les misères humaines, lorsqu'au dessert on m'annonça qu'un homme de la police désirait me parler. Comme je

ne croyais pas qu'il y eût de secrets entre moi et la police sarde, je fis prier l'émissaire du *buon governo* de se donner la peine d'entrer. L'émissaire me salua avec une grande politesse, me présenta mon passeport visé pour Livourne, et me dit que le roi Charles-Albert, ayant appris mon arrivée de la veille dans la ville de Gênes, m'invitait à en sortir le lendemain. J'invitai l'émissaire du *buon governo* à remercier de ma part le roi Charles-Albert de ce qu'il voulait bien m'accorder vingt-quatre heures, ce qu'il ne faisait pas pour tout le monde, et je lui exprimai combien j'étais flatté d'être connu de son roi, en qui j'avais vu jusqu'alors un roi guerrier, mais non pas un roi littéraire. L'émissaire du *buon governo* me demanda s'il n'y avait rien pour boire; je lui donnai quarante sous, tant j'étais flatté que ma réputation fût parvenue au pied du trône de Sa Majesté Sarde, et l'émissaire du *buon governo* se retira en me baisant les mains.

J'eus grand'peur que cet événement n'enflât fort le prix de la carte, vu l'impression qu'il avait dû produire sur l'esprit de l'hôte des *Quatre-Nations*, qui nécessairement devait me prendre pour quelque prince constitutionnel déguisé ; heureusement j'avais affaire à un brave homme, qui n'abusa point de ma position et qui me fit payer à peu près comme paye tout le monde.

Le lendemain matin, l'émissaire du *buon governo*

eut la bonté de venir en personne me prévenir que, le bateau français *le Sully* partant à quatre heures, le roi Charles-Albert verrait avec plaisir que je choisisse la voie de mer au lieu de la voie de terre. Cela s'accordait à merveille avec mes intentions, attendu que par la voie de terre je rencontrerais les États du duc de Modène, que je ne me souciais pas de rencontrer ; aussi je fis remercier Sa Majesté de cette nouvelle prévenance, et je donnai à son représentant ma parole qu'à quatre heures moins un quart je serais à bord du *Sully*. L'émissaire du *buon governo* me demanda s'il n'y avait rien pour la bonne-main ; je lui donnai vingt sous, et il s'en alla en m'appelant *Excellence*.

Nous allâmes faire un dernier tour dans la *strada Balbi*, la *strada Nuovissima*, et la *strada Nuova* ; Jadin prit une vue de la place des Fontaines amoureuses, puis nous tirâmes notre montre ; il n'était que midi. Nous visitâmes alors les palais Balbi et Durazzo, que nous avions oubliés dans notre première tournée, et cela nous fit encore passer deux heures. Puis je me rappelai qu'il y avait à l'ancien palais des Pères du Commun une certaine table de bronze antique contenant une sentence rendue l'an 633 de la fondation de Rome, par deux jurisconsultes romains, à propos de quelques différends survenus entre ceux de Gênes et de Langasco, et trouvée par un paysan qui piochait la terre dans la

poluvera ; nous nous rendîmes donc à l'ancien palais des Pères du Commun. Cela nous prit encore une demi-heure. Je copiai le jugement, non pas, Dieu merci, pour l'offrir à mes lecteurs, mais pour faire quelque chose, car le temps que m'avait accordé le roi Charles-Albert commençait à me paraître long, et cela nous fit gagner encore un quart d'heure. Enfin, comme il ne nous restait plus qu'une heure un quart pour faire nos paquets et nous rendre au bateau, nous regagnâmes l'hôtel, nous réglâmes nos comptes, et nous montâmes dans une barque, partageant parfaitement l'avis de ce bon et spirituel président Desbrosses, qui prétend que, parmi les plaisirs que Gênes peut procurer, les voyageurs oublient ordinairement de mentionner le plus grand, qui est celui d'en être dehors.

La première personne que j'aperçus en montant à bord du *Sully* fut mon émissaire du *buon governo,* qui venait s'assurer par ses propres yeux si je quittais bien réellement Gênes; nous nous saluâmes comme de vieux amis, et j'eus l'avantage d'être honoré de sa conversation jusqu'au moment où la cloche du paquebot sonna. Alors il m'exprima tout son regret de se séparer de moi, et me tendit la main; j'y déposai généreusement une pièce de dix sous, l'émissaire du *buon governo* m'appela monseigneur et descendit dans sa chaloupe, en m'envoyant toutes sortes de bénédictions.

Gênes est vraiment magnifique vue du port. A l'aspect de ces splendides maisons bâties en amphithéâtre avec leurs jardins suspendus comme ceux de Sémiramis, on ne peut s'imaginer quelles ruelles infectes rampent à leur pied de marbre. Si, au lieu de me faire sortir de Gênes, Charles-Albert m'avait empêché d'y entrer, je ne m'en serais jamais consolé.

Je m'éloignais donc avec un sentiment profond de reconnaissance pour Sa Majesté Sarde, lorsque je sentis que, malgré la conversation attachante de mon voisin, M. le marquis de R***, qui me racontait la première de ses trois émigrations en 92, un vague malaise s'emparait de moi. La mer était grosse et le vent contraire, de sorte que le bâtiment, outre cette odieuse odeur d'huile chaude que tout paquebot se croit le droit d'exhaler, avait encore un roulis dont chaque mouvement me remuait le cœur. Je regardai autour de moi, et je vis que, quoique nous fussions partis depuis deux heures à peine et qu'il fît encore grand jour, le pont était presque vide. Je cherchai des yeux Jadin, et je l'aperçus fumant sa quatrième pipe et marchant à grands pas suivi de Milord qui ne comprenait rien à cette agitation inaccoutumée de son maître; je crus remarquer que, malgré la fermeté de la démarche, le teint de Jadin devenait pâle et l'œil vitreux. Je compris cependant que le mouvement devait être une réaction

bienfaisante contre l'engourdissement qui commençait à s'emparer de moi, et je demandai à M. le marquis de R*** s'il ne pourrait pas continuer son récit en marchant ; il paraît que peu importait au narrateur pourvu qu'il narrât ; car, sans s'interrompre, il se mit aussitôt sur ses jambes. Je voulus en faire autant, mais je sentis que la tête me tournait. Je retombai sur le banc, en demandant d'une voix plaintive un citron. Cette demande fut répétée avec une basse-taille magnifique par le marquis de R***, qui se rassit auprès de moi, et passa de sa première à sa seconde émigration.

On m'apporta le citron. Je voulus mordre dedans ; mais pour mordre, il faut ouvrir la bouche, ce fut ce qui me perdit. Celui qui n'a jamais souffert du mal de mer, ne sait pas ce que c'est que de souffrir. Quant à moi, j'avais la tête complétement étourdie ; j'entendais mon émigré, qui, dans tous les intervalles de mieux que j'éprouvais, continuait son récit. J'aurais voulu le battre, j'aurais même donné bien des choses pour cela, mais je n'avais pas la force de lever le petit doigt. Cependant je fis un effort violent, et je me retournai ; j'aperçus alors Jadin dans une position non équivoque, Milord le regardait avec de gros yeux hébétés. Tout cela m'apparaissait comme à travers une vapeur, quand un corps opaque vint se placer entre Jadin et moi. C'était mon diable de marquis, qui ne voulait pas

perdre le récit de sa troisième émigration, et qui, voyant que je m'étais retourné, venait de nouveau se placer à ma portée.

La réunion de ces deux supplices me sauva, l'un me donna de la force contre l'autre : un matelot passait à ma portée ; en ce moment je le saisis au bras, en demandant ma chambre. Le matelot avait l'habitude de ces sortes de demandes, il me prit, m'emporta je ne sais comment, et je me trouvai couché. J'entendis qu'il me disait que du thé me ferait du bien, et je répétai machinalement : —Oui, du thé.

— Combien ? me demanda-t-il. — Beaucoup, répondis-je. Puis, je ne me souviens plus de rien, si ce n'est que de cinq minutes en cinq minutes j'avalai force liquide, et que cette inglutition dura quatre ou cinq heures. Enfin, moulu, brisé, rompu, je m'endormis à peu près de la même façon dont on doit mourir.

Quand je me réveillai le lendemain, nous étions dans le port de Livourne. J'avais dévoré trois citrons, bu pour vingt-huit francs de thé, et entendu raconter les trois émigrations du marquis de R***.

Je montai sur le pont pour chercher Jadin, et je le trouvai dans un coin, insensible aux caresses de Milord, et aux consolations d'Onésime, tant il était humilié d'avoir rendu les nations étrangères témoins de sa faiblesse.

Quant à moi, je ne pus toucher un citron de six semaines, je ne pus boire de thé de six mois, et je ne pourrai revoir le marquis de R*** de ma vie.

IV

Livourne.

J'ai visité bien des ports, j'ai parcouru bien des villes, j'ai eu affaire aux portefaix d'Avignon, aux *facchini* de Malte et aux aubergistes de Messine, mais je ne connais pas de coupe-gorge comme Livourne.

Dans tous les autres pays du monde, il y a moyen de défendre son bagage, de faire un prix pour le transporter à l'hôtel, et, si l'on ne tombe pas d'accord, on est libre de le charger sur ses épaules, et de faire sa besogne soi-même. A Livourne, rien de tout cela.

La barque qui vous amène n'a pas encore touché terre, qu'elle est envahie; les commissionnaires pleuvent vous ne savez pas d'où : ils sautent de la jetée, ils s'élancent des barques voisines, ils se lais-

sent glisser des cordages des bâtiments ; comme vous voyez que votre canot va chavirer sous le poids, vous pensez à votre propre sûreté, vous vous cramponnez au môle comme Robinson à son rocher ; puis, après bien des efforts, votre chapeau perdu, vos genoux en sang et vos ongles retournés, vous arrivez sur la jetée. Bien, voilà pour vous ; quant à votre bagage, il est déjà divisé en autant de lots qu'il y a de pièces : vous avez un portefaix pour votre malle, un portefaix pour votre nécessaire, un portefaix pour votre carton à chapeau, un portefaix pour votre parapluie, et un portefaix pour votre canne ; si vous êtes deux, cela vous fait dix portefaix ; si vous êtes trois, cela en fait quinze. Comme nous étions quatre, nous en eûmes vingt ; un vingt et unième voulut prendre Milord ; Milord, qui n'entend pas raillerie, lui prit le mollet : il fallut lui pincer la queue pour qu'il desserrât les dents. Le portefaix nous suivit en criant que notre chien l'avait estropié, et qu'il nous ferait condamner à une amende ; le peuple s'ameuta, et nous arrivâmes à la *Pension suisse* avec vingt portefaix devant nous, et deux cents personnes par derrière.

Il nous en coûta quarante francs pour quatre malles, trois ou quatre cartons à chapeau, deux ou trois nécessaires, un ou deux parapluies et une canne, plus, dix francs pour le portefaix mordu, c'est-à-dire cinquante francs pour faire cinquante pas à peu

près, juste autant (thé à part) qu'il nous en avait coûté pour venir de Gênes.

Je suis retourné trois fois à Livourne ; les deux dernières, j'étais prévenu, j'avais pris mes précautions, je me tenais sur mes gardes ; chaque fois, j'ai payé plus cher. En arrivant à Livourne, il faut faire, comme en traversant les marins Pontins, la part des voleurs. La différence est qu'en traversant les marains Pontins, on en réchappe quelquefois, souvent même ; à Livourne, jamais.

Ce ne serait encore rien si, en arrivant à Livourne, au lieu de descendre dans une de ces infâmes tavernes qui usurpent le nom respectable d'auberge, on faisait venir un voiturin, on montait dedans, et, n'importe à quel prix, on partait pour Pise ou pour Florence ; mais non : puisqu'on est à Livourne, on veut voir Livourne. Or, ce n'est guère la peine, car il n'y a que trois choses à voir dans cette ville : les galériens, la statue de Ferdinand Ier et la madone de Montenero.

Les galériens sont mêlés à la population, et s'occupent de toutes sortes de travaux : ils balayent, ils équarrissent des planches, ils traînent des brouettes ; ils sont vêtus d'un pantalon jaune, d'un bonnet rouge et d'une veste brune dont il serait difficile de spécifier la couleur primitive. Sur le dos de cette veste est indiqué le crime pour lequel le premier propriétaire de l'habit a été condamné ; mais, comme

il arrive souvent que le bagne use le criminel avant que le criminel use l'habit, la veste passe avec son étiquette sur le dos de celui qui lui succède. Il en résulte que, pour les galériens toscans, la veste est une grande affaire; c'est une demi-grâce ou une double condamnation. Comme les galériens sont les seuls à Livourne qui demandent et qui ne prennent pas, la question pour l'industriel est d'avoir une veste qui éveille la commisération publique. Or il y a des crimes que tout le monde méprise, tandis qu'il y en a d'autres que tout le monde plaint : personne ne fait l'aumône à un voleur ou à un faussaire ; chacun donne à un assassin par amour. Aussi celui à qui tombe une pareille veste n'a plus à s'occuper de rien que de la brosser : chacun l'arrête pour lui faire raconter son aventure. Nous en vîmes un qui faisait pleurer à chaudes larmes deux Anglaises, et peut-être nous allions pleurer comme elles, lorsque son camarade, à qui il avait refusé probablement un intérêt dans sa recette, nous le dénonça comme un voleur avec effraction. Le véritable *assassino per amore* était mort il y avait huit ans, et sa veste avait déjà fait la fortune de trois de ses successeurs. Je donnai un demi-paul à ce brave homme, qui portait écrit en grosses lettres sur le dos le mot *voleur*, hasard qui l'avait ruiné, car il avait beau dire qu'il était incendiaire, personne ne voulait le croire : aussi, dans sa reconnaissance d'une aubaine aussi inattendue et

aussi rare, promit-il bien de prier Dieu pour moi. Je revins sur mes pas pour l'engager à n'en rien faire, présumant que mieux valait pour moi arriver au ciel sans recommandation qu'avec la sienne.

C'est sur la place de la Darse que s'élève la statue de Ferdinand Ier. Comme je n'ai pas grand' chose à dire sur Livourne, j'en profiterai pour raconter l'histoire de ce second successeur du Tibère toscan, ainsi que celle de François Ier son frère, et de Bianca Capello sa belle-sœur. Il y a plus d'un roman moins étrange et moins curieux que cette histoire.

Sur la fin du règne de Côme le Grand, c'est-à-dire vers le commencement de l'an 1563, un jeune homme, nommé Pierre Bonaventuri, issu d'honnête mais pauvre famille, était venu chercher fortune à Venise. Un de ses oncles, qui portait le même nom que lui, et qui habitait la ville sérénissime depuis une vingtaine d'années, le recommanda à la maison de banque des Salviati, dont il était lui-même un des gérants. Le jeune homme était de haute mine, possédait une belle écriture, chiffrait comme un astrologue : il fut reçu sans discussion comme troisième ou quatrième commis, avec promesse que, s'il se conduisait bien, il pourrait, outre sa nourriture, dans trois ou quatre ans, arriver à gagner 150 ou 200 ducats. Une pareille promesse dépassait tout ce que le pauvre Bonaventuri avait jamais

6.

pu rêver dans ses songes les plus ambitieux. Il baisa les mains de son oncle et promit aux Salviati de se conduire de manière à être le modèle de toute la maison. Le pauvre Piétro avait bonne envie de tenir parole ; mais le diable se mêla de ses affaires et vint se jeter au travers de toutes ses bonnes intentions.

En face de la banque des Salviati logeait un riche seigneur vénitien, chef de la maison des Capello, lequel avait un fils et une fille. Le fils était un beau jeune homme, à la barbe pointue, à la moustache retroussée, à la parole leste et insolente ; ce qui faisait que trois ou quatre fois par mois il tirait l'épée à propos de jeu ou de femmes, car de la politique il ne s'en mêlait aucunement, trouvant la chose trop sérieuse pour être discutée par d'autres que par des barbes grises : si bien qu'on avait déjà rapporté deux fois à la maison paternelle Giovannino, perforé de part en part ; mais, attendu sans doute que le diable aurait trop perdu à sa mort, Giovannino en était revenu. Cependant, comme le père était un homme de sens, et qu'il avait pensé qu'il n'aurait peut-être pas toujours le même bonheur, il avait renoncé à l'idée qu'il avait eue d'abord de faire sa fille religieuse afin de doubler la fortune de son fils ; il craignait qu'en passant une belle nuit de ce monde à l'autre, Giovannino ne le laissât à la fois sans fils et sans fille.

Quant à Bianca, c'était une charmante enfant de

quinze à seize ans, au teint blanc et mat, sur lequel, à toute émotion, le sang passait comme un nuage rosé ; aux cheveux de ce blond puissant dont Raphaël venait de faire une beauté, aux yeux noirs et pleins de flamme, à la taille souple et flexible, mais de cette souplesse et de cette flexibilité qu'on sent pleine de force, toute prête à l'amour comme Juliette, et qui n'attendait que le moment où quelque beau Roméo se trouverait sur son chemin pour dire comme la jeune fille de Vérone : Je serai à toi ou à la tombe.

Elle vit Pietro Bonaventuri; la fenêtre de la chambre du jeune homme s'ouvrait sur la chambre de la jeune fille; ils échangèrent d'abord des regards, puis des signes, puis des promesses d'amour ; arrivés là, la distance seule les empêchait d'y ajouter les preuves : cette distance, Bianca la franchit.

Chaque nuit, quand tout le monde était couché chez les nobles Salviati, quand la nourrice qui avait élevé Bianca était retirée dans la chambre voisine, quand la jeune fille, debout contre la cloison, s'était assurée que ce dernier Argus s'était endormi, elle passait une robe brune afin de n'être point vue dans la nuit, descendait à tâtons et légère comme une ombre les escaliers de marbre du palais paternel, entr'ouvrait la porte en dedans et traversait la rue; sur le seuil de la porte opposée, elle trouvait son amant. Tous deux alors, avec de douces étreintes,

montaient l'escalier qui conduisait à la petite chambre de Pietro. Puis, lorsque le jour était sur le point de paraître, Bianca redescendait et rentrait dans sa chambre, où sa nourrice, le matin, la trouvait endormie de ce sommeil de la volupté qui ressemble tant à celui de l'innocence.

Une nuit que Bianca était chez son amant, un garçon boulanger qui venait de chauffer un four dans les environs, trouva une porte entr'ouverte et crut bien faire de la fermer; dix minutes après, Bianca descendit et vit qu'il lui était impossible de rentrer chez son père.

Bianca était une de ces âmes fortes dont les résolutions se prennent en un instant, et une fois prises sont inébranlables : elle vit tout son avenir changé par un accident, et elle accepta sans hésiter la vie nouvelle que cet accident lui faisait.

Bianca remonta chez son amant, lui raconta ce qui venait d'arriver, lui demanda s'il était prêt à tout sacrifier pour elle comme elle tout pour lui, et lui proposa de profiter des deux heures de nuit qui leur restaient pour quitter Venise et se mettre à l'abri des poursuites de ses parents. Pietro Bonaventuri accepta : les deux jeunes gens sautèrent dans une gondole, et se rendirent chez le gardien du port. Là, Pietro Bonaventuri se fit reconnaître, et dit qu'une affaire importante pour la banque des Salviati le forçait à partir à l'instant même de Venise

pour Rimini. Le gardien donna l'ordre de laisser tomber la chaîne, et les fugitifs passèrent ; seulement, au lieu de prendre la route de Rimini, ils prirent en toute hâte celle de Ferrare.

On devine l'effet que produisit dans le noble palais de Capello la fuite de Bianca ; pendant un jour tout entier on attendit sans faire aucune recherche, on espérait toujours que la jeune fille allait revenir ; mais la journée s'écoula sans apporter de nouvelles de la fugitive. Il fallut donc s'informer ; on apprit la fuite de Pierre Bonaventuri. On rapprocha mille faits qui avaient passé sans être aperçus, et qui maintenant se représentaient dans toute leur importance ; le résultat de ce rapprochement fut la conviction que les deux jeunes gens étaient partis ensemble.

La femme de Capello, belle-mère de Bianca, était sœur du patriarche d'Aquilée ; elle intéressa son frère à sa vengeance. Le patriarche était toutpuissant; il se présenta au conseil des Dix avec son beau-frère, déclara la noblesse tout entière insultée en leurs noms, et demanda que Pietro Bonaventuri fût mis au ban de la république, comme coupable de rapt. Cette première demande accordée, il exigea que Jean-Baptiste Bonaventuri, oncle de Pierre, qu'il soupçonnait d'avoir prêté les mains à cette évasion, fût arrêté. Cette seconde demande lui fut accordée comme la première ; le pauvre Jean-Bap-

tiste, appréhendé au corps par les sbires de la sérénissime république, fut jeté dans un cachot, où on l'oublia, attendu la grande quantité de personnages bien autrement considérables dont avait à s'occuper le conseil des Dix, et où il mourut, au bout de trois mois, de froid et de misère.

Quant à Giovannino, il fouilla pendant huit jours tous les coins et tous les recoins de Venise, disant, que s'il trouvait Pietro et Bianca, tous les deux ne mourraient que de sa main.

Le lecteur se demande peut-être ce qu'ont de commun ces jeunes amants, fuyant, la nuit, de Venise, et poursuivis par toute une famille outragée, avec Ferdinand, second fils de Côme le Grand et alors cardinal à Rome. Il le saura bientôt.

Cependant les fugitifs étaient arrivés à Florence sans accident, mais, comme on le pense bien, avec grande fatigue, et s'étaient réfugiés chez le père de Bonaventuri, qui habitait un petit appartement au second sur la place Saint-Marc : c'est chez les pauvres parents que les enfants sont surtout les bienvenus. Bonaventuri et sa femme reçurent leur fils et leur fille à bras ouverts. On renvoya la servante, pour économiser une bouche inutile, et à charge ou à craindre désormais, soit qu'elle s'ouvrît pour manger, soit qu'elle s'ouvrît pour parler. La mère se chargea des soins du ménage ; Bianca, dont les blanches mains ne pouvaient descendre à

ces soins vulgaires, commença à broder de véritables tapisseries de fée. Le père de Pietro, qui vivait de copies qu'il faisait pour les officiers publics, annonça qu'il avait pris un commis, et se chargea de double besogne. Dieu bénit le travail de tous, et la petite famille vécut.

Il va sans dire que communication de la sentence rendue par le tribunal des Dix avait été faite au gouvernement florentin, lequel avait autorisé Capello et le patriarche d'Aquilée à faire les recherches nécessaires, non-seulement à Florence mais encore dans toute la Toscane; ces recherches avaient été inutiles. Chacun avait trop d'intérêt à garder son propre secret.

Trois mois se passèrent ainsi, sans que la pauvre Bianca, habituée à toutes les caresses du luxe, laissât échapper une seule plainte sur sa misère. Sa seule distraction était de regarder dans la rue en soulevant doucement sa jalousie; mais on ne lui entendait pas même envier, à elle, pauvre prisonnière, la liberté de ceux qui passaient ainsi, joyeux ou attristés.

Parmi ceux qui passaient, était le jeune grand-duc, qui, de deux jours l'un, allait voir son père à son château de la Petraja. C'était ordinairement à cheval que Francesco faisait ce petit voyage; puis, comme il était jeune, galant et beau cavalier, chaque fois qu'il passait sur quelque place où il pensait

pouvoir être vu par de beaux yeux, il faisait fort caracoler sa monture. Mais ce n'était ni sa jeunesse, ni sa beauté, ni son élégance, qui préoccupaient Bianca lorsqu'elle le voyait passer : c'était l'idée que ce gentil prince, aussi puissant qu'il était gracieux, n'avait qu'à dire un mot pour que le ban fût levé et pour que Bonaventuri fût libre et heureux. A cette idée, les yeux de la jeune Vénitienne lançaient une flamme qui en doublait l'éclat. Tous les deux jours, à l'heure où elle savait que devait passer le prince, elle ne manquait donc point de se mettre à sa fenêtre et de soulever sa jalousie. Un jour, le prince leva les yeux par hasard, et vit briller, dans l'ombre projetée par la jalousie, les yeux ardents de la jeune fille. Bianca se retira vivement, si vivement qu'elle laissa tomber un bouquet qu'elle tenait à la main. Le prince descendit de cheval, ramassa le bouquet, s'arrêta un instant pour voir si la belle vision n'apparaîtrait pas de nouveau; puis, voyant que la jalousie restait baissée, il mit le bouquet dans son pourpoint, et continua sa route au pas, en tournant la tête deux ou trois fois avant de disparaître.

Le surlendemain, il repassa à la même heure : mais, quoique Bianca fût toute tremblante derrière la jalousie, la jalousie resta fermée, et pas la plus petite fleur ne se glissa à travers ses barreaux.

Deux jours après, le prince passa encore; mais

la jalousie fut inexorable, quelque prière intérieure que le prince lui adressât.

Alors il pensa qu'il devait prendre un autre moyen. Il rentra chez lui, fit venir un gentilhomme espagnol nommé Mondragone, qui avait été placé près de lui par son père, et dont il avait fait son complaisant ; il lui posa la main sur l'épaule, le regarda en face et lui dit :

— Mondragone, il y a sur la place Saint-Marc, au second dans la maison qui fait le coin entre la place et la *via Larga*, une jeune fille que je n'ai pas reconnue pour être de Florence : elle est belle, elle me plaît ; d'ici à huit jours il me faut une entrevue avec elle.

Mondragone savait qu'il y a certaines circonstances où la première qualité d'un courtisan est d'être laconique.

— Vous l'aurez, monseigneur, répondit-il.

Et il alla trouver sa femme, et lui raconta tout joyeux l'honneur que venait de lui faire le prince en le choisissant pour son confident. La Mondragone était savante en ces sortes d'intrigues ; elle dit à son mari de continuer son service auprès du prince, et qu'elle se chargeait de tout. Le même jour, elle alla aux informations, et apprit que l'étage qu'elle désignait était habité par deux ménages, l'un jeune, l'autre vieux ; que la vieille femme sortait tous les matins pour aller à la provision ; que les deux

hommes sortaient tous les soirs pour aller reporter les copies qu'ils avaient faites dans la journée, mais que, quant à la jeune femme, elle ne sortait jamais.

La Mondragone résolut d'aller chercher la jeune fille jusque dans la maison, puisqu'on lui disait qu'il était impossible de l'attirer dehors.

Le lendemain, la Mondragone s'embusqua dans sa voiture, à vingt-cinq ou trente pas de la porte ; puis, quand la vieille sortit comme d'habitude, elle ordonna à son cocher de partir au galop et de s'arranger de manière, au tournant de la rue, à accrocher cette femme tout en lui faisant le moins de mal possible. Ce n'était peut-être pas le moyen le moins dangereux, mais c'était le plus court. Il faut bien que les petits risquent quelque chose quand ils ont l'honneur d'avoir affaire aux grands.

Le cocher était un homme fort adroit ; il culbuta la bonne femme sans lui faire autre chose que deux ou trois contusions. La bonne femme jeta les hauts cris, mais la Mondragone sauta à bas de sa voiture, calma la populace, en disant que son cocher recevrait, en rentrant, vingt-cinq coups de bâton, prit la blessée dans ses bras, la fit mettre dans sa voiture par ses gens, et déclara qu'elle la voulait reconduire chez elle et ne la quitterait que lorsque le médecin lui aurait donné la certitude que cet accident n'aurait aucune suite. Peu s'en fallut que la Mondragone ne fût portée en triomphe par le peuple.

On arriva chez les Bonaventuri. Du premier coup d'œil, la Mondragone vit qu'elle avait affaire à de pauvres gens, et, comme d'habitude, elle estima la vertu de la jeune femme à la valeur de l'appartement qu'elle habitait.

Bianca lui fut présentée. A sa vue, la Mondragone, tout habile qu'elle fût, ne sut plus trop que penser : C'est qu'il y avait dans Bianca, de quelque habit qu'elle fût revêtue, toute la hauteur du regard des Capello. D'ailleurs, ses termes étaient élégants et choisis. La grande dame se révélait de tous les côtés sous l'extérieur de la pauvre fille. La Mondragone se retira sans comprendre autre chose à tout ceci, qu'il y avait là l'étoffe d'une maîtresse de prince, et sa fortune, à elle, si elle réussissait.

Elle revint le lendemain prendre des nouvelles de la bonne femme ; elle allait tout à fait bien, et était on ne pouvait plus reconnaissante de ce qu'une aussi grande dame daignait s'occuper d'elle. La Mondragone avait compris son monde ; elle était trop adroite pour offrir de l'argent, mais elle laissa voir quelle position son mari tenait à la cour, et elle offrit ses services. La mère et la fille échangèrent un coup d'œil : ce fut assez pour que la Mondragone sût que les services offerts seraient acceptés.

Le surlendemain, elle revint une troisième fois, et cette fois fut plus gracieuse que les deux autres. Elle avait dès la veille laissé voir à Bianca qu'elle

n'était pas dupe de l'incognito dont elle cherchait à s'envelopper, et qu'elle la reconnaissait pour être de race. Elle fit un appel à sa confiance ; la jeune femme n'avait aucun motif pour se défier d'elle : elle lui raconta tout. La Mondragone écouta la confidence avec une bienveillance charmante ; mais la confidence achevée, elle dit à Bianca que, comme la situation était plus grave qu'elle ne l'avait pensé d'abord, c'était à son mari qu'il fallait raconter tout cela ; que, du reste, la chose s'arrangerait certainement, Mondragone ayant toute la confiance du prince et possédant sur lui la double influence d'un gouverneur et d'un ami. En conséquence, elle lui offrit de la venir prendre le lendemain avec sa belle-mère, et de la conduire chez son mari. Bianca, effrayée de sortir ainsi pour la première fois depuis trois ou quatre mois qu'elle habitait Florence, et menacée comme elle était par l'arrêt du conseil des dix, essaya de s'excuser sur la simplicité de sa mise, qui ne lui permettait pas de se présenter devant un grand seigneur comme le comte de Mondragone. C'était là que l'attendait la tentatrice : elle s'approcha d'elle, reconnut qu'elles étaient à peu près toutes deux de la même taille, et ajouta que, s'il n'y avait d'autre obstacle à l'entrevue que la simplicité de la mise de Bianca, l'obstacle était facile à lever : car elle apporterait le lendemain un costume complet qu'on lui avait envoyé de la ville, costume qui, elle

en était certaine, irait à Bianca comme s'il avait été fait pour elle.

Bianca consentit à tout : c'était le seul moyen d'obtenir le sauf-conduit ; peut-être aussi le serpent de l'orgueil s'était-il déjà introduit dans le paradis de son amour.

Cependant Bianca raconta tout à son mari, excepté le bouquet tombé par la fenêtre et ramassé par le grand-duc Francesco. D'ailleurs quel rapport ce bouquet avait-il avec le comte et la comtesse Mondragone? La situation pesait autant à Pietro qu'à Bianca, il consentit à tout ; d'ailleurs, lui aussi avait son secret : depuis deux ou trois jours une belle dame voilée avait passé entre lui et sa femme. Quoique de basse condition, Bonaventuri avait tous les goûts d'un gentilhomme, et la fidélité, on le sait de reste, n'était point à cette époque la vertu dont la noblesse se piquait le plus.

La Mondragone arriva à l'heure dite et avec le costume promis ; c'était un charmant habit de satin broché d'or, taillé à l'espagnole, et qui allait à Bianca comme s'il eût été fait pour elle. La jeune fille frémit de joie au toucher de ces étoffes aristocratiques dont avait été drapé son berceau. Il faut des robes de brocard et de velours pour balayer les escaliers de marbre des palais. Or, Bianca avait été élevée dans un palais. Un coup de vent funeste et inattendu l'avait poussée dans la mauvaise fortune ;

mais elle était jeune et belle, et le mal produit par le hasard, le hasard pourrait le réparer. La jeunesse a des horizons immenses et inconnus dans lesquels elle distingue des choses que l'enfance ne voit pas encore et que la vieillesse ne voit plus.

Quant à la mère de Bonaventuri, elle admirait sa fille à mains jointes, comme si elle s'était trouvée devant une madone.

Toutes trois montèrent en voiture et se rendirent au palais Mondragone, qui était situé *via dei Carnesecchi*, près de Santa-Maria-Novella. Mondragone venait de faire bâtir ce palais sur les dessins de l'Ammanato, et depuis un an à peine il l'habitait.

Comme la chose avait été convenue, la Mondragone présenta les deux femmes à son mari, et raconta en peu de mots les aventures de Bianca. Mondragone promit sa protection, et comme il se rendait à l'instant même chez le duc, qui l'avait envoyé quérir, il s'engagea à lui parler le jour même en faveur des deux jeunes gens.

Bianca ne pouvait cacher sa joie, elle se retrouvait dans un monde qui était le sien, ses mains touchaient de nouveau du marbre, ses pieds foulaient enfin des tapis; la toile et la serge avaient cessé pour un instant d'attrister ses yeux; elle se retrouvait dans le velours et dans la soie. Il lui semblait n'avoir jamais quitté le palais de son père, et que tout ce qu'elle voyait était à elle.

Aussitôt Mondragone sorti, la belle-mère de Bianca voulut se retirer, mais la comtesse dit qu'elle ne laisserait pas partir sa protégée sans lui faire voir son palais en détail, attendu qu'elle voulait savoir d'elle s'il approchait de ces magnifiques fabriques vénitiennes qu'elle avait tant entendu vanter. Elle pria donc la bonne femme, qu'une pareille visite eût fatiguée, de se reposer en les attendant, puis la comtesse et Bianca, s'étant prises sous le bras, comme deux anciennes amies, sortirent de la chambre et traversèrent deux ou trois appartements, dans chacun desquels la comtesse fit remarquer à Bianca quelque meuble merveilleusement incrusté, ou quelque tableau précieux de ces grands maîtres qui venaient de mourir. Enfin elles arrivèrent dans un délicieux petit boudoir dont les fenêtres donnaient sur un jardin ; là elle força la jeune fille à s'asseoir, et tirant d'un *stipo* tout marqueté d'ivoire une parure complète de diamants, elle lui montra toutes ces richesses féminines qui, du temps de Cornélie déjà, avaient perdu tant de cœurs de femmes; puis, les lui mettant sur les genoux, et poussant sa chaise devant une des plus grandes glaces qui eussent été faites à Venise : — Essayez tout cela, lui dit-elle, moi je vais vous chercher un costume que je viens de faire faire à la mode de votre pays, et sur lequel je désire avoir votre opinion. Et à ces mots, sans attendre la réponse de Bianca, elle sortit vivement.

Une femme n'est jamais seule quand elle est avec des bijoux, et la Mondragone laissait Bianca en tête-à-tête avec les plus beaux diamants qu'elle eût jamais vus. Le serpent connaissait son métier et savait quelle pomme il fallait offrir à cette fille d'Ève pour qu'elle y mordît.

Aussi à peine la comtesse fut-elle sortie que Bianca se mit à l'œuvre. Bracelets, pendants d'oreille, diadèmes, tout trouva sa place ; elle achevait d'agrafer un superbe collier à son cou, lorsqu'elle vit derrière elle une autre tête réfléchie dans la glace ; elle se leva vivement et se trouva en face du grand-duc Francesco qui venait d'entrer par une porte dérobée.

Alors, avec cette rapidité d'esprit qui la caractérisait, elle comprit tout : rougissant de honte, elle porta les mains à son front, et se laissant tomber sur ses deux genoux :

— Monseigneur ! lui dit-elle, je suis une pauvre femme qui n'ai pour tout bien que mon honneur qui n'est même plus à moi, mais à mon mari : au nom du ciel, ayez pitié de moi !

— Madame, dit le duc en la relevant, qui vous a donné de moi cette cruelle idée ? Rassurez-vous, je ne suis point venu pour porter atteinte à votre honneur, mais pour vous consoler et vous aider dans votre infortune. Mondragone m'a dit quelque chose de vos aventures ; racontez-les-moi tout entières, et

je vous promets de vous écouter avec autant d'intérêt que de respect.

Bianca était prise ; reculer, c'était paraître craindre, et paraître craindre , c'était avouer qu'on pouvait céder : d'ailleurs cette occasion qu'elle avait tant désirée, de faire lever le ban de son mari, venait se présenter d'elle-même ; c'eût donc été mériter sa proscription que de ne pas en profiter.

Bianca voulait rester debout devant le prince , mais ce fut lui qui la fit asseoir et qui demeura appuyé sur son fauteuil, la regardant et l'écoutant. La jeune femme n'eut besoin que de laisser parler ses souvenirs pour être intéressante : elle lui raconta tout, depuis ses jeunes et fraîches amours jusqu'à son arrivée à Florence. Là elle s'arrêta ; en allant plus loin, elle eût été forcée de parler au prince de lui-même, et il y avait certaine histoire d'un bouquet tombé par la fenêtre qui, tout innocente qu'elle était, n'aurait pas laissé de lui causer quelque embarras.

Le prince était trop heureux pour ne pas tout promettre. Le sauf-conduit tant désiré fut accordé à l'instant même, mais à la condition cependant que Bianca le viendrait prendre elle-même. C'eût été perdre une grande faveur pour une bien petite formalité. Bianca promit à son tour ce que demandait le prince.

Francesco connaissait trop bien les femmes pour avoir parlé le premier d'autre chose que de l'intérêt

qu'il éprouvait pour Bianca. Ses yeux avaient bien quelque peu démenti sa bouche, mais le moyen d'en vouloir à des yeux qui vous regardent parce qu'ils vous trouvent belle.

A peine le prince fut-il sorti que la comtesse rentra. Bianca, en l'apercevant, courut à elle et se jeta à son cou. La Mondragone n'eut pas besoin d'autre explication pour comprendre que sa petite trahison lui était pardonnée.

Le lecteur voit que nous nous approchons du cardinal Ferdinand, puisque nous en sommes déjà à son frère.

La belle-mère ne sut rien de ce qui s'était passé, et Bonaventuri sut seulement qu'il aurait le sauf-conduit. Cette nouvelle parut lui causer une si grande joie, que certes, si Bianca eût su le rendre heureux à ce point, elle n'eût pas trouvé que c'était l'acheter trop cher que d'être forcée de le recevoir elle-même des mains d'un jeune et beau prince : elle attendit donc avec impatience le moment où elle reverrait le grand-duc, tant elle se fit une fête de rapporter de cette entrevue le bienheureux papier que Pietro estimait à un si haut prix. Hélas ! ce papier n'était si fort désiré par Pietro que parce qu'il lui donnait la liberté de suivre le jour la dame voilée qu'il n'avait encore pu suivre que la nuit.

Il arriva ce qui devait arriver. Pietro fut l'amant

de la dame voilée, et Bianca fut la maîtresse du duc. Cependant, attendu que Côme Ier négociait à cette époque le mariage du grand duc François avec l'archiduchesse Jeanne d'Autriche, il fut convenu entre les amants que l'intrigue resterait secrète; en attendant, on donna à Pietro Bonaventuri un emploi qui suffisait pour répandre le bien-être dans toute sa pauvre famille.

Le mariage désiré se fit : le jeune grand-duc donna une année aux convenances, ne visitant Bianca que la nuit, et sortant toujours de son palais seul et déguisé; mais au bout d'un an, ayant reçu du grand-duc son père une lettre qui lui disait que de pareilles promenades étaient dangereuses pour un prince, il donna à Pietro un emploi dans le palais Pitti, et acheta pour Bianca la charmante maison qui se voit encore aujourd'hui, *via Maggio,* surmontée des armes des Médicis. Ainsi, Bianca se trouva tellement rapprochée de Francesco, qu'il n'avait besoin pour ainsi dire que de traverser la place Pitti et qu'il se trouvait chez elle.

On sait les dispositions qu'avait Pietro à la dissipation et à l'insolence. Sa nouvelle position leur donna une nouvelle force. Il se jeta à plein corps dans les orgies, dans le jeu et dans les aventures galantes, se fit force ennemis des buveurs vaincus, des joueurs à sec et des maris trompés; si bien qu'un beau matin on le trouva percé de cinq ou six coups

de poignard, dans une impasse, à l'extrémité du pont Vieux.

Il y avait trois ans que les deux amants étaient partis de Venise en jurant de s'aimer toujours, et il y avait deux ans que chacun de son côté avait oublié sa promesse. Il en résulta que Pietro fut peu regretté, même de sa femme, pour laquelle depuis longtemps il n'était plus qu'un étranger. Il n'y eut que la bonne vieille mère qui mourut de chagrin de voir ainsi mourir son fils.

La pauvre Jeanne d'Autriche, de son côté, n'était pas heureuse : elle était grande duchesse de nom, mais Bianca Capello l'était de fait. Pour les emplois, pour les grâces, pour les faveurs, c'était à la Vénitienne qu'on s'adressait. La Vénitienne était toute-puissante ; elle avait des pages, une cour, des flatteurs : les pauvres seuls allaient à la grande duchesse Jeanne. Or, Jeanne était une femme pieuse et sévère comme le sont ordinairement les princesses de la maison d'Autriche; elle offrit religieusement ses chagrins à Dieu. Dieu abaissa les yeux vers elle, vit ce qu'elle souffrait, et la retira de ce monde.

On attribua cette mort à ce que, le frère de la Bianca étant venu à Florence, Francesco lui fit si grande fête, qu'il n'eût pas fait davantage pour un roi régnant, ce qui, selon le peuple, causa tant de peine à la malheureuse Jeanne, que sa grossesse tourna à mal, si bien qu'au lieu d'un second fils que

Florence comptait accompagner joyeusement au baptistère, il n'y eut que deux cadavres qu'elle conduisit tristement au tombeau.

Le grand duc Francesco n'était point méchant; il était faible, voilà tout. Cette sourde et lente douleur qui minait sa femme lui causait de temps en temps des tristesses qui ressemblaient à des remords. Au moment de mourir, Jeanne essaya de tirer parti de ce bon sentiment; elle fit venir à son chevet le grand-duc, qui, depuis qu'elle était tombée malade, s'était montré excellent pour elle. Sans lui faire de reproches sur ses amours passés, elle le supplia de vivre plus religieusement à l'avenir. Francesco, tout en baignant ses mains de larmes, lui promit de ne point revoir Bianca. Jeanne sourit tristement, secoua la tête d'un air de doute, murmura une prière dans laquelle le grand-duc entendit plusieurs fois revenir son nom, et mourut.

Elle laissait de son mariage trois filles et un fils.

Pendant quatre mois Francesco tint parole, pendant quatre mois Bianca fut non pas exilée, mais du moins éloignée de Florence. Mais Bianca connaissait sa puissance; elle laissa le temps passer sur la douleur, sur les remords et sur le serment du grand-duc; puis un jour elle se plaça sur son chemin: douleur, remords, serment, tout alors fut oublié.

Elle avait pour confesseur un capucin adroit et

intrigant comme un jésuite ; elle le donna au prince. Le prince lui confia ses remords ; le capucin lui dit que le seul moyen de les calmer était d'épouser Bianca. Le grand-duc y avait déjà pensé. Son père, Côme le Grand, lui avait donné pareil exemple, en épousant dans sa vieillesse Camilla Martelli. On avait fort crié quand ce mariage avait eu lieu, mais enfin on avait fini par le faire. Francesco pensa qu'il en serait pour lui comme il en avait été pour Côme ; et, toujours poussé par le capucin, il se décida enfin à mettre d'accord sa conscience et ses désirs.

Depuis longtemps les courtisans, qui avaient vu que le vent soufflait de ce côté, avaient parlé devant le grand-duc de ces sortes d'unions comme des choses les plus simples, et avaient cité tous les exemples que leur mémoire avait pu leur fournir, de princes choisissant leur femme dans une famille non princière. Une dernière flatterie décida Francesco : Venise, qui dans ce moment avait besoin de Florence, déclara Bianca Capello fille de la république ; si bien que, tandis que le cardinal Ferdinand, qui se doutait des résolutions de son frère, lui cherchait une femme dans toutes les cours de l'Europe, celui-ci épousait secrètement la Bianca dans la chapelle du palais Pitti.

Il avait été arrêté que le mariage resterait secret, mais ce n'était point l'affaire de la grande-duchesse ; elle n'était pas arrivée si haut pour s'arrêter en

chemin, et six mois ne s'étaient pas passés, qu'en public comme en secret, sur le trône comme dans le lit, elle avait repris la place de la pauvre Jeanne d'Autriche.

Ce fut vers cette époque que Montaigne, dissuadé par un Allemand qui avait été volé à Spolette de se rendre à Rome par la marche d'Ancône, prit la route de Florence et fut admis à la table de Bianca. « Cette duchesse, dit-il, est belle à l'opinion italienne, un visage agréable et impérieux, le corsage gros et les tétins à souhait; elle me sembla bien avoir la suffisance d'avoir engeolé ce prince et de le tenir à sa dévotion. Depuis longtemps le grand-duc mettait assez d'eau dans son vin, mais elle quasi point. » Qu'on mette ce portrait à côté de celui de Bronzino, et l'on verra que tous deux se ressemblent; seulement il y a dans le tableau du sombre peintre toscan un caractère de fatalité qui ne se retrouve pas sous la plume du naïf moraliste français.

Trois ans après le mariage de Francesco et de Bianca, c'est-à-dire au commencement de l'année 1582, le jeune archiduc mourut, laissant le trône de Toscane sans héritier direct; or, à défaut d'héritier direct, le cardinal Ferdinand devenait grand-duc à la mort de son frère.

En 1576, le grand-duc Francesco avait eu un fils de Bianca; mais ce fils étant adultérin ne pouvait succéder à son père; d'ailleurs on racontait de

singulières choses sur sa naissance. On racontait que la Bianca, voyant qu'elle n'aurait jamais probablement d'autre enfant qu'une petite fille qu'elle avait eue de son mari, et qui s'appelait Pellegrina, avait résolu d'en supposer un. En conséquence, elle s'était entendue avec une gouvernante polonaise dans laquelle elle avait toute confiance; et voilà, disait-on, ce qui était arrivé.

Bianca avait feint toutes les indispositions, symptôme ordinaire d'une grossesse ; bientôt à ces indispositions s'étaient joints des signes extérieurs, si bien que le grand-duc, n'ayant plus aucun doute, avait annoncé lui-même à ses plus intimes que Bianca allait le rendre père ; dès lors le crédit de la favorite avait doublé, on avait été au-devant de tous ses désirs, et tous les courtisans, plus empressés que jamais autour d'elle, lui avaient prédit un fils.

La nuit du 29 au 30 août 1576 fut choisie pour être celle de l'accouchement; vers les onze heures Bianca annonça donc à son mari qu'elle commençait à éprouver les premières douleurs ; Francesco, tremblant et joyeux à la fois, déclara qu'il ne la quitterait point qu'elle ne fût délivrée. Ce n'était point là l'affaire de Bianca ; aussi, vers les trois heures, les douleurs commencèrent à s'apaiser, et la sage-femme déclara qu'elle croyait que la patiente n'accoucherait que dans trois ou quatre heures. Alors Bianca insista pour que Francesco fatigué de la

veille allât prendre quelque repos ; Francesco céda à la condition qu'on le réveillerait aussitôt que sa bien-aimée Bianca recommencerait à souffrir. Bianca le lui promit, et, sur cette promesse, le grand-duc se retira.

Deux heures après, on alla le réveiller en effet, mais pour lui annoncer qu'il était père d'un garçon. Il courut à la chambre de Bianca qui, du plus loin qu'elle l'aperçut, lui présenta son enfant. Le grand-duc pensa devenir fou de joie, et l'enfant fut baptisé sous le nom de don Antoine, Bianca ayant déclaré que c'était aux prières de ce saint qu'elle devait la premiere conception qui les rendait tous si heureux à cette heure.

Dix-huit mois après l'accouchement de Bianca, on renvoya dans sa patrie la Polonaise qui avait conduit toute cette intrigue. La gouvernante partit sans défiance et comblée de présents; mais, en traversant les montagnes, sa voiture fut attaquée par des hommes masqués qui tirèrent sur elle et la laissèrent pour morte, blessée de trois coups d'arquebuse. Néanmoins, contre toute attente, elle reprit ses sens, et, comme le juge du village où elle avait été transportée l'interrogeait, elle déclara que, le masque d'un de ces hommes étant tombé, elle avait reconnu un sbire au service de la Bianca ; qu'au reste, elle avait mérité cette punition (quoiqu'elle ne s'attendît point à la recevoir d'une semblable

main), puisqu'elle avait aidé à tromper le grand-duc François en donnant à sa maîtresse le conseil de se faire passer pour enceinte, et, le projet adopté, en apportant elle-même dans un luth l'enfant dont une pauvre femme était accouchée la veille. Or, cet enfant n'était autre que celui qui était élevé sous le titre du jeune prince, et sous le nom de don Antonio. Cette confession faite, la femme expira; aussitôt le procès-verbal en fut envoyé à Rome au cardinal Ferdinand de Médicis, qui en fit faire une copie qu'il adressa à son frère; mais il fut facile à Bianca de faire croire à son amant que tout cela n'était qu'une intrigue ourdie contre elle, et l'amour du grand-duc ne fit que s'augmenter de ce qu'il regardait comme une persécution dirigée contre sa maîtresse.

Cependant l'affaire, on le comprend bien, avait fait trop de bruit pour que don Antonio pût prétendre à l'héritage de son père; le trône revenait donc au cardinal, si la grande-duchesse n'avait pas d'autre enfant, et Francesco lui-même commençait à désespérer d'un tel bonheur, lorsque Bianca annonça une seconde grossesse.

Cette fois, le cardinal se promit bien de surveiller lui-même les couches de sa belle-sœur, afin de n'être pas dupe de quelque nouvel escamotage; en conséquence, il commença par se raccommoder avec son beau-frère François, en lui disant que cette nouvelle preuve de fécondité, qu'allait donner

la grande-duchesse, lui prouvait bien qu'il avait été trompé une première fois par un faux rapport. François, heureux de voir son beau-frère désabusé, revint à lui avec toute la franchise de son cœur. Le cardinal profita de ce rapprochement pour venir s'installer au palais Pitti.

L'arrivée du cardinal fut médiocrement agréable à Bianca, qui ne se méprenait pas à la véritable cause de cette recrudescence d'amour fraternel. Bianca sentait qu'elle avait dans le cardinal un espion de tous les instants ; aussi, de son côté, fit-elle si bien qu'il fut impossible de la prendre un seul instant en défaut. Le cardinal lui-même doutait. Si cette grossesse n'était pas une réalité, la comédie était habilement jouée ; mais tant d'adresse le piqua au jeu, et il résolut de ne pas demeurer en reste d'habileté.

Le jour de l'accouchement arriva ; le cardinal ne pouvait rester dans la chambre de Bianca, mais il se plaça dans la chambre voisine, par laquelle il fallait nécessairement passer pour arriver jusqu'à elle. Là, il se mit à dire son bréviaire en marchant à grands pas ; au bout d'une heure de prière et de promenade on vint lui dire, de la part de la malade, de passer dans une autre chambre, attendu qu'il l'incommodait. — Qu'elle fasse son affaire ; je fais la mienne, répondit le cardinal. Et, sans vouloir rien entendre, il se remit à marcher et à prier.

Un instant après, le confesseur de la grande-duchesse entra ; c'était un capucin à longue robe ; le cardinal alla à lui et le prit dans ses bras pour lui recommander sa sœur avec une affection toute particulière ; tout en embrassant le bon moine, le cardinal sentit ou crut sentir quelque chose d'étrange dans sa grande manche ; il y fourra la main, et en tira un gros garçon.

— Mon frère, dit le cardinal, me voici plus tranquille, et je suis sûr du moins que ma belle-sœur ne mourra point en couche.

Le moine comprit que le mieux était d'éviter le scandale ; il demanda au cardinal ce qu'il devait faire. Le cardinal lui dit d'entrer dans la chambre de la grande-duchesse, et de lui dire, tout en la confessant, ce qui venait d'arriver : selon qu'elle ferait, le cardinal devait faire. Le silence amènerait le silence, et le bruit amènerait le bruit.

La grande-duchesse vit que, pour cette fois, il lui fallait renoncer à donner un héritier à la couronne, et elle prit le parti de faire une fausse couche. Le cardinal, de son côté, tint parole, et ne révéla rien de cette tentative avortée.

Il en résulta que rien ne troubla la bonne harmonie qui régnait entre les deux frères. L'automne suivant, le cardinal fut même invité par François à venir passer les deux mois de *villagiatura* à *Poggio a Casano*. Il accepta, car il était grand amateur de

chasse, et le château de *Poggio a Casano* était une des réserves les plus giboyeuses du grand-duc François.

Le jour même de l'arrivée du cardinal, Bianca, qui savait que le cardinal aimait les tourtes préparées d'une certaine façon, voulut en préparer une elle-même ; le cardinal apprit par le grand-duc Francesco cette attention de sa belle-sœur, et, comme il n'avait pas une confiance bien profonde dans sa réconciliation avec elle, cette gracieuseté de sa part ne laissa pas de l'inquiéter. Heureusement le cardinal possédait une opale qui lui avait été donnée par le pape Sixte-Quint, et dont la propriété était de se ternir quand on l'approchait d'une substance empoisonnée. Le cardinal ne manqua point d'en faire l'épreuve sur la tourte préparée par Bianca. Ce qu'il avait prévu arriva : en approchant de la tourte, l'opale se ternit, et le cardinal déclara que, toute réflexion faite, il ne mangerait pas de tourte. Le duc insista un instant ; voyant que ses instances étaient inutiles : Eh bien ! dit-il en se retournant vers sa femme, puisque mon frère ne mange pas de son plat favori, j'en mangerai, moi, afin qu'il ne soit pas dit qu'une grande-duchesse se sera faite pâtissière inutilement ; et il se servit un morceau de la tourte.

Bianca fit un mouvement pour l'en empêcher, mais elle s'arrêta. La position était horrible : il

fallait ou qu'elle avouât son crime, ou qu'elle laissât son mari mourir empoisonné. Elle jeta un coup d'œil rapide sur sa vie passée, elle vit qu'elle avait épuisé toutes les joies de la terre, et atteint toutes les grandeurs de ce monde ; sa décision fut rapide, comme elle l'avait été le jour où elle avait fui de Venise avec Piétro : elle coupa un morceau de tourte pareil à celui qu'avait pris le grand-duc, lui tendit une main, et mangea de l'autre en souriant le morceau empoisonné.

Le lendemain, Francesco et Bianca étaient morts. Un médecin ouvrit leurs corps par ordre de Ferdinand, et déclara qu'ils avaient succombé à une fièvre maligne. Trois jours après, le cardinal jeta la barette aux orties et monta sur le trône.

Voici l'histoire de celui dont la statue s'élève sur la place de la *Darnesa* à Livourne. La carrière du cardinal fut encore marquée par beaucoup d'autres actes, témoin les quatre esclaves enchaînés qui ornent le piédestal de sa statue ; mais nous croyons avoir raconté la partie de sa vie la plus curieuse et la plus intéressante, et pour le reste nous renverrons nos lecteurs à Galuzzi.

Comme sur la place, outre la statue, il y a force fiacres, nous montâmes dans l'une de ces voitures et nous nous fîmes conduire à l'église de Montenero.

Cette église renferme une des madones les plus miraculeuses qui existent. Une tradition populaire

veut que cette sainte image, native du mont Eubée dans le Négrepont, se soit lassée un jour de sa patrie ; cédant à un désir de locomotion bien flatteur pour l'Occident, elle apparut à un prêtre et lui ordonna de la transporter au Montenero. Le prêtre s'informa de la partie du monde où se trouvait cette montagne, et apprit que c'était aux environs de Livourne. Aussitôt il se mit en marche, portant la sainte image avec lui, et, après un voyage de deux mois, arriva à sa destination, qui lui fut indiquée par un miracle des plus concluants : la madone s'allourdit tout à coup, au point qu'il fut impossible au prêtre de faire un pas de plus ; le prêtre comprit qu'il était arrivé au but de son voyage, raconta ce qui lui était arrivé, d'où il venait et par quel ordre il venait ; puis, avec les aumônes des fidèles, il fonda l'oratoire de Montenero.

Un an après, le capitaine d'un vaisseau livournais, ayant fait un voyage au mont Eubée, déclara avoir pris, dans la montagne même qu'avait habitée la madone pendant deux ou trois siècles, la mesure de la place qu'elle occupait ; cette mesure s'accordait ligne pour ligne avec sa largeur et avec sa hauteur.

Dès lors il n'y eut plus de doute sur la réalité du miracle, que pour les artistes, qui reconnurent la madone pour être une peinture de Margaritone, un des contemporains de Cimabue, le même Margaritone qui crut avoir récompensé dignement Farinata

des Uberti en lui envoyant, lorsqu'il eut sauvé Florence, après la bataille de Monte-Aperto, un crucifix peint de sa main. Dieu punit son orgueil : le pauvre vieillard mourut de chagrin en voyant les progrès que Cimabue avait fait faire à l'art.

Nous recommandons aux artistes la madone de Montenero comme un curieux monument de la peinture grecque au XIIIe siècle.

Le soir, en rentrant, nous fîmes prix avec un voiturin, et le lendemain matin à neuf heures nous partîmes pour Florence.

V

Les Vetturini.

Nous avions pris un voiturin pour nous conduire de Livourne à Florence : c'est à peu près le seul mode de communication qui existe entre les deux villes. Il y a bien une voiture publique qui dit qu'elle marche ; mais, moins heureuse que le philosophe grec, elle ne peut pas en donner la preuve.

Cette inaction de la diligence tient à un reste de cet esprit populaire si répandu en Toscane. Les différents gouvernements qui s'y sont succédé n'ont jamais pu effacer cette vieille teinte guelfe répandue partout. Encore aujourd'hui non-seulement les individus, mais encore les palais et les murailles, ont une opinion ; les créneaux pleins sont guelfes, les créneaux évidés sont gibelins. Or, les voiturins étant l'expression du commerce populaire, et les diligences

le résultat de l'industrie aristocratique, les voiturins l'ont emporté tout naturellement sur les diligences, auxquelles le gouvernement, toujours guidé par cet esprit démocratique qui veut le bien-être du plus grand nombre, impose des conditions telles qu'au bout d'un certain temps l'entreprise s'aperçoit qu'elle ne peut plus tenir.

D'ailleurs les diligences partent à heure fixe et attendent les voyageurs ; les voiturins partent à toute heure et courent après les pratiques. Ce sont nos cochers de Sceaux et de Saint-Denis. A peine a-t-on mis le pied hors de la barque qui vous conduit du bateau à vapeur au port, que l'on est assailli, enveloppé, tiré, assourdi par vingt cochers qui vous regardent comme leur marchandise, vous traitent en conséquence, et finiraient par vous emporter sur leurs épaules si on les laissait faire. Des familles ont été séparées ainsi sur le port de Livourne et n'ont pu se réunir qu'à Florence. On a beau monter dans un fiacre, ils sautent devant, dessus, derrière, et à la porte de l'hôtel on se retrouve, comme sur le port, au milieu de huit ou dix drôles qui n'en crient que plus fort pour avoir attendu. Il est bon de dire alors qu'on vient à Livourne pour affaires de commerce, que l'on compte y passer huit jours. Demandez au garçon de l'hôtel, devant les honorables industriels dont vous voulez vous débarrasser, s'il y a un appartement libre pour une semaine. Alors

quelquefois ils abandonnent la proie qu'ils comptent rattraper plus tard, courent à toutes jambes au port pour happer d'autres voyageurs, et vous êtes libre.

Cela n'empêche point toutefois qu'en sortant une heure après on ne trouve une ou deux sentinelles à la porte. Ceux-là sont les familiers de l'hôtel ; ils ont été prévenus par le garçon, auquel ils font une remise à cet effet, que ce n'est point dans huit jours que vous partez, mais le jour même ou le lendemain. Il faut se hâter de rentrer avec ceux-là. Si on avait l'imprudence de sortir, cinquante de leurs confrères accourraient à leurs cris, et la scène du port recommencerait. Ils demanderont dix piastres par voiture ; soixante francs pour faire seize lieues ! Il faut leur en offrir cinq, et encore à la condition qu'on changera trois fois de chevaux et qu'on ne changera pas de voiture. Ils jetteront les hauts cris ; on les mettra à la porte. Au bout de dix minutes il en rentrera un par la fenêtre, et on fera prix avec lui pour trente francs.

Ce prix fait, vous êtes sacré pour tout le monde ; en cinq minutes le bruit se répand que vous êtes *accordé*. Vous pouvez dès lors aller partout où bon vous semblera ; chacun vous salue et vous souhaite un bon voyage ; vous vous croiriez au milieu du peuple le plus désintéressé de la terre.

A l'heure dite, le *legno* est à la porte. En Italie, le mot *legno* s'applique à tout ce qui transporte ;

c'est aussi bien une barque qu'un carrosse à six chevaux , un cabriolet qu'un bateau à vapeur. *Legno* est le mâle de *roba; legno* et *roba* sont le fond de la langue. Le *legno* est une infâme brouette ; il ne faut point y faire attention ; il n'y en a pas d'autres dans les écuries du *padrone*. D'ailleurs on n'y sera pas plus mal que dans une diligence. La seule question dont il reste à s'occuper , est celle de la *buona mano* , c'est-à-dire du pourboire. C'est là une grande affaire , et elle demande à être conduite sagement. Du pourboire dépend le temps qu'on restera en voyage; ce temps varie , au gré du cocher de six à douze heures. Un prince russe de nos amis , qui avait oublié de se faire donner des renseignements à ce sujet , est même resté vingt-quatre heures en route, et a passé une fort mauvaise nuit.

Voici l'histoire ; nous reviendrons ensuite à la *buona mano*.

Le prince C*** était arrivé avec sa mère et un domestique allemand à Livourne ; comme tout voyageur qui arrive à Livourne , il avait cherché aussitôt les moyens de partir le plus vite possible. Or, ainsi que nous l'avons dit , les moyens viennent au-devant de vous , il ne s'agit que de savoir en faire usage.

Les *vetturini* avaient su des *facchini* qui avaient porté les malles qu'ils avaient affaire à un prince. En conséquence , ils lui avaient demandé douze piastres au lieu de dix ; et , de son côté , au lieu de

leur en offrir cinq, le prince leur avait répondu : — C'est bon, je vous donnerai douze piastres ; mais je ne veux pas être ennuyé à chaque relai par les cochers, et vous vous chargerez de la *buona mano*. — *Va bene*, avait répondu le vetturino ; en conséquence, le prince C*** avait donné ses douze piastres, et le legno était parti au galop, emportant lui et toute sa roba. Il était neuf heures du matin ; selon son calcul, le prince devait être à Florence vers les trois ou quatre heures de l'après-midi.

A un quart de lieue de Livourne, les chevaux s'étaient ralentis tout naturellement, et s'étaient mis à marcher au pas. Quant au cocher, il chantait sur son siége, ne s'interrompant que pour causer avec ses connaissances ; mais bientôt, comme on cause mal en marchant, il s'arrêta toutes les fois qu'il trouva l'occasion de causer.

Le prince supporta ce manége pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure ; mais, au bout de ce temps, calculant qu'il avait fait à peu près un mille, il mit la tête à la portière en criant, dans le plus pur toscan : — *Avanti! avanti! tirate via.*

— Combien donnerez-vous de bonne-main? demanda le cocher dans le même idiome.

— Que venez-vous me parler de bonne-main? dit le prince ; j'ai donné douze piastres à votre maître, à condition qu'il se chargerait de tout.

— La bonne-main ne regarde pas les maîtres,

répondit le cocher ; combien donnerez-vous de bonne-main?

— Pas un sou, j'ai payé.

— Alors, s'il plaît à Votre Excellence, nous irons au pas.

— Comment! nous irons au pas; mais votre maître s'est engagé à me conduire en six heures à Florence?

— Où est le papier? demanda le cocher.

— Le papier? est-ce qu'il y avait besoin de faire un papier pour cela?

— Vous voyez bien que, si vous n'avez pas de papier, vous ne pouvez pas me forcer.

— Ah! je ne puis pas te forcer? dit le prince.

— Non, Votre Excellence.

— Eh bien! c'est ce que nous allons voir.

— C'est ce que nous allons voir, répéta tranquillement le cocher ; et il remit son attelage au pas.

— Frantz, dit en saxon le prince à son domestique, descendez, et donnez une volée à ce drôle.

Frantz descendit de la voiture sans faire la moindre observation, enleva le cocher de son siége, le rossa avec une gravité toute allemande, le remit sur son siége ; puis, lui montrant le chemin : *Vor waerts*, lui dit-il ; et il se rassit près de lui. Le cocher se remit en route ; seulement il marcha un peu plus doucement qu'auparavant. On se lasse de tout, même de battre un cocher. Le prince, convaincu

que, d'une façon ou de l'autre, il finirait toujours par arriver, invita sa mère à s'endormir, et, s'enfonçant dans son coin, il lui donna l'exemple.

Le cocher mit six heures pour aller de Livourne à Pontedera ; c'était quatre heures de plus qu'il ne fallait ; puis, arrivé à Pontedera, il invita le prince à descendre en lui annonçant qu'il fallait changer de voiture.

— Mais, dit le prince, j'ai donné douze piastres à votre maître à la condition expresse qu'on ne changerait pas de voiture.

— Où est le papier ? demanda le cocher.

— Mais vous savez bien, drôle, que je n'en ai pas.

— Eh bien, si vous n'avez pas de papier, on changera de voiture.

Le prince avait grande envie de rosser cette fois le cocher lui-même ; mais il vit, aux mines de ceux qui entouraient la voiture, que ce ne serait pas prudent. En conséquence, il descendit du legno ; on jeta sa roba sur le pavé, et, au bout d'une heure d'attente à peu près, on lui amena une mauvaise charrette disloquée et deux chevaux qui n'avaient que le souffle.

En toute autre circonstance, le prince, qui est généreux à la fois comme un grand seigneur russe et comme un artiste français, aurait donné un louis de guides ; mais il était tellement dans son droit, que

céder lui parut d'un mauvais exemple et qu'il résolut de s'entêter. Il monta donc dans sa charrette, et, comme le nouveau cocher était prévenu qu'il n'y avait pas de bonne-main, il repartit au pas au milieu des rires et presque des huées de tous les assistants.

Cette fois les chevaux étaient si misérables, que c'eût été conscience d'exiger qu'ils allassent autrement qu'au pas. Le prince mit donc six autres heures à aller de Pontedera à Empoli.

En entrant à Empoli, le cocher arrêta sa voiture et s'en vint à la portière :

— Son Excellence couche ici, dit-il au prince.

— Comment! je couche ici. Est-ce que nous sommes à Florence?

— Non, Excellence; nous sommes à Empoli, une charmante petite ville.

— J'ai payé douze piastres à ton maître pour aller coucher à Florence et non à Empoli. J'irai coucher à Florence.

— Où est le papier, Excellence?

— Va-t-en au diable avec ton papier.

— Votre Excellence n'a pas de papier?

— Non.

— Bien, dit le cocher en remontant sur son siége.

— Que dis-tu? cria le prince.

— Je dis très-bien, répondit le cocher en fouettant ses haridelles.

Et, pour la première fois depuis Livourne, le

prince se sentit emporté au petit trot. L'allure lui parut de bon présage ; il mit la tête à la portière ; les rues étaient pleines de monde et les fenêtres illuminées ; c'était la fête de la madone d'Empoli, qui passe pour fort miraculeuse. En traversant la grande place il vit qu'on dansait.

Le prince était occupé à regarder ce monde, ces illuminations et ces danses, quand tout à coup il s'aperçut qu'il entrait sous une espèce de voûte ; aussitôt la voiture s'arrêta.

— Où sommes-nous ? demanda le prince.

— Sous la remise de l'auberge, Excellence.

— Pourquoi sous la remise ?

— Parce que ce sera plus commode pour changer de chevaux.

— Allons, allons, dépêchons, dit le prince.

— *Subito,* répondit le cocher.

Le prince savait déjà qu'il y a certains mots dont il faut se défier en Italie, attendu qu'ils veulent toujours dire le contraire de ce qu'ils promettent. Cependant, voyant qu'on détachait les chevaux, il ferma la glace de la voiture, et attendit. Au bout d'une demi-heure d'attente, il baissa la glace, et se penchant hors de la voiture :

— Eh bien ? dit-il. Personne ne lui répondit.

— Frantz ! cria le prince ; Frantz !

— Monseigneur, répondit Frantz en se réveillant en sursaut.

— Mais où diable sommes-nous donc?

— Je n'en sais rien , monseigneur.

— Comment, tu n'en sais rien?

— Non. Je me suis endormi, et je me réveille.

— Oh! mon Dieu! s'écria la princesse, nous sommes dans quelque caverne de voleurs.

— Non, dit Frantz, nous sommes sous une remise.

— Eh bien ! ouvre la porte et appelle quelqu'un, dit le prince.

La porte est fermée, répondit Frantz.

— Comment! fermée? s'écria à son tour le prince en sautant en bas de la voiture.

— Voyez plutôt, monseigneur.

Le prince secoua la porte de toutes ses forces, elle était parfaitement fermée; le prince appela à tue-tête, personne ne répondit; le prince chercha un pavé pour enfoncer la porte, il n'y avait pas de pavé.

Or, comme le prince était avant tout un homme d'un sens exquis, après s'être assuré qu'on ne pouvais pas ou qu'on ne voulait pas l'entendre, il résolut de tirer le meilleur parti possible de sa position, remonta dans la voiture, ferma les glaces, s'assura à tout hasard que ses pistolets étaient à sa portée, souhaita le bonsoir à sa mère, étendit les jambes sur la banquette de devant, et s'endormit; Frantz en fit autant sur son siége; il n'y eut que la

princesse qui resta les yeux tout grands ouverts, ne doutant pas qu'elle ne fût tombée dans quelque guet-apens.

La nuit se passa sans alarmes. A sept heures on ouvrit la porte de la remise, et un voiturin parut à la porte avec deux chevaux.

— Eh ! n'y a-t-il pas ici des yoyageurs pour Florence ? demanda le voiturin avec un ton de bonhomie parfaite et comme s'il faisait là une question toute naturelle.

Le prince ouvrit la portière et sauta hors de la voiture, dans l'intention d'étrangler celui qui lui faisait cette question ; mais, voyant que ce n'était point son conducteur de la veille, il pensait qu'il pourrait bien châtier, sinon le bon pour le mauvais, du moins l'innocent pour le coupable ; il se contint donc.

— Où est le cocher qui nous a amenés ici ? demanda-t-il tout pâle de colère, mais avec le plus grand sang-froid apparent et répondant à une question par une autre question.

— Peppino, que Votre Excellence veut dire ?

— Le cocher de Pontedera ?

— Eh bien ! c'est Peppino.

— Alors, où est Peppino ?

— Il est en route pour retourner chez lui.

— Comment, en route pour retourner chez lui ?

— Oui, oui. Comme c'était fête à Empoli, nous

avons bu et dansé ensemble toute la nuit, et ce matin, il y a une heure, il m'a dit : Gaëtano, tu vas prendre les chevaux, et tu iras chercher deux voyageurs et un domestique qui sont sous la remise de la *Croix-d'Or;* tout est payé, excepté la bonne-main. Alors je lui ai demandé, moi, comment il se faisait qu'il y avait des voyageurs sous une remise, au lieu d'être dans une chambre. Ah bien! ce sont des Anglais, qu'il m'a dit, ils ont eu peur qu'on ne leur donne pas de draps blancs, et ils ont mieux aimé coucher dans leur voiture. Comme je sais que les Anglais sont tous des originaux, j'ai dit : c'est bon; alors j'ai vidé encore un *fiasco*, j'ai été chercher mes chevaux, et me voilà. Est-il de trop bonne heure? je reviendrai.

— Non, sacredieu, dit le prince, attelez et ne perdons pas une minute; il y a une piastre de bonne-main si nous sommes dans trois heures à Florence.

— Dans trois heures, mon prince, dit le voiturier; oh! il ne faut pas tant que cela. Du moment où il y a une piastre de bonne-main, j'espère bien que dans deux heures nous y serons.

— Dieu vous entende, mon brave homme! dit la princesse.

Le premier soin du prince, après avoir déjeuné, car ni lui, ni la princesse n'avaient mangé depuis la veille du matin, fut d'aller déposer sa plainte.

— Avez-vous un papier? demanda le chef du *buon governo*.

— Non, dit le prince.

— Eh bien, je vous conseille de laisser la chose tomber à l'eau; seulement la prochaine fois ne donnez que cinq piastres au maître, et donnez une piastre et demie aux conducteurs; vous aurez cinq piastres et demie d'économie, et vous arriverez dix-huit heures plus tôt.

Depuis ce temps le prince n'a pas manqué, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, de suivre le conseil du président du *buon governo*, et il s'en est toujours bien trouvé.

La morale de ceci est qu'en sortant de Livourne, il faut tirer sa montre, la mettre devant les yeux du cocher, et lui dire :

— Il y a cinq paoli de bonne-main si nous sommes dans deux heures à Pontedera.

On y sera en deux heures.

On usera du même procédé en sortant de Pontedera et d'Empoli, et en six heures, six heures et demie au plus tard, on sera à Florence; on mettrait deux heures de plus en prenant la poste.

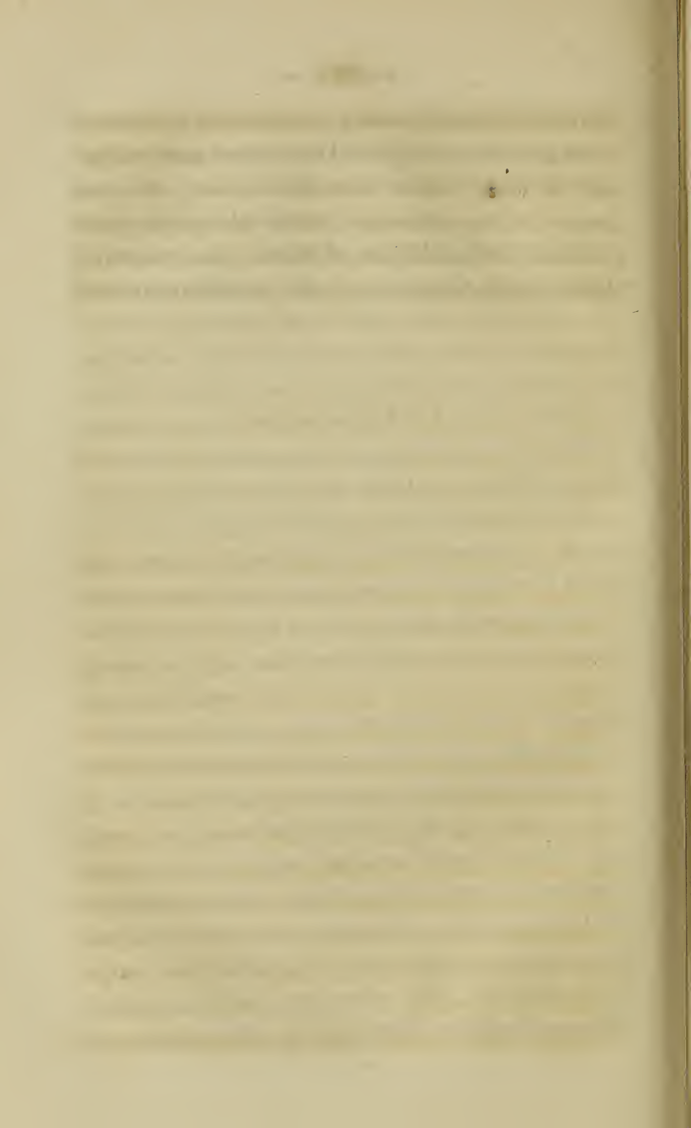
A moitié chemin de Livourne à Florence s'élève, comme une borne gigantesque, la tour de San-Miniato-al-Tedesco. San-Miniato-al-Tedesco est le berceau de la famille Bonaparte. C'est de cette aire qu'est partie cette volée d'aigles qui s'est abattue sur

le monde ; et, chose étrange, c'est à Florence, c'est-à-dire au pied de San-Miniato, que tous les Napoléon, grâce à l'hospitalité fraternelle du grand-duc Léopold II, reviennent mourir.

Le dernier membre de la famille Bonaparte qui habita San-Miniato fut un vieux chanoine qui y mourut, je crois, en 1828; c'était un cousin de Napoléon. Napoléon fit tout ce qu'il put pour le décider à quitter son canonicat et à accepter un évêché, mais il refusa constamment. En échange, il tourmenta toute sa vie l'empereur pour le décider à faire canoniser un de ses ancêtres; mais Bonaparte répondit, à chaque fois que cette demande se renouvela, qu'il y avait déjà un saint Bonaparte, et que c'était assez d'un saint dans une famille. Il ne se doutait pas à cette époque, et en faisant cette réponse, qu'il y aurait un jour un saint et un martyr du même nom.

Nous arrivâmes dans la capitale de la Toscane vers les dix heures du soir. Nous descendîmes dans le bel hôtel crénelé de madame Hombert ; et comme nous comptions nous arrêter quelque temps à Florence, le lendemain nous nous mîmes en quête d'un logement en ville. Le même jour nous en trouvâmes un dans une maison particulière, située *porta alla Croce*. Moyennant deux cents francs par mois, nous eûmes un palais, un jardin avec des madones de Luca della Robbia, des grottes en coquillages, des

berceaux de lauriers-roses, une allée de citronniers, et un jardinier qui s'appelait Démétrius; sans compter que de notre balcon nous découvrions, sous son aspect le plus pittoresque, cette charmante petite basilique de San-Miniato-al-Monte, les amours de Michel-Ange. Comme on le voit, ce n'était pas cher.



VI

L'été à Florence.

Pendant l'été Florence est vide. Encaissée entre ses hautes montagnes, bâtie sur un fleuve qui pendant neuf mois ne roule que de la poussière, exposée sans que rien l'en garantisse à un soleil ardent que reflètent les dalles grisâtres de ses rues et les murailles blanchies de ses palais, Florence, moins l'*aria cattiva,* devient comme Rome une vaste étuve du mois d'avril au mois d'octobre; aussi y a-t-il deux prix pour tout : prix d'été et prix d'hiver. Il va sans dire que le prix d'hiver est le double du prix d'été; cela tient à ce qu'à la fin de l'automne une nuée d'Anglais de tout rang, de tout sexe, de tout âge et surtout de toutes couleurs s'abat sur la capitale de la Toscane.

Nous étions arrivés dans le commencement du

10.

mois de juin, et l'on préparait tout pour les fêtes de la Saint-Jean.

A part cette circonstance, où il est tout simple que la ville tienne à faire honneur à son patron, les fêtes sont la grande affaire de Florence. C'est toujours fête, demi-fête ou quart de fête ; dans le mois de juin, par exemple, grâce à l'heureux accouchement de la grande-duchesse, qui eut lieu le 10 ou le 12, et qui par conséquent se trouva placé entre les fêtes de la Pentecôte et de la Saint-Jean, il n'y eut que cinq jours ouvrables. Nous étions donc arrivés au bon moment pour voir les habitants, mais au mauvais pour visiter les édifices, attendu que les jours de fête tout se ferme à midi.

Le premier besoin de Florence, c'est le repos. Le plaisir même, je crois, ne vient qu'après, et il faut que le Florentin se fasse une certaine violence pour s'amuser. Il semble que, lassée de ses longues convulsions politiques, la ville des Médicis n'aspire plus qu'au sommeil fabuleux de la Belle au bois dormant. Il n'y a que les sonneurs de cloches qui n'ont de repos ni jour ni nuit. Je ne comprends point comment les pauvres diables ne meurent pas à la peine ; c'est un véritable métier de pendu.

Il y a à Florence non-seulement un homme politique très-fort, mais encore un homme du monde de beaucoup d'esprit, c'est M. le comte de Fossombroni, ministre des affaires étrangères et secrétaire

d'État. Chaque fois qu'on le presse d'adopter quelque innovation industrielle ou de faire quelque changement politique, il se contente de sourire et répond tranquillement : *Il mondo va da se;* c'est-à-dire : Le monde va de lui-même.

Et il a bien raison pour son monde à lui ; car son monde à lui, c'est la Toscane ; la Toscane, où le seul homme de progrès est le grand-duc. Aussi l'opposition que fait le peuple est-elle une opposition étrange par le temps qui court. Il trouve son souverain trop libéral pour lui, et il réagit toujours contre les innovations que dans sa philanthropie héréditaire il songe sans cesse à établir. A Florence, en effet, toutes les améliorations sociales viennent du trône. Le desséchement des maremmes, l'opération du cadastre, le nouveau système hypothécaire, les congrès scientifiques et la réforme judiciaire sont des idées qui viennent du grand-duc, et que l'apathie populaire et la routine démocratique lui ont donné grand'peine à exécuter. Dernièrement encore il avait voulu régler les études universitaires sur le mode français qu'il avait reconnu comme fort supérieur au mode usité en Toscane. Les écoliers refusèrent de suivre les cours des nouveaux maîtres, et ils tirèrent si bien à eux, que l'enseignement retomba dans son ornière.

Florence est l'Eldorado de la liberté individuelle. Dans tous les pays du monde, même dans la répu-

blique des États-Unis, même dans la république helvétique, même dans la république de Saint-Marin, les horloges sont soumises à une espèce de tyrannie qui les force de battre à peu près en même temps. A Florence, il n'en est pas ainsi; elles sonnent la même heure pendant vingt minutes. Un étranger s'en plaignit à un Florentin : Eh! lui répondit l'impassible Toscan, que diable avez-vous besoin de savoir l'heure qu'il est?

Il résulte de cette apathie, ou plutôt de cette facilité de vivre, toute particulière à Florence, qu'excepté la fabrication des chapeaux de paille, que les jeunes filles tissent tout en marchant par les rues et tout en cheminant sur les routes, l'industrie et le commerce sont à peu près nuls. Et ici, ce n'est point encore la faute du grand-duc; tout essai est encouragé par lui, soit de son argent, soit de sa faveur; à défaut de Toscans aventureux, il appelle des étrangers et les récompense de leurs efforts industriels, sans exception aucune de nationalité. M. Larderelle a été nommé comte de Monte Cerboli, pour avoir établi une exploitation de produits boraciques; M. Demidoff a été fait prince de San-Donato, pour avoir fondé une manufacture de soierie. Et que l'on ne s'y trompe point, cela ne s'appelle pas vendre un titre, cela s'appelle le donner, et le donner noblement, pour le bien d'un pays tout entier.

On comprend qu'avec cette absence de fabriques

indigènes, on ne trouve à peu près rien de ce dont on a besoin chez les marchands toscans; les quelques magasins un peu confortablement organisés de Florence sont des magasins français qui tirent tout de Paris; encore les élégants florentins s'habillent-ils chez Blin, Human ou Vaudeau, et les lionnes florentines se coiffent-elles chez mademoiselle Baudran.

A Florence, il faut donc tout aller chercher; rien ne vient au-devant de vous; chacun reste chez soi, toute chose demeure à sa place. Un étranger qui ne resterait qu'un mois dans la capitale de la Toscane en emporterait une très-fausse idée; au premier abord, il semble impossible de se rien procurer des choses les plus indispensables, ou celles qu'on se procure sont mauvaises; ce n'est qu'à la longue qu'on apprend, non pas des habitants du pays, mais d'autres étrangers qui sont depuis plus longtemps que vous dans la ville, où toute chose se trouve. Au bout de six mois, on fait encore chaque jour de ces sortes de découvertes; si bien que l'on quitte ordinairement la Toscane au moment où l'on allait s'y trouver à peu près bien. Il en résulte que, chaque fois qu'on y revient, on s'y trouve mieux, et qu'au bout de trois ou quatre voyages, on finit par aimer Florence comme une seconde patrie, et souvent par y demeurer tout à fait.

La première chose qui frappe, quand on visite

cette ancienne reine du commerce, est l'absence de cet esprit commercial qui a fait d'elle une des républiques les plus riches et les plus puissantes de la terre; on cherche sans la pouvoir trouver cette classe intermédiaire et industrielle qui peuple les rez-de-chaussées et les trottoirs des rues de Paris et de Londres. A Florence, il n'y a que trois classes visibles: l'aristocratie, les étrangers et le peuple; or, au premier coup d'œil, il est presque impossible de deviner comme et de quoi vit ce peuple. En effet, à part deux ou trois maisons princières, l'aristocratie dépense peu, et le peuple ne travaille pas; c'est qu'à Florence l'hiver défraye l'été. A l'automne, vers l'époque où apparaissent les oiseaux de passage, des volées d'étrangers, Anglais, Russes et Français, s'abattent sur Florence. Florence connaît cette époque; elle ouvre les portes de ses hôtels et de ses maisons garnies, elle y fait entrer pêle-mêle Français, Russes et Anglais, et jusqu'au printemps elle les plume.

Ce que je dis est à la lettre, et le calcul est facile à faire. Du mois de novembre au mois de mars, Florence compte un surcroît de population de dix mille personnes; or, que chacune de ces dix mille personnes dépense dans les vingt-quatre heures trois piastres seulement, je cote au plus bas, trente mille piastres s'écoulent quotidiennement par la ville; cela fait quelque chose comme 180,000 fr. par

jour : soixante mille personnes vivent là-dessus.

C'est encore en ceci qu'éclate l'extrême sollicitude du grand-duc pour son peuple ; il a compris que l'étranger était une source de fortune pour Florence ; et tout étranger est le bienvenu à Florence ; l'Anglais avec sa morgue, le Français avec son indiscrétion, le Russe avec sa réserve. Le 1er janvier arrivé, le palais Pitti, ouvert tous les jours aux étrangers, à la curiosité desquels il offre sa magnifique galerie, s'ouvre encore une fois par semaine, le soir, pour leur donner des bals splendides. Là, tout homme que son ambassadeur juge digne de l'hospitalité souveraine est présenté ; et noble ou commerçant, industriel ou artiste, est reçu avec ce bienveillant sourire qui forme le caractère particulier de la physionomie pensive du grand-duc. Une fois présenté, l'étranger est invité pour toujours, et dès lors il vient seul à ces soirées princières, et cela avec plus de liberté qu'il n'irait à un bal de la Chaussée-d'Antin ; car, comme il est d'étiquette de ne point adresser la parole au grand-duc qu'il ne prenne l'initiative, et que, malgré son attentive affabilité, le grand-duc ne peut causer avec tout le monde, l'invité vient, boit, mange et s'en va, sans être forcé de parler à personne ; c'est-à-dire, moins la carte, comme il ferait dans une magnifique hôtellerie.

Florence a donc deux aspects : son aspect d'été, son aspect d'hiver. Il faut être resté un an à Flo-

rence, ou y être passé à deux époques opposées, pour connaître la ville des fleurs sous sa double face.

L'été, Florence est triste et à peu près solitaire : de huit heures du matin à quatre heures du soir, le vingtième de sa population à peine circule sous un soleil de plomb, dans ses rues aux portes et aux fenêtres fermées ; on dirait une ville morte et visitée par des curieux seulement comme Herculanum et Pompeia. A quatre heures, le soleil tourne, un peu d'ombre descend sur les dalles ardentes et le long des murailles rougies, quelques fenêtres s'entre-baillent timidement, pour recueillir quelque souffle de brise. Les grandes portes s'ouvrent, les calèches découvertes en sortent, toutes peuplées de femmes et d'enfants et s'acheminent vers les *Cachines*. Les hommes en général vont de leur côté, en tilbury, à cheval ou à pied.

Les *Cachines* (j'écris le mot comme il se prononce), c'est le bois de Boulogne de Florence, moins la poussière et plus la fraîcheur. On s'y rend par la porte de Prato, en suivant une grande allée, d'une demi-lieue à peu près, toute plantée de beaux arbres. Au bout de cette allée, se trouve un casino appartenant au grand-duc ; devant ce casino, une place qu'on appelle le Piazzone ; quatre allées aboutissent à cette place, et offrent aux voitures des dégagements parfaitement ménagés.

Les Cachines forment deux promenades : la pro-

menade d'été, la promenade d'hiver. L'été on se promène à l'ombre, l'hiver au soleil; l'été au pré, l'hiver à *Longo-l'Arno*.

L'une et l'autre de ces promenades est essentiellement aristocratique ; le peuple n'y paraît même pas. Une des choses particulières encore aux Toscans, est cette distinction des rangs, que les classes inférieures maintiennent avec soin, loin de chercher comme en France à les effacer éternellement.

La promenade d'été est un grand pré, d'un tiers de lieue de long à peu près et de cent pas de large, tout bordé, sur un côté, d'un rideau de grands arbres qui intercepte entièrement les rayons du soleil. Ces arbres, qui se composent de chênes verts, de pins, de hêtres garnis d'énormes lierres, sont des plus beaux que j'aie jamais vus même dans les forêts de France et d'Allemagne ; c'est la remise d'une multitude de lièvres et de faisans, qui errent pêle-mêle avec les promeneurs. Parmi ceux-ci, on reconnaît les chasseurs ; ils mettent le gibier en joue avec leurs cannes.

Au milieu de tout ce monde, et coudoyé par ceux qui ne le connaissent pas, vêtu avec une simplicité extrême, se promène le grand-duc accompagné de sa femme, de ses deux filles, de sa sœur et de la grande-duchesse douairière. Deux ou trois beaux enfants, qui composent le reste de la famille, bon-

dissent joyeusement à part sous la surveillance de leurs gouvernantes.

Le grand-duc est un homme de quarante à quarante-deux ans, aux cheveux déjà blanchis par le travail, car le grand-duc, Toscan par le cœur, mais Allemand par l'esprit, travaille huit à dix heures par jour : il porte habituellement un peu inclinée sur sa poitrine sa tête, que de dix pas en dix pas il relève pour saluer ceux qui passent ; à chaque salut, sa figure calme et pensive s'éclaire d'un sourire plein d'intelligente bienveillance. Ce sourire lui est particulier, et je ne l'ai vu qu'à lui. La grande-duchesse lui donne ordinairement le bras : sa mise est simple, mais toujours parfaitement élégante ; c'est une princesse de Naples, gracieuse comme le sont en général les princesses de la maison de Bourbon, et qui serait belle partout, car sa beauté n'a point de type particulier. C'est quelque chose à la fois de bon et de distingué. Ses épaules et ses bras surtout pourraient servir de modèle à un statuaire.

Les deux jeunes princesses viennent ensuite, causant presque toujours avec la grande-duchesse douairière, qui a fait leur éducation, ou avec leur tante ; elles sont filles d'un premier mariage, ce qui se voit facilement, la grande-duchesse ayant l'air de leur sœur aînée; elles sont belles toutes deux de cette beauté allemande, dont le caractère principal est la douceur ; seulement la taille frêle de l'aînée donne

quelques craintes, dit-on, à la sollicitude paternelle. Mais Florence est une bonne et douce mère, Florence la bercera si bien à son beau soleil, qu'elle la guérira.

Il y a quelque chose de touchant et de patriarcal à voir une famille souveraine mêlée ainsi à son peuple, s'arrêtant de vingt pas en vingt pas pour causer avec les pères et embrasser les enfants. Cette vue me reportait en souvenir à notre pauvre famille royale enfermée dans son château des Tuileries comme dans une prison, et tremblante, chaque fois que le roi sort, à l'idée que ses six chevaux, si rapide que soit leur galop, pourraient ne ramener qu'un cadavre.

Pendant qu'on se promène, les voitures attendent dans les allées adjacentes; vers six heures, chacun remonte dans la sienne, et les cochers reprennent d'eux-mêmes, et sans qu'on le leur dise, le chemin du Piazzone; là il s'arrêtent sans qu'on ait même besoin de leur faire signe. C'est que le Piazzone de Florence offre ce que n'offre peut-être aucune autre ville : une espèce de cercle en plein air, où chacun reçoit et rend ses visites; il va sans dire que les visiteurs sont les hommes. Les femmes restent dans les voitures, les hommes vont de l'une à l'autre, causent à la portière, ceux-ci à pied, ceux-là à cheval, quelques-uns, plus familiers, montés sur le marchepied. C'est là que la vie se règle, que les coups d'œil s'échangent, que les rendez-vous se donnent.

Au milieu de toutes ces voitures passent des fleuristes vous jetant des bouquets de roses et de violettes, dont elles iront le lendemain matin, au café, demander le prix aux promeneurs en leur présentant un œillet. Au reste, ce lendemain venu, paye qui veut, les fleurs ne sont pas cher à Florence; Florence est le pays des fleurs; demandez plutôt à Benvenuto Cellini.

On reste là jusqu'à huit heures, un léger brouillard s'élève au fond du pré; ce brouillard, c'est la source de tout mal; il renferme la goutte, les rhumatismes, la cécité; sans ce brouillard, les Florentins seraient immortels. C'est ainsi qu'ils ont été punis, eux, du péché de notre premier père. Aussi, à la vue de ce brouillard, chaque groupe se disperse, chaque colloque s'interrompt, chaque voiture détale, il ne reste que trois ou quatre calèches d'étrangers, qui n'étant pas du pays, ne connaissent pas ce formidable brouillard, ou qui, le connaissant, n'en ont pas peur.

A neuf heures, les retardataires quittent le Piazzone et reviennent à leur tour vers la ville; à la porte del Prato ils trouvent un second cercle; le brouillard ne vient pas jusque-là. De la porte del Prato on le brave, on le nargue; la chaleur que le soleil a communiquée aux pierres des remparts, et qu'elles conservent une partie de la nuit, le repousse. On reste là jusqu'à dix heures et demie; seulement à

dix heures les gens économes quittent la partie : à dix heures, la herse se baisse, et il faut donner dix sous pour la faire lever.

A onze heures presque toujours les Florentins sont rentrés chez eux, à moins qu'il n'y ait fête chez la comtesse Nencini; les étrangers seuls restent à courir la ville au clair de lune jusqu'à deux heures du matin ; mais, s'il y a fête chez la comtesse Nencini, tout le monde s'y porte.

La comtesse Nencini a été une des plus belles femmes de Florence et en est restée une des plus spirituelles ; c'est une Pandolfini, c'est-à-dire une des plus grandes dames de la Toscane. Le pape Jules II a fait don à un de ses aïeux d'un charmant palais bâti par Raphaël. C'est dans ce palais qu'elle habite, et dans le jardin attenant qu'elle donne ses fêtes ; elles ont lieu les quatre dimanches du mois de juillet ; chacun sait cela, chacun les attend, chacun s'y prépare ; si bien que, bon gré mal gré, elle est forcée de les donner ; il y aurait émeute si elle ne les donnait pas.

C'est qu'aussi ces quatre fêtes de nuit sont bien les plus charmantes fêtes qui se puissent voir. Qu'on se figure un délicieux palais ni trop grand ni trop petit, comme chacun voudrait en avoir un, qu'on soit prince ou artiste, meublé avec un goût parfait des plus beaux meubles de caprice qu'il y ait dans tout Florence, illuminé *a giorno,* comme on dit en

Italie, et s'ouvrant par toutes ses portes et par toutes ses fenêtres sur un jardin anglais, dont chaque arbre porte au lieu de fruits des centaines de lanternes de couleurs ; sous tous les berceaux de ce jardin des groupes de chanteurs ou d'instrumentistes, et dans les allées cinq cents personnes qui se promènent et qui vont tour à tour alimenter un bal, qu'on voit joyeusement bondir de loin dans une serre pleine d'orangers et de camélias.

A part quelques concerts à la Philharmonique, quelques soirées improvisées pour un anniversaire de naissance ou une fête patronale, quelques représentations extraordinaires d'opéras à la Pergola, ou de prose au Cocomero, voilà Florence l'été quant à l'aristocratie. Quant au peuple, il a les églises, les processions, les promenades au Parterre, et les causeries dans les rues et à la porte des cafés qui ne se ferment ni jour ni nuit ; s'accrochant du reste à tout ce qui a l'apparence d'une fête avec un laisser aller plein de paresse et de bonhomie ; saisissant chaque plaisir qui passe sans s'inquiéter de le fixer, et le quittant comme il l'a pris pour en attendre un autre. Un soir, nous entendîmes un grand bruit : deux ou trois musiciens de la Pergola, en sortant du théâtre, avaient eu l'idée de s'en aller chez eux en jouant une valse ; la population éparse par les rues s'était mise à les suivre en valsant. Les hommes qui n'avaient point trouvé de valseuses val-

saient entre eux. Cinq ou six cents personnes prirent ainsi le plaisir du bal depuis la place du Dôme jusqu'à la porte du Prato, où demeurait le dernier musicien. Le dernier musicien rentré chez lui, les valseurs revinrent bras dessus bras dessous, en chantant l'air sur lequel ils avaient valsé.

VII

La Pergola.

L'hiver, Florence prend un aspect tout particulier. C'est une ville de bains, moins les eaux. La température se divise en deux phases bien distinctes et presque toujours parfaitement tranchées : ou il fait un soleil magnifique, ou il pleut à torrents. Ce temps couvert, brumeux et humide, qui fait le fond de notre atmosphère trois ou quatre mois de l'année, y est à peu près inconnu.

S'il fait beau, à une heure toutes les voitures sortent, moins les voitures florentines, dont les maîtres craignent fort les variations hivernales, et se dirigent vers les Cachines ; on ne s'aperçoit pas de l'absence des Florentins, car les voitures étrangères suffisent pour défrayer le Longchamps quotidien ; seulement, au lieu de descendre au pré et à

l'ombre, on laisse aux lièvres et aux faisans cette promenade trop froide et trop humide, et l'on descend *Longo-l'Arno.*

Longo-l'Arno est, comme l'indique son nom, une promenade le long de l'Arno. A gauche, on a le fleuve; à droite, le rideau de chênes verts, de pins et de lierre, qui sépare cette promenade du pré.

C'est là qu'on vient boire, au lieu d'une eau thermale infecte, ce doux soleil d'Italie, toujours tiède et souriant. Comme le chemin est très-étroit, on se coudoie comme dans le passage de l'Opéra ou de la rue de Choiseul; seulement, la population y est étrangement variée, chaque groupe qui vous croise ou que l'on dépasse parle une langue différente. Là cependant, contre leur habitude, les Anglais ne sont pas en majorité, les Russes l'emportent, ce qui est une grande consolation pour les Français, qui peuvent se croire encore, en oubliant ce beau soleil et ce magnifique horizon de montagnes tout parsemé de villas, au milieu de la meilleure et de la plus élégante société des Tuileries.

Parmi ces nombreux promeneurs, mais seulement plus pressé, plus coudoyé, plus *saluant* encore qu'en été, passe le grand-duc et sa famille; toute sa garde consiste en deux ou trois valets qui le suivent d'assez loin pour ne pas entendre la conversation.

De Longo-l'Arno on revient faire la station obligée au Piazzone ; là seulement on retrouve, bravant ce qu'ils appellent les rigueurs de la saison, quelques Florentins francisés, trop amoureux pour craindre le froid, ou trop jeunes pour craindre les rhumatismes. Quant aux Florentines, il est rare d'en apercevoir plus de deux ou trois dans les plus beaux jours ; encore ne font-elles qu'une station d'un instant, juste ce qu'il faut pour prendre quelques petits arrangements indispensables pour le soir, pour la nuit, ou pour le lendemain.

C'est à la Pergola qu'on se retrouve ; la Pergola, ce sont les Bouffes de Florence ; tout ce qu'il y a de Florentins ou d'étrangers dans la capitale de Toscane, du mois d'octobre au mois de mars, a loge à la Pergola. Dînez à table d'hôte ou au restaurant de la Lune, mangez chez vous du macaroni et du *baccala*, personne ne s'en occupe, c'est votre affaire ; mais ayez une loge à l'un des trois rangs nobles, c'est l'affaire de tout le monde ; une loge et une voiture sont les *indispensabilités* de Florence. Qui a loge et voiture est un grand seigneur ; qui n'a ni loge ni voiture, s'appelât-il Rohan ou Corsini, Poniatowski ou Noailles, n'est qu'un croquant. Réglez-vous là-dessus, et, si vous venez à Florence, faites la bourse de la loge et de la voiture, comme en allant de Rome à Naples on fait la bourse des voleurs.

Au reste voiture et loge ne coûtent pas cher à florence : on a une voiture au mois pour 250 francs, et une loge, à la saison, pour 100 piastres; ajoutez à cela que la loge à la Pergola vaut pour un étranger quatre fois son prix, non point à cause du spectacle, personne ne s'occupe du spectacle à Florence, mais à cause de la salle, j'entends par salle les spectateurs.

En effet, c'est à la Pergola que se croisent tous les feux de la coquetterie féminine. Là comme à la promenade, les Florentines sont en minorité, la majorité se compose d'étrangères qui arrivent de Paris, de Londres et de Saint-Pétersbourg, espérant écraser leurs rivales sous le poids de tout ce qu'il y a de nouveau dans les trois capitales : les Françaises, avec leur élégance simple; les Anglaises, avec leurs plumes sans fin, et leurs robes aux couleurs éclatantes et bizarres; les Russes, avec leurs rivières de diamants et leurs fleuves de turquoises. Mais les Florentines ont de quoi faire face à tout : elles tirent des vieilles armoires sculptées de leurs ancêtres des flots de guipure et de point d'Angleterre, des poignées de diamants princiers ou pontificaux transmis de père en fils, de ces riches étoffes de brocart comme Véronèse en met aux rois mages; elles écrivent à mademoiselle Beaudran de leur envoyer tout ce qu'elle chiffonnera pendant l'hiver, et elles attendent tranquillement le résultat de la

campagne. Il en résulte qu'il y a peu de grandes capitales où l'on recontre un luxe de toilette pareil à celui de Florence.

On comprend ce que devient le pauvre opéra au milieu de si graves intérêts; les lorgnettes vont d'une loge à l'autre, vers la scène jamais, à moins qu'on ne joue quelque opéra nouveau et inconnu. On cause à peu près pendant tout le temps; je ne sais que *Robert le Diable* qui soit venu mettre, trente ou quarante représentations de suite, une trêve de Dieu entre les combattants.

En revanche, on écoute religieusement le ballet : il se compose de sixièmes ou septièmes danseuses parisiennes, mais ces demoiselles remédient à la faiblesse de leur talent par le peu de longueur de leurs robes; elles dansent comme cela se trouve, tantôt sur la pointe du pied, tantôt sur le talon, estropiant les pas, manquant les équilibres, mais raccommodant tout avec une pirouette; une pirouette, c'est le fond de la danse comme *legno* et *roba* sont le fond de la langue; plus elle dure, plus elle est applaudie. Aussi, y a-t-il peu de tontons qui puissent rivaliser avec les danseuses florentines : elles lasseraient un faquir.

Malheureusement le danseur est encore fort à la mode dans les ballets de la Pergola, et il ne le cède aux femmes ni en mines gracieuses ni en pirouettes prolongées; c'est peut-être très-beau comme art,

mais c'est certainement fort laid comme réalité.

Une autre singularité de la Pergola, c'est le privilége qu'ont les tanneurs, les corroyeurs et en général tous les manipuleurs de cuir, de venir s'y casser le cou pour le plus grand plaisir des spectateurs. A quelle époque remonte ce privilége, quelle circonstance y a donné lieu, quelle belle action est-il chargé de récompenser, c'est ce que j'ignore, mais le privilége existe; voilà le fait. En conséquence, pourvu qu'ils s'habillent à leur compte, ces étranges comparses peuvent venir figurer gratis, chose à laquelle ils ne manquent pas, tandis qu'on a toutes les peines du monde à avoir d'autres figurants payés. En vertu du même privilége, ils ne se mêlent point avec le vulgaire : ils entrent à part, restent entre eux, s'emparent d'un intermède tout entier, et exécutent des groupes, des combats et des cabrioles pareils à ceux des Alcides, moins la force, et à ceux des Bédouins, moins la légèreté. Ces groupes, ces combats et ces cabrioles, au reste, amusent fort le public, et l'honorable corporation des tanneurs et corroyeurs emporte sa bonne part des applaudissements de la soirée.

Parfois, au milieu d'une cavatine ou d'un pas de deux, une cloche au son aigre et déchirante se fait entendre : c'est la cloche de la Miséricorde. Écoutez bien : si elle sonne un coup, c'est pour un accident ordinaire ; si elle sonne deux coups, c'est pour un

accident grave ; si elle sonne trois coups , c'est pour un cas de mort. Alors, vous voyez les loges s'éclaircir, et il arrive souvent que celui avec qui vous causez, s'il est Florentin , s'excuse de vous laisser au milieu de la conversation , prend son chapeau et sort. Vous vous informez de ce que veut dire cette cloche , et d'où vient l'effet qu'elle produit ; alors on vous répond que c'est la cloche de la Miséricorde, et que celui avec qui vous causiez, étant frère de cet ordre, se rend à son pieux devoir.

La confrérie de la Miséricorde est une des plus belles institutions qui existe au monde ; fondée en 1244, à propos des fréquentes pestes qui désolèrent le XIIIe siècle , elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours , sans altération aucune, sinon dans ses détails, du moins dans son esprit ; elle se compose de soixante et douze frères dits chefs de garde, lesquels sont de service tous les quatre mois ; ces soixante et douze frères sont divisés ainsi : dix prélats ou prêtres gradués, vingt prélats ou prêtres non gradués , quatorze gentilshommes et vingt-huit artistes. A ce noyau primitif, représentant les classes aristocratiques et les arts libéraux, sont adjoints cent cinq journaliers pour représenter le peuple.

Le siége de la confrérie de la Miséricorde est place du Dôme; chaque frère y a, marquée à son nom , une cassette renfermant une robe noire pareille à celle des pénitents , avec des ouvertures seulement

aux yeux et à la bouche, afin que sa bonne action ait encore le mérite de l'incognito. Aussitôt que la nouvelle d'un accident quelconque parvient au frère qui est de garde, la cloche d'alarme sonne, selon la gravité du cas, un, deux ou trois coups; et, au son de cette cloche, tout frère, quelque part qu'il se trouve, doit se retirer à l'instant même et courir au rendez-vous. Là il apprend quel est le malheur qui l'appelle ou la souffrance qui le réclame, revêt sa robe, se coiffe d'un grand chapeau, prend un cierge à la main, et va partout où une voix gémit. Si c'est un blessé, on le porte à l'hôpital; si c'est un mort, on le porte à la chapelle; alors grand seigneur et homme du peuple, vêtus de la même robe, s'attellent à la même litière, et le chaînon qui réunit ces deux extrémités sociales est un pauvre malade qui, ne les connaissant ni l'un ni l'autre, prie également pour tous deux. Puis, lorsque les frères de la Miséricorde ont quitté la maison, les enfants dont ils viennent d'emporter le père, la femme dont ils viennent d'emporter le mari, n'ont qu'à regarder autour d'eux, et toujours sur quelque meuble vermoulu ils trouveront une pieuse aumône déposée par une main inconnue.

Le grand-duc fait partie de l'association des frères de la Miséricorde, et l'on assure que plus d'une fois, à l'appel de la cloche fatale, il lui est arrivé de revêtir cet uniforme de l'humanité, et de pénétrer inconnu,

côte à côte avec un ouvrier, jusqu'au chevet de quelque pauvre mourant chez lequel, après son départ, sa présence n'était trahie que par le secours qu'il avait laissé.

Les frères de la Miséricorde doivent encore accompagner les condamnés à l'échafaud; mais comme, depuis l'avénement au trône du grand-duc Ferdinand, père du souverain actuel, la peine de mort est à peu près abolie, ils sont délivrés de cette pénible partie de leurs fonctions.

Son devoir rempli, chaque frère revient place du Dôme, dépose dans la maison miséricordieuse robe, cierge, chapeau, et retourne à ses affaires ou à ses plaisirs, presque toujours allégé de quelque *francesconi*.

Revenons à la Pergola, dont nous a, pour un instant, écartés la cloche de la Miséricorde.

Le ballet fini, on chante le second acte; car en Italie, pour donner aux chanteurs le temps de se reposer, le ballet s'exécute entre les deux actes: comme en général on s'occupe très-peu de l'opéra, personne ne se plaint de cette solution de continuité, les étrangers seuls s'en étonnent d'abord, mais bientôt ils s'y accoutument; d'ailleurs, on n'habite pas depuis trois mois Florence, qu'on est déjà aux trois quarts toscanisé.

Florence est en tout temps ce qu'était Venise du temps de Candide: le rendez-vous des rois détrônés.

A la première représentation des *Vêpres siciliennes*, j'ai vu à la fois dans la salle le comte de Saint-Leu, ex-roi de Hollande; le prince de Montfort, ex-roi de Westphalie; le duc de Lucques, ex-roi d'Étrurie; madame Christophe, ex-reine d'Haïti; le prince de Syracuse, ex-vice-roi de Sicile; et peu s'en était fallu encore que cette illustre société de têtes découronnées ne fût complétée par Christine, l'ex-régente d'Espagne. Il est vrai que l'opéra qu'on représentait était du prince Poniatowski, dont l'ancêtre était roi de Pologne. Comme on le voit, la Toscane a enlevé à la France le privilége d'être l'asile des rois malheureux.

Après la Pergola, il y a toujours quelque soirée russe, anglaise, ou florentine, où l'on va continuer sa nuit, et achever une conversation commencée aux Cachines ou à la Pergola.

Voilà ce qu'est à Florence l'hiver pour l'aristocratie. Quant au peuple toscan, plus heureux que le peuple parisien, l'hiver n'est pas pour lui une saison où il a froid et faim; c'est comme pour la noblesse, au contraire, une époque de plaisirs; comme les grands seigneurs, il a deux théâtres d'opéra auxquels il va moyennant cinq sous, et où il entend du Mozar, du Rossini et du Meyerbeer; et de plus que les grands seigneurs, il a son Stentarello, qu'il va applaudir pour deux *crates*.

Stentarello est à Florence ce que Jocrisse est à

Paris, ce que Cassandre est à Rome, ce que Polichinelle est à Naples, et ce que Girolamo est à Milan, c'est-à-dire, le comique national, éternel et inamovible qui, depuis trois cents ans, a le privilége de faire rire les ancêtres, et qui, trois cents ans encore, selon toute probabilité, aura l'honneur de faire rire les descendants. Stentarello, enfin, est de cette illustre famille des queues rouges qui, à mon grand regret, a disparu en France au milieu de nos commotions politiques et de nos révolutions littéraires. Aussi, va-t-on quelquefois en débauche à Stentarello, comme on va à Paris aux Funambules.

Ce qui frappe encore à Florence, comme une coutume toute particulière à la ville, c'est l'absence du mari. Ne cherchez pas le mari dans la voiture ou dans la loge de sa femme, c'est inutile, il n'y est pas; où est-il? on n'en sait rien; dans quelque autre loge ou dans quelque autre voiture. A Florence, le mari possède l'anneau de Gygès, il est invisible. Il y a telle femme de la société que je rencontrais trois fois par jour, pendant six mois, et qu'au bout de ce temps je croyais veuve, lorsque, par hasard, dans la conversation, j'appris qu'elle avait un mari, que ce mari existait bien réellement, et demeurait dans la même maison qu'elle; alors je cherchai le mari, je le demandai à tout le monde, je m'entêtai à le voir, peine perdue; il fallut partir de Florence sans

avoir eu l'honneur de faire sa connaissance, espérant être plus heureux à un autre voyage.

Il n'en est point ainsi, au reste, pour les jeunes ménages : toute une génération s'avance qui s'écarte, sous ce point de vue, des traditions paternelles, et l'on cite comme remontant à vingt ou vingt-cinq ans le dernier contrat de mariage où fut inscrite, par les parents de la mariée, cette étrange réserve qu'ils faisaient à leur fille du droit de se choisir un *cavalier servant.*

Puisque voilà la mot lâché, il faut bien parler un peu du cavalier servant ; d'ailleurs, si je n'en disais rien, on croirait peut-être qu'il y a trop à dire.

Dans les grandes familles où les alliances, au lieu d'être des mariages d'amour, sont presque toujours des unions de convenance, il arrive, après un temps plus ou moins long, un moment de lassitude et d'ennui où le besoin d'un tiers se fait sentir : le mari est maussade et brutal, la femme est revêche et boudeuse, les deux époux ne se parlent plus que pour échanger des récriminations, ils sont sur le point de se détester. C'est alors qu'un ami se présente ; la femme lui narre ses douleurs, le mari lui conte ses ennuis, chacun rejette sur lui une part de ses chagrins, et se sent soulagé de cette part dont il vient de charger un tiers ; il y a déjà amélioration dans l'état des partis. Bientôt le mari s'aperçoit que son grand grief contre sa femme était l'obligation

contractée tacitement par lui de la mener partout avec lui; la femme, de son côté, commence à s'apercevoir que la société où la conduit son mari ne lui est si insupportable que parce qu'elle est forcée d'y aller avec lui; quand on en est là de chaque côté, on est bien près de se comprendre. C'est alors que le rôle de l'ami se dessine : il se sacrifie pour tous deux ; le dévouement est sa vertu ; grâce à son dévouement, le mari peut aller où il veut sans sa femme; grâce à son dévouement, la femme reste chez elle sans trop d'ennui. Le mari revient en souriant et trouve sa femme souriante; à qui l'un et l'autre doivent-ils ce changement d'humeur? A l'ami; mais l'ami réduit à ce rôle pourrait bien s'en lasser, et on retomberait dans la position première, position reconnue parfaitement intolérable. Le mari a de vieux droits dont il ne se soucie plus et dont il ne sait que faire ; il ne veut pas les donner, mais un à un il se les laisse prendre. A mesure que l'ami se substitue à lui, il se sent plus à son aise dans sa maison : l'ami devient cavalier servant en titre, et le triangle équilatéral s'établit ainsi tout doucement, à la satisfaction de chacun.

Ceci n'est point l'histoire de l'Italie particulièrement, c'est l'histoire de tous les pays du monde; seulement, dans tous les pays, on le cache par hypocrisie ou par orgueil; en Italie, on le laisse voir par habitude et par insouciance.

Mais ce qui n'arrive qu'en Italie, par exemple, c'est que cette liaison devient le véritable mariage, et que presque toujours la fidélité trahie envers le premier est gardée au second. En effet, une fois la dame et son cavalier ainsi liés l'un à l'autre, plus cet arrangement a été public, plus il devient nécessairement durable. Maintenant, ne vaut-il pas mieux prendre publiquement un amant et le garder toute sa vie, que d'en changer clandestinement tous les huit jours, tous les mois ou même tous les ans, comme c'est l'habitude dans un autre pays que je connais et que je ne nomme pas?

— Mais les maris italiens, quelle figure font-ils?

A ceci, je répondrai par un petit dialogue :

— M. de***, disait l'empereur à l'un de ses courtisans, on m'assure que vous êtes cocu; pourquoi donc ne me l'avez-vous pas dit?

— Sire, répondit M. de***, parce que j'ai cru que cela n'intéressait ni mon honneur ni celui de Votre Majesté.

Les maris italiens sont de l'avis de M. de***.

Malheureusement, ce petit arrangement intérieur, que je trouve pour mon compte, du moment où cela convient aux trois intéressés, tout simple, tout naturel, et je dirai presque tout moral, ne s'exécute qu'aux dépens de l'hospitalité. En effet, on comprend combien doit être gênant, plongeant du salon à l'alcôve, le coup d'œil investigateur d'un étranger, et

surtout d'un Français qui, avec sa légèreté et son indiscrétion habituelles, s'en ira, Florence à peine quittée, remercier, par la publicité donnée à leur vie privée, les familles qui, sur la recommandation d'un ami, l'auront accueilli comme un ami. Lui inconnu n'aura cependant passé chez ceux qui l'ont reçu ainsi que pour laisser le trouble en retour des gracieuses et attentives politesses qu'il a réclamées. Il en résulte, oui, cela est vrai, que l'étranger, admirablement accueilli d'abord, ou sur la foi de son nom seul, ou sur la lettre qui lui sert d'introduction, après les invitations ordinaires, aux dîners et aux bals, sent l'intimité se fermer devant lui, et, demeurât-il un an à Florence, reste presque toujours un étranger pour les Florentins. De là, absence complète de ces bonnes et longues causeries auprès du feu, où, après toute une soirée passée à bavarder, on s'en va ignorant parfaitement ce qu'on a pu dire, mais sachant, par l'envie même qu'on a de les renouveler le lendemain, qu'on ne s'est point ennuyé un instant.

Encore une fois, si cela est ainsi, la faute n'en est certes pas aux Florentins, mais à l'indiscrétion, et je dirai presque à l'ingratitude française.

VIII

Sainte-Marie-des-Fleurs.

Notre premier soin, en arrivant à Florence, avait été de déposer aux palais Corsini, Poniatowski et Martellini, les lettres de recommandation que nous avions pour leurs illustres maîtres. Le même jour, des cartes nous étaient envoyées avec des invitations de soirées, de bals, de dîners. Le prince Corsini, entre autres, nous priait de venir voir, du balcon de son casino, la course des *Barberi*, et des salons de son palais l'illumination et les concerts sur l'Arno.

En effet, les fêtes de la Saint-Jean arrivaient, et l'on sentait sous le calme Florentin poindre cette agitation joyeuse qui précède les grandes solennités. Néanmoins, comme il nous restait deux ou trois

jours d'intervalle entre celui où nous nous trouvions et celui où les fêtes devaient commencer, nous résolûmes de les employer à visiter les principaux monuments de Florence.

Mes deux premières visites, en arrivant dans une ville, sont ordinairement pour la cathédrale et pour l'hôtel de ville. En effet, toute l'histoire religieuse et politique d'un peuple est ordinairement groupée autour de ces monuments. Muni de mon *Guide* de Florence, de mon Vasari, et de mes *Républiques italiennes* de Simonde de Sismondi, je donnai donc ordre à mon cocher de me conduire au Dôme; j'intervertissais tant soit peu l'ordre chronologique, la fondation du Dôme étant postérieure d'une douzaine d'années à celle du Palais-Vieux. Mais à tout seigneur tout honneur, et il est bien juste que le Seigneur du ciel passe avant les seigneurs de la terre.

Vers l'an 1294, la république de Florence se trouvait, grâce à sa nouvelle constitution, jouir d'une tranquillité profonde. En même temps qu'elle faisait entourer la ville d'une nouvelle enceinte, revêtir de marbre le baptistère de Saint-Jean, bâtir son Palais-Vieux, et élever la tour du Grenier-Saint-Michel, elle résolut de faire réédifier avec une magnificence digne d'elle, et par conséquent sur de plus larges proportions, l'ancienne cathédrale dédiée d'abord au saint Sauveur, puis à sainte Repa-

rata; en conséquence, la commune s'assembla et rendit ce décret :

« Attendu que la haute prudence d'un peuple de grande origine doit être de procéder dans ses affaires de façon que l'on reconnaisse, d'après ce qu'il fait, qu'il est puissant et sage, nous ordonnons à Arnolfo, maître en chef de notre commune, de faire le modèle et le dessin de la reconstruction de Sainte-Reparata, avec la plus haute et la plus somptueuse magnificence qu'il pourra y mettre, afin que cette église soit aussi grande et aussi belle que le pouvoir et l'industrie des hommes la peuvent édifier ; car il a été dit et conseillé par les plus sages de la ville en assemblée publique et privée, de ne pas entreprendre les choses de la commune, si l'on n'est point d'accord de les porter au plus haut degré de grandeur, ainsi qu'il convient de faire pour le résultat des délibérations d'une réunion d'hommes libres mus par une seule et même volonté, la grandeur et la gloire de la patrie. »

Arnolfo di Lapo avait à lutter contre un terrible prédécesseur qui avait parcouru l'Italie, laissant partout des monuments puissants ou splendides. C'était Buono, sculpteur et architecte, l'un des premiers dont le nom soit prononcé dans l'histoire de l'art. En effet Buono, dès la moitié du XIIe siècle, avait bâti à Ravennes force palais et églises, lesquels

lui avaient fait une si grande et si noble réputation, qu'il avait été tour à tour appelé à Naples pour y élever le château Capouan et le château de l'OEuf; à Venise, pour y fonder le campanile de Saint-Marc; à Pistoie, pour y bâtir l'église de Saint-André; à Arezzo, pour y construire le palais de la Seigneurie; et à Pise, pour y fonder, de compte à demi avec Bonnanno, cette fameuse tour penchée, qui fait encore aujourd'hui la terreur et l'étonnement des voyageurs.

Arnolfo ne s'effraya point du parallèle, et malgré cette envie naturelle de l'humanité qui grandit toujours la réputation des morts pour abaisser celle des vivants, encouragé par le succès que lui avait valu l'exécution de l'église de Sainte-Croix qu'il venait d'achever, il se mit hardiment à l'œuvre, et fit un modèle qui réunit si unanimement les suffrages, qu'il fut décidé qu'on le mettrait immédiatement à exécution. En effet, après des travaux préparatoires pour détourner des fondations des sources d'eaux vives auxquelles on attribuait les tremblements de terre qui avaient secoué plusieurs fois l'ancienne basilique, la première pierre fut posée en 1298 par le cardinal Valeriano, envoyé exprès par le pape Boniface VIII, le même qui, entré au pontificat comme un renard, devait, dit son biographe, s'y maintenir comme un lion, et y mourir comme un chien. La nouvelle cathédrale commença donc de

s'élever sous la gracieuse invocation de Sainte-Marie-des-Fleurs, nom qu'elle reçut, disent les uns, en souvenir du champ de roses sur lequel Florence fut bâtie, et, disent les autres, en mémoire de la fleur de lis dont elle a fait ses armes. Alors on assure que, voyant sortir majestueusement son œuvre du sol, et prévoyant sa future grandeur, Arnolfo s'écria : Je t'ai préservée des tremblements de terre, Dieu te préserve de la foudre ! L'architecte avait tout calculé pour l'exécution du dôme, excepté la brièveté de la vie. Deux ans après la première pierre posée, Arnolfo mourut, laissant son œuvre, à peine commencée, aux mains de Giotto, qui au dessin primitif ajouta le campanile. Puis les années s'écoulèrent encore : Taddeo Gaddi succéda à Giotto, André Orcagna à Gaddi, et Philippe à André Orcagna, sans qu'aucun de ces grands entasseurs de marbres eût osé commencer l'exécution de la coupole. Le monument avait donc déjà usé cinq architectes, et restait encore inachevé, lorsqu'en 1417 Philippe Brunelleschi entreprit cette œuvre gigantesque qui n'avait de modèle dans le passé que Sainte-Sophie de Constantinople, et qui ne devait avoir de rivale dans l'avenir que Saint-Pierre de Rome ; et l'œuvre réussit si bien aux mains du sublime ouvrier, que, cent ans après, Michel-Ange, appelé à Rome par le pape Jules II pour succéder à Bramante, dit en jetant un dernier coup d'œil sur cette coupole, en

face de laquelle il avait retenu son tombeau pour la voir même après sa mort : Adieu, je vais essayer de faire ta sœur, mais je n'espère pas faire ta pareille.

Le Dôme ne fut jamais terminé. Bacio d'Agnolo était en train d'exécuter sa galerie extérieure, lorsqu'une raillerie de Michel-Ange la lui fit abandonner ; enfin, au moment de plaquer de marbres la façade, on s'aperçut que l'argent manquait au trésor. Dix-huit millions avaient déjà passé à l'érection du monument ; les travaux s'interrompirent et ne furent jamais repris depuis lors. Seulement, à l'occasion du mariage de Ferdinand de Médicis avec Violente de Bavière, quelques peintres de Bologne couvrirent de peintures à fresques la façade blanche et nue : ce sont ces peintures dont on voit aujourd'hui les restes presque entièrement effacés.

Tel qu'il est, et tout inachevé que l'ont laissé les vicissitudes qui s'attachent aux monuments comme aux hommes, le Dôme, tout incrusté de marbre blanc et noir, avec ses fenêtres ornées de colonnes en spirales, de pyramides et de statuettes, ses portes surmontées de sculptures de Jean de Pise ou de mosaïques de Guirlandajo, n'en est pas moins un chef-d'œuvre, qu'à la prière de son premier architecte les tremblements de terre et la foudre ont respecté. Son premier aspect est magnifique, imposant, splendide, et rien n'est beau comme de faire, au

clair de la lune, le tour du colosse accroupi au milieu de sa vaste place comme un lion gigantesque.

L'intérieur du dôme ne répond point à l'extérieur; mais ici les souvenirs historiques viennent dorer la pauvreté de ses murailles et la nudité de sa voûte.

A droite et à gauche, en entrant, à une hauteur de vingt pieds à peu près, sont deux monuments, l'un peint sur la muraille par Paolo Uccello, l'autre exécuté en relief par Jacques Orcagna, pour honorer la mémoire des deux plus grands capitaines qu'ait eus à sa solde la république florentine. La fresque est consacrée à Jean Aucud, célèbre condottiere anglais, qui passa du service de Pise à celui de Florence; le bas-relief représente Pierre Farnèse, le célèbre général florentin qui, élu le 27 mars 1363, gagna la même année, sur les Pisans, la célèbre bataille de San-Piero. Le moment choisi par le statuaire est celui où Pierre Farnèse, ayant eu son cheval tué sous lui, remonte sur un mulet, et, l'épée à la main, à la tête de ses cuirassiers, charge, porté par cette étrange monture.

Quant à Jean Aucud, comme prononcent les Italiens, ou plutôt à Jean Hawkwood, comme l'écrivent les Anglais, c'était, ainsi que nous l'avons dit, un célèbre condottiere à la sólde du pape. Son engagement avec le saint père honorablement fini, Aucud, ayant trouvé son avantage à passer à la solde de la magnifique république, devint, en 1377, le plus

ferme appui de ceux qu'il avait combattus jusque-là, et qu'il servit jusqu'au 13 mars 1394, c'est-à-dire près de vingt ans. Pendant cette période, il avait si bien travaillé pour l'honneur et la prospérité de Florence, que, quoiqu'il fût mort de maladie dans une terre qu'il avait achetée près de Cortone, la seigneurie le fit ensevelir dans la cathédrale.

Comme on le pense bien, ce n'était point par des œuvres de sainteté que Jean Hawkwood avait mérité un pareil monument. Jean Hawkwood était, au contraire, assez peu respectueux envers les gens de la religion, et sentait son hérétique d'une lieue. Un jour, deux frères convers étant allés lui faire une visite dans son château de Montecchio : — Dieu vous donne la paix ! lui dit un des deux moines. — Le diable t'enlève ton aumône ! lui répondit Hawkwood. — Pourquoi nous faites-vous un si cruel souhait ? demanda alors le pauvre frère, tout ébouriffé d'une pareille réflexion ? — Eh ! pardieu, répondit Hawkwood, ne savez-vous donc pas que je vis de la guerre, et que la paix que vous me souhaitez me ferait mourir de faim ?

Un autre jour, ayant abandonné le sac de Faenza à ses gens, il entra dans un couvent au moment où deux de ses plus braves officiers, se disputant une pauvre religieuse agenouillée au pied d'un crucifix, venaient de mettre l'épée à la main pour savoir celui des deux auquel elle appartiendrait. Hawkwood n'es-

saya point de leur faire entendre raison ; il savait que c'était chose inutile avec les gens à qui il avait affaire. Il alla droit à la religieuse et la poignarda. Le moyen fut efficace, et à l'aspect du cadavre les deux capitaines remirent l'épée au fourreau.

Aussi Paul Uccello, à qui la peinture qui devait surmonter la tombe avait été confiée, se garda bien de mettre le simulacre de l'illustre mort dans la posture du repentir ou de la prière ; il le planta bravement sur son cheval de bataille, à qui, au grand désappointement des savants, il fit lever à la fois le pied droit de devant et le pied droit de derrière. Pendant trois siècles et demi en effet, les savants discutèrent sur l'impossibilité de cette allure, qui, dirent-ils, dans tout le genre animal, n'appartient qu'à l'ours. Ce ne fut qu'il y a quelques années qu'un membre du Jockey-Club s'écria, en apercevant la fresque de Paolo Uccello : Tiens ! il marche l'amble. Cette exclamation mit les savants d'accord.

A quelques pas en avant d'Hawkwood est un portrait de Dante. C'est l'unique monument que la république ait jamais consacré à l'Homère du moyen âge. A côté de ce grand souvenir littéraire, le Dôme conserve un terrible souvenir politique : ce fut dans le chœur, à l'endroit même qui est entouré d'une balustrade de marbre, que s'accomplit la conspiration des Pazzi, et que Julien de Médicis fut assassiné.

Le chœur, qui enferme l'espace où fut joué ce grand drame, fut exécuté depuis par ordre de Côme Ier. Il est orné de quatre-vingt-huit figures en bas-relief, de Baccio Bandinelli et de son élève Jean dell' Opera. Le grand autel est du même maître, à l'exception du crucifix en bois sculpté, qui est de Benoît de Majano, et d'une pièce en marbre représentant Joseph d'Arimathie soutenant le Christ, et qui est le dernier morceau de marbre qu'ait touché le ciseau de Michel-Ange. Michel-Ange le destinait au tombeau qu'il voulait se préparer à Sainte-Marie-Majeure ; mais les chanoines du Dôme eurent, si on peut le dire, la piété sacrilége de détourner ce bloc inachevé de sa destination tumulaire, et s'en emparèrent pour leur cathédrale.

Au-dessus du chœur s'élève, à une hauteur de deux cent soixante-quinze pieds, la fameuse coupole de Brunelleschi ; elle resta nue et sans ornement, belle de sa seule beauté et grande de sa seule grandeur, jusqu'en 1572, époque où Vasari obtint de Côme Ier l'autorisation de la couvrir de peinture. Le jour anniversaire de la naissance du grand-duc, il monta sur son échafaud et donna le premier coup de pinceau à cet immense et médiocre ouvrage, qu'il laissa inachevé en mourant. L'œuvre fut continuée par Frédéric Zuccheri.

Deux gloires artistiques font en outre pendant aux deux gloires militaires de Jean Hawkwood et

de Pierre Farnèse : Ce sont les tombeaux de Brunelleschi et du Giotto. L'épitaphe du premier est de Mazzuppini, et celle du second de Politien.

En sortant de Sainte-Marie-des-Fleurs par la grande porte du milieu on se trouve juste en face d'une autre porte. C'est celle du baptistère de Saint-Jean ; c'est la fameuse porte de bronze de Ghiberti. Michel-Ange avait toujours peur que Dieu enlevât ce chef-d'œuvre à Florence pour en faire la porte du ciel.

Le baptistère de Saint-Jean, église primitive de la ville, dont Dante parle si souvent et avec tant d'amour, est un monument du VIe siècle, qui remonte à cette belle reine Théodolinde, qui commandait alors à toute cette riche contrée située entre les Alpes et le duché de Rome. C'était le temps où les ruines éparses du monde qui venait de finir offraient de splendides matériaux au monde qui commençait. Les architectes lombards prirent à pleines mains colonnes, chapiteaux, bas-reliefs, et jusqu'à une pierre portant une inscription romaine en l'honneur d'Aurélius Vérus, puis ils en firent un temple qu'ils consacrèrent au baptême du Christ.

Le baptistère demeura ainsi rude et fruste, et dans toute sa nudité barbare, jusqu'au XIe siècle ; c'était la grande époque des mosaïstes. Partis de Constantinople, ils parcouraient le monde, appliquant leurs longues et maigres figures du Christ, de la

Vierge et des saints sur des fonds d'or. Apollonius fut appelé à Florence, et on lui livra la voûte; les peintures commencées par lui furent continuées par André Tafi, son élève, et achevées par Jacques da Turrita, Taddeo Gaddi, Alexis Baldovinotti et Dominique Guirlandajo. Bientôt, lorsqu'on vit l'intérieur si beau et si resplendissant, on pensa à l'extérieur, et on chargea Arnolfo di Lapo de le revêtir de marbre. Ces améliorations avaient porté leurs fruits : les offrandes devenaient dignes du temple; on pensa qu'il fallait des portes de bronze pour enfermer tant de richesses, et en 1330 on chargea André de Pise d'exécuter celle du midi, qui regarde le *Bigallo*. L'œuvre fut achevée en 1339, et produisit une telle sensation, que la seigneurie de Florence sortit solennellement de son palais pour aller la visiter, accompagnée des ambassadeurs de Naples et de Sicile. L'artiste, qui était de Pise, ainsi que l'indique son nom, reçut en outre les honneurs de la *cittadinanza*.

Restaient deux autres portes à exécuter; le travail merveilleux du premier ouvrier rendait difficile le choix du second; on résolut de les mettre au concours; chaque concurrent adopté par la commission devait recevoir de la magnifique république une somme suffisante pour vivre un an, et, au bout de cette année, présenter son esquisse; Brunelleschi, Donatello, Lorenzo de Bartoluccio, Jacopo della

Quercia de Sienne, Nicolas d'Arezzo, son élève, François de Valdambrine et Simon de Colle, appelé Simon des Bronzes à cause de son habileté à mouler cette matière, se présentèrent et furent reçus sans difficultés.

Il y avait alors à Rimini un jeune homme qui faisait son tour d'Italie comme on fait chez nous son tour de France; il allait de Venise à Rome, mais il avait été arrêté au passage par le seigneur Malatesta; c'était un de ces tyrans artistes du moyen âge qui prenaient tant à cœur les intérêts de l'art. Aussi, comme je l'ai dit, avait-il arrêté ce jeune homme et lui faisait-il faire force belles fresques. Dans les intervalles de son travail, le jeune homme, qui était en outre orfévre et sculpteur, s'amusait, pour se distraire, à mouler de petites figures en glaise et en cire, que le seigneur Malatesta donnait à ses beaux enfants, qui devaient être un jour des tyrans comme lui.

Un jour, il trouva son commensal tout préoccupé; Malatesta lui demanda ce qu'il avait. Le jeune homme lui répondit qu'il venait de recevoir une lettre de son beau-père qui lui annonçait que la porte principale du baptistère de Pise était mise au concours, et qui l'invitait à venir concourir, honneur si grand qu'au fond du cœur il s'en trouvait fort indigne. Malatesta encouragea fort le jeune homme à partir pour Florence; puis, comme il comprit que

le pauvre artiste était à court d'argent, il lui donna une bourse pleine d'or pour l'aider à faire son voyage. C'était, comme on le voit, un excellent homme que cet exécrable tyran Malatesta.

Le jeune homme se mit en route pour Florence, à la fois plein d'espérances et de craintes ; le cœur lui battit fort, lorsque de loin il aperçut les tours et les clochers de sa ville natale ; enfin, il fit un effort sur lui-même, et, avant même d'embrasser ni sa femme ni son père, il s'en alla frapper à la porte de ce fameux conseil dont toute sa vie allait dépendre.

Les juges lui demandèrent son nom et ce qu'il avait fait. Le jeune homme répondit qu'il se nommait Lorenzo Ghiberti ; quant à la seconde question, il était moins facile d'y répondre, car il n'avait guère fait encore que les charmantes figurines de cire et de glaise avec lesquelles jouaient les jolis enfants du tyran Malatesta. Aussi le pauvre Ghiberti eut-il grand'peine à désarmer la sévérité de ses juges, et déjà il était tout près de retourner à Rimini pour y achever ses fresques, lorsque, sur la demande de Brunelleschi, ami de son beau-père, et de Donatello, son ami à lui, il fut reçu, mais plutôt à titre d'encouragement qu'à titre de concurrent sérieux. N'importe, il était reçu, c'était tout ce qu'il lui fallait ; il reçut sa somme, prit son programme et se mit à la besogne.

L'année s'écoula, chacun travaillant de son mieux;

puis, au jour dit, chacun se présenta avec son esquisse : il y avait trente-quatre juges, tous peintres, sculpteurs ou orfévres du premier rang.

Le prix fut partagé de prime-abord entre trois des concurrents ; ces trois lauréats étaient Brunelleschi, Lorenzo de Bartoluccio et Donatello. On avait bien trouvé l'esquisse de Ghiberti fort belle, mais il était encore si jeune, que, soit crainte de blesser les maîtres qui avaient concouru avec lui, soit toute autre raison, on n'avait point osé lui donner le prix. Mais alors il arriva une chose merveilleuse ; c'est que Brunelleschi, Bartoluccio et Donatello, s'étant retirés dans un coin pour délibérer, revinrent un instant après, et dirent aux consuls qu'il leur semblait qu'on avait fait une chose contre la justice en leur décernant le prix, et qu'ils croyaient, en leur âme et conscience, que celui qui l'avait véritablement gagné était Lorenzo Ghiberti. On conçoit qu'une pareille démarche détermina facilement les juges, et une fois par hasard le prix fut accordé à celui qui l'avait mérité.

L'ouvrage dura quarante ans, dit Vasari, c'est-à-dire un an de moins que n'avait vécu Masaccio, un an de plus que ne devait vivre Raphaël. Lorenzo, qui l'avait commencé plein de jeunesse et de force, l'acheva vieux et courbé. Son portrait est celui de ce vieillard chauve qu'on remarque lorsque la porte est fermée, dans l'ornement du milieu. Toute une

vie d'artiste s'était écoulée en sueurs et était tombée goutte à goutte sur ce bronze !

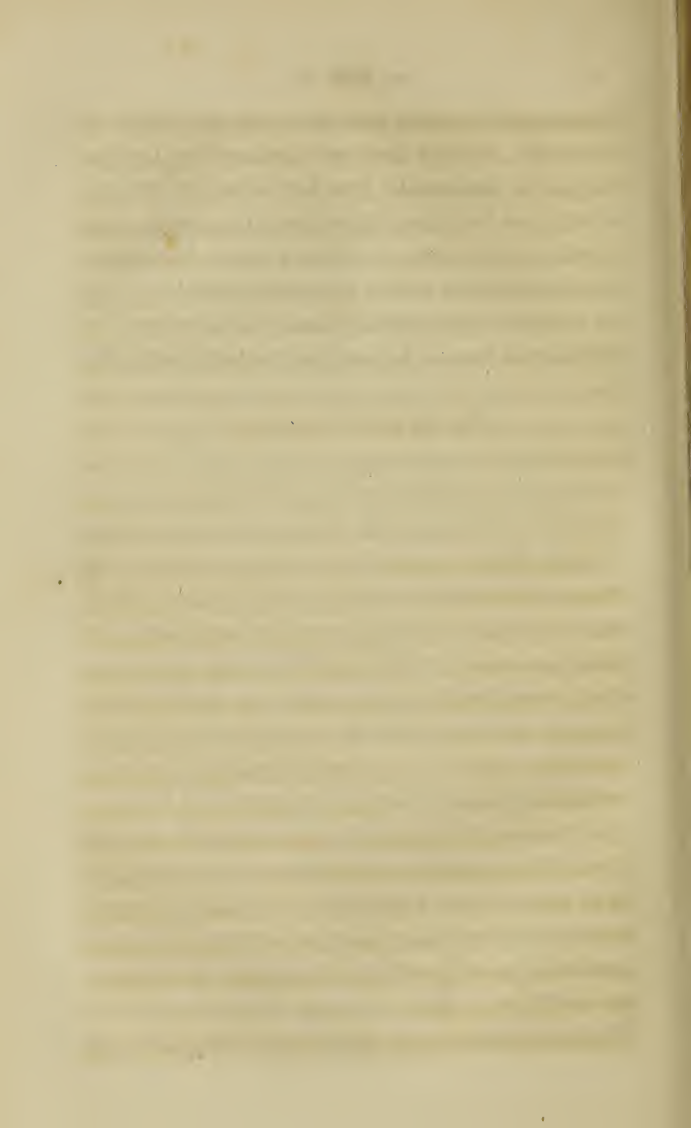
Quant à l'autre porte qui fut donnée à Ghiberti en récompense de la première, ce ne fut plus qu'un jeu pour lui, car il n'avait qu'à imiter André de Pise, qu'on avait regardé jusqu'à lui comme inimitable.

C'est en sortant du baptistère par cette porte du milieu, où sont attachées les chaînes du port de Pise, malheureuses chaînes que se sont partagées tour à tour les Génois et les Florentins, que l'on découvre dans toute sa majestueuse hardiesse le Campanile de Giotto ; ce merveilleux monument, solide comme une tour et decoupé comme une dentelle, si léger, si beau, si brillant, que Politien l'a chanté en vers latins, que Charles-Quint disait qu'on le devrait mettre sous verre pour ne le montrer que les jours de grande fête, et qu'on dit encore aujourd'hui à Florence : Beau comme le Campanile, pour indiquer toute chose si splendide, qu'il lui manque un terme de comparaison.

Giotto avait ménagé des niches qui furent remplies par Donatello. On y voit six statues de ce maître ; l'une d'elles, celle qui représente le frère Barduccio Cherichini, plus connue sous le nom dello Succono à cause de sa calvitie, est un chef-d'œuvre de naturel et de modelé. Du point d'où on l'examine, c'est la perfection grecque réunie au sentiment chrétien ; aussi l'on raconte que, lorsque Donatello

accompagna sa statue bien-aimée de son atelier au Campanile, confiant dans son génie et croyant que le dieu des chrétiens lui devait le même miracle que Jupiter avait fait pour Pygmalion, il ne cessa, tout le long de la route, de lui répéter à demi-voix : *Favella ! favella !* parle, mais parle donc !

La statue resta muette, mais l'admiration des peuples et la voix de la postérité ont parlé pour elle.



IX

Le palais Riccardi.

Nous allions quitter cette magnifique place du Dôme pour nous faire conduire à celle du Grand-duc; mais, en jetant un regard dans la *Via Martelli,* nous aperçûmes à l'extrémité de cette rue l'angle d'un si beau palais, que nous nous écartâmes un moment de notre plan chronologique, pour nous acheminer droit à cet édifice. A mesure que nous avancions, nous le voyions se développer à la fois dans toute son élégance et dans toute sa majesté. C'était le magnifique palais Riccardi, qui fait le coin de la *Via Larga* et de la *Via dei Calderei*. Le palais Riccardi fut bâti par Côme l'ancien, celui-là que la patrie commença par chasser deux fois, et finit enfin par appeler son père.

Côme vint à une de ces époques heureuses où

tout, dans une nation, tend à s'épanouir à la fois, et où l'homme de génie a toute facilité pour être grand. En effet, l'ère brillante de la république était venue avec lui; les arts apparaissaient de tous côtés: Brunelleschi bâtissait ses églises, Donatello taillait ses statues, Orcagna découpait ses portiques, Mazaccio couvrait les murs de ses fresques; enfin la prospérité publique, marchant d'un pas égal avec le progrès des arts, faisait de la Toscane, placée entre la Lombardie, les États de l'Église et la république vénitienne, le pays non-seulement le plus puissant, mais encore le plus heureux de l'Italie.

Côme était né avec des richesses immenses qu'il avait presque doublées, et, sans être plus qu'un simple citoyen, il avait acquis une influence étrange. Placé en dehors du gouvernement, il ne l'attaquait point, mais aussi ne le flattait pas. Le gouvernement suivait-il une bonne voie, il était sûr de sa louange; s'écartait-il du droit chemin, il n'échappait point à son blâme; et cette louange ou ce blâme de Côme l'ancien étaient d'une importance suprême; sa gravité, ses richesses et ses clients, donnaient à Côme le rang d'un homme public. Ce n'était point encore le chef du gouvernement, mais c'était déjà plus que cela peut-être; c'était son censeur.

Aussi l'on comprend quel orage devait secrètement s'amasser contre un pareil homme. Côme le voyait poindre et l'entendait gronder; mais, tout

entier aux grands travaux qui cachaient ses grands projets, il ne tournait pas même la tête du côté de cet orage naissant, et faisait achever la chapelle Saint-Laurent, bâtir l'église du couvent des dominicains de Saint-Marc, élever le monastère de San-Frediano, jeter enfin les fondements de ce beau palais de Via Larga, appelé aujourd'hui palais Riccardi. Seulement, lorsque ses ennemis le menaçaient trop ouvertement, comme le temps de la lutte n'était pas encore venu pour lui, il quittait Florence pour s'en aller dans le Bugello, berceau de sa race, bâtir les couvents del Bosco et de Saint-François, rentrait sous le prétexte de donner un coup d'œil à sa chapelle du noviciat des pères de Sainte-Croix et du Couvent-des-Anges des Camaldules, puis il sortait de nouveau pour aller presser les travaux de ses villas de Carreggi, de Cafaggio, de Fiesole et de Tribbio, ou fondait à Jérusalem un hôpital pour les pauvres pèlerins. Cela fait, il revenait voir où en étaient les affaires de la république, et son palais de Via Larga.

Et toutes ces constructions immenses sortaient à la fois de terre, occupant tout un monde de manœuvres, d'ouvriers et d'architectes ; et cinq cent mille écus y passaient, c'est-à-dire sept ou huit millions de notre monnaie actuelle, sans que le fastueux citoyen parût le moins du monde appauvri de cette éternelle et royale dépense. C'est qu'en effet Côme

était plus riche que bien des rois de l'époque, son père Giovanni lui ayant laissé à peu près quatre millions en argent et huit ou dix en papier, et lui, par le change, ayant plus que quintuplé cette somme. Il avait dans les différentes places de l'Europe, tant en son propre nom qu'au nom de ses agents, seize maisons de banque en activité. A Florence, tout le monde lui devait, car sa bourse était ouverte à tout le monde, et cette générosité était si bien, aux yeux de quelques-uns, l'effet d'un calcul, qu'on assurait qu'il avait l'habitude de conseiller la guerre, pour forcer les citoyens ruinés de recourir à lui. Aussi avait-il fait, pour amener la guerre de Lucques, de tels efforts, que Varchi dit de lui qu'avec ses vertus visibles et ses vices secrets, il arriva à se faire chef et presque prince d'une république déjà plus esclave que libre. Mais la lutte fut longue. Côme, chassé de Florence, sortit en proscrit et rentra en triomphateur.

Côme adopta dès lors cette politique que nous avons vu Laurent, son petit-fils, suivre plus tard; il se remit à son commerce, à ses agiots et à ses monuments, laissant à ses partisans, alors au pouvoir, le soin de sa vengeance. Les proscriptions furent si longues, les supplices furent si nombreux, qu'un de ses plus intimes et de ses plus fidèles crut devoir aller le trouver pour lui dire qu'il dépeuplait la ville. Côme leva les yeux d'un calcul de change

qu'il faisait, posa la main sur l'épaule du messager de clémence, le regarda fixement, et avec un imperceptible sourire : — J'aime mieux la dépeupler que la perdre, lui dit-il. Et l'inflexible arithméticien se remit à ses chiffres.

Ce fut ainsi qu'il vieillit, riche, puissant, honoré. mais frappé dans l'intérieur de sa famille par la main de Dieu. Il avait eu de sa femme plusieurs enfants, dont un seul lui survécut. Aussi, cassé et impotent, se faisant porter dans les immenses salles de son immense palais, afin d'inspecter sculptures, dorures et fresques, il secouait tristement la tête en disant : — Hélas ! hélas ! voilà une bien grande maison pour une si petite famille?

En effet, il laissa pour tout héritier de son nom, de ses biens et de sa puissance, Pierre de Médicis, qui, placé entre Côme le père de la patrie et Laurent le magnifique, obtint pour tout surnom celui de Pierre le goutteux.

Refuge des savants grecs chassés de Constantinople, berceau de la renaissance des arts pendant le XIVe et le XVe siècles, siége aujourd'hui des séances de l'académie de la Crusca, le palais Riccardi fut successivement habité par Pierre le goutteux et par Laurent le magnifique, qui s'y retira après la conspiration des Pazzi, comme son aïeul s'y était retiré après son exil. Laurent légua le palais, avec son immense collection de pierres pré-

cieuses, de camées antiques, d'armes splendides et de manuscrits originaux, à son fils Pierre, qui mérita, non pas le titre de Pierre le goutteux, mais le titre de Pierre l'insensé. Ce fut celui-là qui ouvrit les portes de Florence à Charles VIII, qui lui livra les clefs de Sarzanne, de Pietra-Santa, de Pise, de Librafatta et de Livourne, et qui s'engagea à lui faire payer par la république, à titre de subside, la somme de 200,000 florins. Il lui offrit en outre, en son palais de Via Larga, une hospitalité que le roi de France était tout disposé à se faire donner de force, quand bien même on ne la lui aurait pas offerte. En effet, comme chacun sait, Charles VIII entra à Florence en vainqueur et non en allié, monté sur son cheval de bataille, la lance au poing et la visière baissée; il traversa ainsi toute la ville, depuis la porte San-Friano jusqu'au palais de Pierre, que la seigneurie avait dès la veille chassé de Florence avec ses partisans.

Le palais Riccardi resta vide pendant dix-huit ans que dura l'exil des Médicis; enfin, au bout de ce temps, ils rentrèrent ramenés par les Espagnols, et, malgré ce puissant secours, ils y rentrèrent, dit la capitulation, non pas comme princes, mais comme simples citoyens.

Enfin le trône gigantesque avait poussé de si puissants rameaux, que sa séve commençait à tarir, et que l'arbre dépérissait de plus en plus. En effet,

Laurent II mort et enseveli dans son tombeau sculpté par Michel-Ange, il ne restait plus du sang de Côme l'ancien que trois bâtards : Hippolyte, bâtard de Jules II, qui fut cardinal; Jules, bâtard de Julien l'ancien, assassiné par les Pazzi, et qui fut pape sous le nom de Clément VII; enfin Alexandre, bâtard de Julien II ou de Clément VII, on ne sait pas bien, et qui fut duc de Florence. Comme ils demeurèrent tous trois un instant à Florence, logeant sur la même place, on appela par raillerie cette place la place des Trois-Mulets.

Autant, au reste, la race des Médicis de la branche aînée avait d'abord été en honneur à Florence à son commencement, autant elle était venue en exécration et tombée en mépris vers cette époque. Aussi les Florentins n'attendaient-ils qu'une occasion pour chasser Alexandre et Hippolyte de Florence; mais leur oncle Clément VII, placé sur le trône pontifical, leur offrait un appui trop puissant pour que les derniers débris du parti républicain osassent rien entreprendre contre eux.

Le sac de Rome par les soldats du connétable de Bourbon et l'emprisonnement du pape au château Saint-Ange vinrent offrir aux Florentins l'occasion qu'ils attendaient; ils la saisirent à l'instant même, et pour la troisième fois les Médicis reprirent la route de l'exil. Clément VII, qui était homme de ressource, se tira d'affaire en vendant sept chapeaux

de cardinaux, avec lesquels il paya une partie de sa rançon, et en en mettant cinq autres en gage pour répondre du reste. Alors, comme, moyennant ces garanties, on lui laissait un peu plus de liberté, il en profita pour se sauver de Rome, sous l'habit d'un valet, et gagna Orviette. Les Florentins se croyaient donc bien tranquilles sur l'avenir en voyant Charles-Quint vainqueur et le pape fugitif. Malheureusement, Charles-Quint avait été élu empereur en 1519, et il avait besoin d'être couronné. Or, l'intérêt rapprocha ceux que l'intérêt avait séparés. Clément VII s'engagea à couronner Charles-Quint, et Charles-Quint s'engagea à prendre Florence et à en faire la dot de sa fille naturelle, Marguerite d'Autriche, que l'on fiança à Alexandre.

Les deux promesses furent religieusement tenues: Charles-Quint fut couronné à Bologne; car, dans la tendresse toute nouvelle qu'il portait au pape, il ne voulait pas voir les ravages que ses troupes avaient faits dans la cité sainte; et après un siége terrible, où Florence fut défendue par Michel-Ange et livrée par Malatesta, le 31 juillet 1531, Alexandre fit son entrée solennelle dans la future capitale de son duché. Alexandre avait à peu près tous les vices de son époque, et très-peu des vertus de sa race. Fils d'une Moresque, il en avait hérité les passions ardentes : constant dans sa haine, inconstant dans son amour, il essaya de faire assassiner Pierre

Strozzi, et fit empoisonner le cardinal Hippolyte, son cousin, « qui, au dire de Varchi, était un beau et agréable jeune homme, doué d'un esprit heureux, affable de cœur, généreux de la main, libéral et grand comme Léon X, et qui donna d'une seule fois quatre mille ducats de rente à François-Marie Malza, noble modenais, versé dans l'étude de la grande et bonne littérature et dans celle des trois belles langues, qui étaient à cette époque le grec, le latin et le toscan. »

Aussi y eut-il, pendant ses six ans de règne, force conspirations contre lui. Philippe Strozzi deposa une somme immense entre les mains d'un frère dominicain de Naples qui avait, disait-on, une grande influence sur Charles-Quint, pour qu'il obtînt de l'empereur la liberté de sa patrie. Jean-Baptiste Cibo, archevêque de Marseille, essaya de profiter de ses amours avec la sœur de son frère, qui, séparée de son mari, habitant le palais des Pazzi, pour le faire tuer un jour qu'il viendrait la voir dans ce palais. Comme il savait qu'Alexandre portait ordinairement sous son habit une jaquette de mailles si merveilleusement travaillée, qu'elle était à l'épreuve de l'épée et du poignard, il avait fait remplir de poudre un coffre sur lequel le duc avait l'habitude de s'asseoir lorsqu'il venait voir la marquise, et il devait y faire mettre le feu ; mais cette conspiration et toutes les autres qui la suivirent furent décou-

vertes, à l'exception d'une seule. C'est qu'aussi dans celle-là il n'y avait qu'un conjuré, Laurent de Médicis, l'aîné de cette branche cadette qui s'écarta du tronc paternel avec Laurent, frère puîné de Côme, le père de la patrie, et qui, dans sa marche ascendante, s'était, tout en côtoyant la branche aînée, séparée elle-même en deux rameaux.

C'est dans une maison attenante au palais Riccardi que Laurent poignarda le duc Alexandre, à l'aide du spadassin Scoronconcolo. Cette maison se trouvait à l'endroit même où sont à cette heure les écuries. Alexandre, frère naturel de Catherine de Médicis, était le premier duc de Florence et le dernier descendant de Côme, le père de la patrie : car le pape Clément VII était mort en 1534, et le cardinal Hippolyte en 1535 ; et, à l'occasion de cet assassinat, on remarqua une chose étrange qui était la sextuple combinaison du nombre six, Alexandre ayant été assassiné en l'année 1536, à l'âge de vingt-six ans, le 6 du mois de janvier, à six heures de la nuit, de six blessures, et après avoir régné six ans.

Au reste, le proverbe évangélique : qui frappe de l'épée périra par l'épée, fut appliqué à l'assassin d'Alexandre dans sa plus rigoureuse exactitude. Laurent, qui avait tué par le poignard, mourut par le poignard, à Venise, vers l'an 1557, sans que l'on fût bien certain de quelle main partait le coup. Seu-

lement on se rappela que Côme Ier, en montant sur le trône, avait juré de ne pas laisser le meurtre du duc Alexandre impuni.

Le meurtre d'Alexandre fut le dernier événement important qui se passa dans ce beau palais. Abandonné en 1540 par Côme Ier lorsqu'il résolut d'habiter le Palais-Vieux, il fut vendu à la famille Riccardi, dont il a conservé le nom, quoiqu'il soit rentré, sous le règne de Ferdinand II, je crois, en la possession des Médicis.

Aujourd'hui la fameuse académie de la Crusca y tient ses séances. On y blute les adverbes et on y écosse des participes, comme dit notre bon et spirituel Charles Nodier. C'est moins poétique, mais c'est plus moral.

X

Le Palais-Vieux.

Quoique la journée fût déjà assez avancée, et que nos deux séances au Dôme et au palais Riccardi eussent été rudes, nous ne voulûmes pas rentrer sans avoir visité la place du Grand-Duc ; j'en avais fort entendu parler, j'en avais vu des dessins, et je savais qu'elle offrait plus qu'aucune autre au monde peut-être la réunion des souvenirs de l'histoire et de l'art, aux plus grandes époques de la république et du principat. En outre, on m'avait recommandé, pour ne rien perdre de son aspect grandiose, d'y arriver par une des rues qui débouchent en face du Palais-Vieux. Nous nous rappelâmes la recommandation, nous reprîmes la rue Martelli et la place du Dôme, que, dans notre premier éblouissement, nous avions traversée sans remarquer le Bigallo,

ancien hospice des enfants trouvés, et les deux statues colossales de Pampoloni, représentant Arnolfo di Lapo et Brunelleschi, les yeux fixés, l'un sur son église, l'autre sur sa coupole; à la gauche du premier, entre lui et la maison de la confrérie de la Miséricorde, est la rue de la Morte, ainsi nommée de cette fameuse tradition qui a inspiré à Scribe son poëme de *Guido et Ginevra.*

En quittant la place du Dôme, nous prîmes la rue des Calzajoli. C'est à la fois une des rues les plus étroites et les plus historiques de Florence. Comme de tout temps elle a été peuplée d'artisans, comme elle conduit du Dôme au Palais-Vieux, comme enfin elle a à peine dix pieds de large, elle fut vingt fois le théâtre de ces luttes armées si fréquentes sous la république. Aussi est-elle à Florence ce que la rue Vivienne est à Paris, c'est-à-dire le passage obligé de toute personne qui fait hors de son hôtel ou de son magasin cinq cents pas pour ses affaires ou son plaisir. Une chose miraculeuse, au reste, c'est de voir passer au trot les voitures au milieu de cette foule qui se range sans faire entendre un seul murmure, tant à Florence le peuple a l'habitude de céder le pas à tout ce qui lui paraît au-dessus de lui. Mettez le même nombre de voitures et le même nombre de gens dans une rue pareille aboutissant au Palais-Royal, aux Tuileries et à la Bourse, et il y aura par jour trois ou quatre personnes écrasées

et trente ou quarante cochers roués de coups.

J'ai habité Florence près de quinze mois à différentes époques, et je n'y ai jamais vu ni un accident ni une rixe.

Au bout de la rue des Calzajoli est la charmante petite église d'Or' San-Michele, ainsi nommée du jardin sur lequel elle est construite, *Orto*, et du saint auquel elle est consacrée. C'était, autrefois, un grenier bâti par Arnolfo di Lapo, ce grand remueur de pierres; mais ayant été endommagée par un incendie, et la république favorisant la vénération du peuple pour une madone des plus miraculeuses, peinte sur bois, et clouée à l'un des piliers du portique, on décréta que le grenier serait changé en église. Giotto fut chargé de la transformation ; il fit le dessin de l'église actuelle qui fut exécuté sous la direction de Taddeo Gaddi. Quant à l'image de la Vierge, André Orcagna, le peintre du Campo-Santo, l'architecte de la loge des Lanzi, fut chargé de lui construire un tabernacle digne d'elle.

L'homme était bien choisi comme poëte, comme sculpteur, et comme chrétien. Tout ce qu'on peut faire avec une cire molle, avec une glaise obéissante, André Orcagna le fit avec du marbre. Il faut véritablement toucher ce chef-d'œuvre pour s'assurer que ce n'est point quelque pâte imitatrice, mais bien un bloc de marbre évidé, fouillé, découpé avec une hardiesse, un caprice, une richesse dont on ne peut

se faire une idée sans l'avoir vu. Aussi sort-on de là tellement ébloui qu'à peine fait-on attention à deux groupes de marbre : l'un, de Simon de Fiesole, et l'autre, de François de San-Gallo. Il y avait autrefois dans l'église de magnifiques fresques, dont deux étaient d'Andrea del Sarto ; mais il serait inutile de les chercher aujourd'hui. En 1770 elles ont été recouvertesde chaux.

L'extérieur de l'église est tout hérissé de statues. Il y a un saint Éloi, d'Antonio di Banco ; un saint Étienne, un saint Matthieu et un saint Jean-Baptiste, de Lorenzo Ghiberti ; un saint Luc de Mino da Fiesole ; un autre saint Luc, par Jean de Bologne ; un saint Jean Évangéliste, par Bacio de Monte Lupo ; enfin, un saint Pierre, un saint Marc, et surtout un saint George, de Donatello, à qui il aurait pu dire, comme au Zuccone : parle, parle ! s'il n'eût été facile de voir à la mine hautaine de ce vainqueur de dragons qu'il était trop fier pour obéir à un ordre, cet ordre lui fût-il donné par son créateur.

Si grande que fût l'idée que je m'étais faite d'avance de la place du Palais-Vieux, la réalité, je dois l'avouer, me parut encore plus grande quand je vis cette masse de pierres si puissamment enracinée au sol, surmontée de sa tour qui menace le ciel comme le bras d'un titan. La vieille Florence tout entière, avec ses Guelfes, ses Gibelins, sa balie, ses prieurs, sa seigneurie, ses corps de mé-

tiers, ses condottieri, son peuple turbulent et son aristocratie hautaine, m'apparut comme si j'allais assister à l'exil de Côme l'ancien ou au supplice de Salviati. En effet, quatre siècles d'histoire et d'art sont là, à droite, à gauche, devant, derrière, vous enveloppant de tous côtés et parlant à la fois, avec les pierres, le marbre et le bronze des Orcagna, des Donatello, des Pazzi, des Raphaël, des Laurent de Médicis, des Flaminius Vacca, des Savonarole, des Jean de Bologne, des Côme Ier, et des Michel-Ange. Qu'on cherche dans le monde entier une place qui réunisse de pareils noms, sans compter ceux que j'oublie! et j'en oublie comme Bacio Bandinelli, comme l'Ammanato, comme Benvenuto Cellini.

Je voudrais bien mettre un peu d'ordre dans ce magnifique chaos, et classer chronologiquement les grands hommes, les grandes œuvres, et les grands souvenirs, mais c'est impossible. Il faut, quand on arrive sur cette place merveilleuse, aller où l'œil vous mène, où l'instinct vous conduit. Ce qui s'empare tout d'abord de l'artiste, du poëte, ou de l'archéologue, c'est le sombre *Palazzo Vecchio*, encore tout blasonné des vieilles armoiries de la république, parmi lesquelles brillent sur l'Arno comme des étoiles au ciel ces fleurs de lis sans nombre semées sur la route de Naples par Charles d'Anjou.

A peine Florence fut-elle libre qu'elle voulut avoir son hôtel de ville pour loger ses magistrats, et son beffroi pour appeler le peuple. Qu'une commune se constitue dans le nord, ou qu'une république s'établisse dans le midi, la première pensée des citoyens est pour un hôtel de ville et un beffroi. Aussi, dès 1298, c'est-à-dire, seize ans à peine après que les Florentins avaient conquis leur constitution, Arnolfo di Lapo reçut l'ordre de la seigneurie de lui bâtir un palais. Arnolfo di Lapo avait visité le terrain qu'on lui réservait, et avait fait son plan en conséquence. Mais, au moment de jeter les fondements de son édifice, le peuple lui défendit à grands cris de poser une seule pierre sur la place où avait été située la maison de Farinata di Uberti. Arnolfo di Lapo fut forcé d'obéir à cette clameur populaire; il repoussa son palais dans un coin, et laissa vide la place maudite. Aujourd'hui encore, pas un arbre n'y a jeté ses racines, et rien n'a poussé, depuis plus de six siècles, là où la vengeance guelfe a passé la charrue et a semé le sel.

Ce palais était la résidence d'un gonfalonier et de huit prieurs, deux pour chaque quartier de la ville; leur charge durait soixante jours, et pendant ces soixante jours ils vivaient ensemble, mangeant la même table et ne pouvant sortir de cette résidence; c'est-à-dire qu'ils restaient à peu près prisonniers. Ils avaient chacun deux domestiques pour les servir,

et tenaient à leurs ordres un notaire toujours prêt à écrire leurs délibérations, lequel mangeait avec eux et était prisonnier comme eux. En échange du sacrifice que chaque prieur faisait à la république de son temps et de sa liberté, il recevait dix livres par jour, à peu près sept francs de notre monnaie. La parcimonie privée se réglait alors sur l'économie publique, et le gouvernement se trouvait ainsi en état d'exécuter de grandes choses dans l'art et dans la guerre; de là lui était venu le surnom de la magnifique république.

On entre dans le Palais-Vieux par une porte placée au tiers à peu près de sa façade, et l'on se trouve dans une petite cour carrée, entourée d'un portique soutenu par neuf colonnes d'architecture lombarde, enjolivées d'applications; au milieu de cette cour est une fontaine surmontée d'un Amour rococo, tenant un poisson et reposant sur un bassin de porphyre. A l'époque du mariage de Ferdinand, on orna ce portique de peintures à fresque représentant des villes d'Allemagne, vues à vol d'oiseau.

Au premier étage est la grande salle du conseil, exécutée par les ordres de la république et sur les instances de Savonarole; mille citoyens y pouvaient délibérer à l'aise. Cronaca en fut l'architecte, et il en pressa tellement la construction, que Savonarole avait l'habitude de dire que les anges lui avaient servi de maçons. Cronaca avait raison de se hâter,

car trois ans après Savonarole devait mourir, et trente ans plus tard la république devait tomber.

Aussi cette immense salle n'a-t-elle rien gardé de cette époque que sa forme première. Tous ses ornements appartiennent au principat ; ses fresques et son plafond sont de Vasari ; ses tableaux sont de Cigoli, de Ligozzi et de Passegnano; les statues sont de Michel-Ange, de Bacio Bandinelli et de Jean de Bologne : le tout à la plus grande gloire de Côme Ier.

Côme Ier est une de ces statues gigantesques que la main de l'histoire dresse comme une pyramide pour marquer la limite où une ère finit et où une autre ère commence. Ce prince fut à la fois l'Auguste et le Tibère de la Toscane, et ce rapprochement est d'autant plus légitime, qu'à l'époque où Alexandre de Médicis tomba sous le poignard de Lorenzino, Florence se trouva dans la même situation que Rome après la mort de César : il n'y avait plus de tyran, mais il n'y avait plus de liberté.

Quittons un instant pierres, marbres et toiles, pour examiner tous les vices et toutes les vertus de l'humanité réunis dans un seul homme ; l'étude est curieuse et vaut la peine qu'on s'y arrête un instant.

Côme Ier naquit dans l'ancien palais Salviati, devenu depuis palais Apparello ; au milieu de la cour est encore aujourd'hui une statue de marbre représentant le grand-duc en habit royal et la couronne sur la tête. Il descendait de Laurent l'ancien,

frère de Côme, le père de la patrie, dont le rameau, séparé à la deuxième génération, se divisa en branche aînée et en branche cadette; c'était cette branche aînée dont était Lorenzino, c'était cette branche cadette dont fut Côme.

Son père était ce fameux Giovanni, le plus célèbre peut-être de tous ces vaillants capitaines qui sillonnaient l'Italie au xve et au xvie siècle. Le jour anniversaire de la naissance de Côme, Giovanni rêva qu'il voyait une couronne royale sur la tête de son fils endormi dans son berceau. Ce rêve le frappa tellement, qu'en se réveillant il résolut de tenter Dieu pour savoir quels étaient ses desseins sur Côme. En conséquence il ordonna à sa femme Maria Salviati, née de Lucrezia de Médicis, et par conséquent nièce de Léon X, de prendre l'enfant et de monter au second étage. Marie obéit sans savoir de quoi il s'agissait; alors Giovanni descendit dans la rue, appela sa femme qui parut sur le balcon, et de là lui tendant les bras, il lui ordonna de lui jeter l'enfant. La pauvre mère frémit jusqu'au fond des entrailles; mais Giovanni renouvela l'ordre déjà donné, d'une voix si impérative, qu'elle obéit en détournant la tête. L'enfant tomba du second étage, et fut retenu dans les bras de son père.

— C'est bien, dit alors l'impassible condottiere, mon rêve ne m'a point trompé, et tu seras roi.

Alors il remonta et remit le petit Côme à sa mère,

qui le reçut plus morte que vive. Quant à l'enfant, on remarqua qu'il n'avait pas même jeté un cri.

Six ans après cet événement, Giovanni de Médicis fut blessé au-dessus du genou, devant Borgoforte, par un coup de fauconneau, à l'endroit même où il avait déjà reçu une autre blessure à Pavie. La plaie nouvelle était si grave, surtout compliquée de l'ancienne plaie, qu'il fut décidé qu'on lui couperait la cuisse. On voulut alors l'attacher sur son lit, pour procéder à l'opération ; mais il déclara que, comme la chose le touchait avant aucun autre, il voulait la regarder faire. En conséquence, il prit la torche, et la tint jusqu'à la fin de l'amputation, sans qu'une seule fois sa main tremblât assez fort pour faire vaciller la flamme. Soit que la blessure fût mortelle, soit que l'opération eût été mal faite, le surlendemain Giovanni de Médicis expira, à l'âge de vingt-neuf ans.

Cette mort fut une grande joie pour les Allemands et les Espagnols, dont il était la terreur. Jusqu'à lui, dit Guicciardini, l'infanterie italienne était nulle et ignorée : ce fut lui qui, mettant à profit les leçons qu'il avait reçues du marquis de Pescaire, l'organisa et la fit célèbre ; aussi aimait-il tant cette troupe qui était sa fille, qu'il lui abandonnait sa part du butin, ne se réservant pour lui que sa part de gloire. De leur côté, ses soldats l'aimaient si tendrement qu'ils ne l'appelaient jamais que leur maître

et leur père ; à sa mort ils prirent tous le deuil , et déclarèrent qu'ils ne quitteraient plus cette couleur, serment qu'ils tinrent avec une telle fidélité que Jean de Médicis fut, à partir de cette époque, appelé *Jean des bandes noires*, surnom sous lequel il est plus connu que sous son nom paternel. Ce Jean des bandes noires était l'aïeul de Marie de Médicis, qui épousa Henri IV.

Maria Salviati, restée veuve, se consacra alors tout entière à son enfant. Le jeune Côme grandit donc entouré de maîtres et constamment surveillé par l'œil maternel. Élevé sérieusement, il fut grave de bonne heure, étudiant toutes les choses d'art, de guerre et de gouvernement, avec une égale aptitude, et passionné surtout pour les sciences chimiques et naturelles.

A quinze ans, son caractère s'était déjà dessiné, et pouvait donner à ceux qui l'approchaient une idée de ce qu'il serait plus tard. Comme nous l'avons dit, son aspect était grave et même sévère ; il était lent à former des relations familières, et laissait difficilement aussi prendre aucune familiarité ; mais, lorsqu'il en arrivait à cette double concession, c'était une preuve de son amitié, et son amitié était sûre. Toutefois , même pour ses amis , il était discret sur toutes ses actions, et désirait qu'on ne sût ce qu'il avait dessein de faire que lorsque la chose était faite : il en résulte qu'il paraissait en toute occasion

chercher un but contraire à celui auquel il tendait ; ce qui rendait ses réponses toujours brèves et souvent obscures.

Voilà quel était Côme lorsqu'il apprit la nouvelle de l'assassinat d'Alexandre et la fuite de Lorenzino ; cette fuite ne lui laissait aucun concurrent au principat ; aussi eut-il rapidement pris son parti. Il rassembla les quelques amis sur lesquels il pouvait compter, monta à cheval, et partit de sa campagne qu'il habitait pour se rendre à Florence. Côme fut récompensé de sa confiance par l'accueil qu'on lui fit ; il entra dans la ville au milieu des acclamations de joie de tous les habitants ; les souvenirs de son père marchaient autour de lui, et le peuple, parmi lequel était mêlée une foule de soldats qui avaient servi sous Jean des bandes noires, l'accompagna jusqu'au palais Salviati joyeux et pleurant, criant à la fois : Vive Jean et vive Côme, vive le père et vive le fils !

Le surlendemain, Côme fut nommé chef et gouverneur de la république à quatre conditions : de rendre indifféremment la justice aux riches comme aux pauvres ; de ne jamais consentir à relever de l'autorité de Charles-Quint ; de venger la mort du duc Alexandre ; de bien traiter le seigneur Jules et la signora Julia, ses enfants naturels. Côme accepta cette espèce de charte avec humilité, et le peuple accepta Côme avec enthousiasme. Mais il arriva pour

le nouveau grand-duc ce qui arrive pour tous les hommes de génie qu'une révolution porte au pouvoir ; sur le premier degré du trône, ils reçoivent des lois ; sur le dernier, ils en imposent.

La position était difficile, surtout pour un jeune homme de dix-huit ans ; il fallait lutter à la fois contre les ennemis du dedans et du dehors. Il fallait substituer un gouvernement ferme, un pouvoir unitaire et une volonté durable, à ces gouvernements flasques ou tyranniques, à tous ces pouvoirs opposés l'un à l'autre, et par conséquent destructifs l'un de l'autre, et à toutes ces volontés qui, tantôt parties d'en haut, tantôt parties d'en bas, faisaient un flux et un reflux éternel d'aristocratie et de démocratie, sur lequel il était impossible de rien fonder de solide et de durable. Et cependant, avec tout cela, il fallait encore ménager les libertés de ce peuple, afin que ni nobles, ni citoyens, ni artisans ne sentissent le maître ; il fallait enfin gouverner ce cheval, encore indocile à la tyrannie, avec une main de fer dans un gant de soie.

Côme était de tout point l'homme qu'il fallait pour mener à bout une telle œuvre. Dissimulé comme Louis XI, passionné comme Henri VIII, brave comme François Ier, persévérant comme Charles-Quint, magnifique comme Léon X, il avait tous les vices qui font la vie privée sombre, et toutes les vertus qui font la vie publique éclatante. Aussi sa

famille fut-elle malheureuse et son peuple heureux.

Il avait eu de Léonore de Tolède sa femme, sans compter un jeune prince mort à un an, cinq fils et quatre filles ; ces fils étaient François, qui régna après lui (1) ; Ferdinand, qui régna après François ; don Pierre, Jean et Garcias. Les quatre filles étaient Marie, Lucrèce, Isabelle et Virginie.

Disons rapidement comment la mort se mit dans cette magnifique lignée, où elle entra, comme dans la famille primitive, par un fratricide.

Jean et Garcias chassaient dans les maremmes. Jean, qui n'avait que dix-neuf ans, était déjà cardinal; Garcias n'était encore rien que le favori de sa mère. Le reste de la cour était à Pise, où Côme, qui avait institué un mois auparavant l'ordre de Saint-Étienne, était venu pour se faire reconnaître grand maître.

Les deux frères, qui depuis longtemps gardaient l'un pour l'autre une certaine inimitié, Garcias contre Jean, parce que Jean était le bien-aimé de son père, Jean contre Garcias, parce que Garcias était le bien-aimé de sa mère, se prirent de dispute à propos d'un chevreuil que chacun des deux prétendit avoir tué. Au milieu de la discussion, Garcias tira son couteau de chasse et en porta un coup à son frère. Jean, blessé à la cuisse, tomba en appelant

(1) Le même qui épousa Bianca Capello, et dont nous avons déjà raconté l'histoire.

du secours. Les gens de la suite des deux princes accoururent; ils trouvèrent Jean tout seul et baigné dans son sang, le transportèrent à Livourne, et firent prévenir le grand-duc de l'accident qui venait d'arriver. Côme accourut à Livourne, pansa lui-même son fils; car le grand-duc, un des hommes les plus savants de son époque, avait toutes les connaissances médicales que l'on pouvait avoir au XVIe siècle. Mais, malgré ces soins empressés, Jean expira dans les bras de son père, le 26 novembre 1562, cinq jours après celui où il avait été blessé.

Côme revint à Pise. A voir ce masque de bronze dont il avait l'habitude de couvrir son visage, on eût dit que rien ne s'était passé. Garcias avait précédé Côme à Pise et s'était réfugié dans l'appartement de sa mère, où elle le tenait caché. Cependant, au bout de quelques jours, voyant que Côme ne parlait pas plus de son fils mort que s'il n'eût jamais existé, elle encouragea le meurtrier à aller se jeter aux genoux de son père et à lui demander pardon. Mais comme le jeune homme tremblait de tous ses membres à la seule idée de se trouver en face de son juge, pour le rassurer sa mère l'accompagna.

Le grand-duc était assis, tout pensif, dans un des appartements les plus reculés de son palais. Le fils et la mère parurent sur le seuil : Côme se leva à leur vue. Aussitôt Garcias courut à son père, se jeta à ses pieds, embrassant ses genoux et lui demandant

pardon. La mère resta sur la porte, tendant les bras à son mari. Côme avait la main enfoncée dans son pourpoint ; il en tira un poignard qu'il avait l'habitude de porter sur sa poitrine, et en frappa don Garcias en disant : Je ne veux pas de Caïn dans ma famille. La pauve mère avait vu briller la lame et elle s'était élancée vers Côme ; mais, à moitié du chemin, elle reçut dans ses bras son fils, qui, blessé à mort, s'était relevé en chancelant et en criant : Ma mère ! ma mère !

Le même jour, 6 décembre 1562, don Garcias expira. Et à compter de ce moment, Éléonore de Tolède se coucha près de son fils, ferma les yeux et ne voulut plus les rouvrir. Huit jours après elle expira elle-même, les uns disent de douleur, les autres de faim.

Les trois cadavres rentrèrent nuitamment et sans pompe dans la ville de Florence, et l'on dit que les deux fils et la mère avaient été emportés tous trois par le mauvais air des maremmes.

Ce nom d'Éléonore de Tolède était un nom qui portait malheur. La fille de don Garcias, parrain du jeune fratricide, et frère de cette autre Éléonore de Tolède dont nous venons de raconter la mort, était venue toute jeune à la cour de sa tante, et là elle avait fleuri sous le doux soleil de la Toscane, comme une de ces fleurs qui ont donné leur nom à Florence. On disait même tout bas à la cour que le

grand-duc Côme s'était épris d'un violent amour pour elle ; et comme on connaissait les amours du grand-duc, on ajoutait qu'il avait séduit par l'or ou effrayé par les menaces les domestiques de la jeune princesse, qu'il avait pénétré une nuit dans sa chambre et n'en était sorti que le lendemain matin ; puis les nuits suivantes il était revenu, et le commerce adultère avait fini par faire un tel bruit, qu'il avait marié sa jeune et belle maîtresse à son fils Pierre. Ce qu'il y avait de sûr, au moins, c'est qu'au moment où l'on s'y attendait le moins, et sans que don Pierre eût même été consulté, l'union avait été décidée, et le mariage avait eu lieu.

Mais soit l'effet des bruits étranges qui avaient couru sur le compte d'Éléonore, soit que le plaisir goûté par don Pierre dans la compagnie des beaux jeunes gens l'emportât sur les sentiments d'amour que pouvait lui inspirer une belle femme, les nouveaux époux semblaient tristes, et vivaient à peu près séparés. Éléonore de Tolède était jeune, elle était belle, elle était de ce sang espagnol qui brûle jusqu'au pied des autels les veines dans lesquelles il coule ; si bien que, délaissée par son mari, elle se prit d'amour pour un jeune homme nommé Alexandre, lequel était fils du capitaine florentin François Gaci. Mais ce premier amour n'eut pas d'autre suite. Le jeune homme, prévenu que sa passion était connue du mari de celle qu'il aimait et pouvait causer

à la belle Éléonore de grandes douleurs, se retira dans un couvent, et étouffa, ou du moins enferma son amour sous un cilice. Tandis qu'il priait pour Éléonore, Éléonore l'oublia.

Celui qui le lui fit oublier en lui succédant, était un jeune chevalier de Saint-Étienne qui, plus indiscret que le pauvre Alexandre, ne laissa bientôt plus ignorer à toute la ville qu'il était aimé. Aussi, peut-être plus à cause de cet amour qu'à cause de la mort de François Ginori qu'il venait de tuer en duel, entre le palais Strozzi et la porte Rouge, avait-il été exilé à l'île d'Elbe. Mais l'exil n'avait point tué l'amour, et ne pouvant plus se voir, les deux jeunes gens s'écrivaient. Une lettre tomba entre les mains du jeune grand-duc François que de son vivant Côme avait associé à sa puissance. L'amant fut ramené secrètement de l'île d'Elbe à la prison du Bargello. La nuit même de son arrivée, on fit entrer dans sa prison un confesseur et un bourreau; puis, lorsque le confesseur eut fini, le bourreau étrangla le jeune homme. Le lendemain Éléonore apprit de la bouche même de son beau-frère l'exécution de son amant.

Elle le pleurait depuis onze jours, tremblante pour elle-même, lorsqu'elle reçut le 10 juillet l'ordre de se rendre au palais de Cafaggiolo que depuis plusieurs mois son mari habitait. Dès lors, elle se douta que tout était fini pour elle, mais elle ne ré-

solut pas moins d'obéir, car elle ne savait ni où ni de qui obtenir un refuge. Elle demanda un délai jusqu'au lendemain; voilà tout; puis elle alla s'asseoir près du berceau de son fils Côme, et passa la nuit à pleurer et à soupirer, couchée sur son enfant.

Les préparatifs du départ occupèrent une partie de la journée, de sorte qu'Éléonore ne sortit de Florence que vers les trois heures de l'après-midi; et encore, comme instinctivement, à chaque minute, elle retenait les chevaux, n'arriva-t-elle qu'à la nuit tombante à Cafaggiolo. A son grand étonnement, la maison semblait déserte. Le cocher détela ses chevaux, et tandis que les valets et les femmes qui l'avaient accompagnée enlevaient les paquets de la voiture, Éléonore de Tolède entra seule dans la belle villa qui, privée de toute lumière, lui semblait à cette heure triste et sombre comme un tombeau. Alors elle monta l'escalier, légère et silencieuse comme une ombre, et frissonnante de terreur, elle s'avança, toutes portes étant ouvertes devant elle, vers sa chambre à coucher; mais au moment où elle posait le pied sur le seuil, elle vit de derrière la portière sortir un bras et un poignard; en même temps elle se sentit frappée, poussa un cri et tomba. Elle était morte. Don Pierre, ne s'en rapportant à personne du soin de sa vengeance, l'avait assassinée lui-même.

Alors, la voyant étendue dans son sang et immobile, il vint regarder attentivement celle qu'il avait

frappée. Éléonore était déjà morte, tant le coup avait été donné d'une main sûre et habile. Don Pierre se mit à genoux près du cadavre, leva ses mains sanglantes au ciel, demanda pardon à Dieu du crime qu'il venait de commettre, et jura, en expiation de ce crime, de ne jamais se remarier ; étrange serment, que, si l'on en croit les bruits scandaleux de l'époque, sa répugnance pour les femmes lui permettait de tenir plus facilement que tout autre. Puis le bourreau devint ensevelisseur. Il mit dans un cercueil tout préparé le corps dont il venait de chasser l'âme, ferma la bière et l'expédia à Florence, où elle fut ensevelie la nuit même et en secret dans l'église de San-Lorenzo.

Au reste, don Pierre ne tint pas même son serment; il épousa en 1593 Béatrix de Ménessès; il est vrai que c'était dix-sept ans après l'assassinat d'Éléonore, et que Pierre de Médicis, avec son caractère, devait avoir oublié non-seulement le serment fait, mais la cause qui le lui avait dicté.

Passons maintenant aux filles de Côme. Marie était l'aînée ; c'était à dix-sept ans, comme le dit Shakspeare de Juliette, une des plus belles fleurs du printemps de Florence. Le jeune Malatesti, page du grand-duc Côme, en devint amoureux; la pauvre enfant, de son côté, l'aima de ce premier amour qui ne sait rien refuser. Un vieil Espagnol surprit les deux amants dans un tête-à-tête qui ne laissait

aucun doute sur l'intimité de leur liaison, et rapporta au grand-duc Côme ce qu'il avait vu. Marie mourut empoisonnée à dix-sept ans ; car sa vie, prolongée de six mois seulement, eût été un déshonneur pour sa famille. Malatesti fut jeté en prison, et, étant parvenu à s'échapper au bout de dix ou douze ans, gagna l'île de Candie, où son père commandait pour les Vénitiens : deux mois après, on le trouva un matin assassiné au coin d'une rue.

Lucrèce était la seconde fille de Côme. A l'âge de dix-neuf ans, elle épousa le duc de Ferrare. Un jour arriva à la cour de Toscane un courrier qui annonça que la jeune princesse était morte subitement. On dit à la cour qu'elle avait été enlevée par une fièvre putride; on dit dans le peuple que son mari l'avait assassinée dans un moment de jalousie.

Isabelle était la troisième ; celle-là était la favorite de son père; l'amour de Côme pour sa fille dépassait même les bornes de l'amour paternel. Un jour que Vasari, caché par son échafaudage, peignait le plafond d'une des salles du Palais-Vieux, il vit entrer dans cette salle Isabelle; c'était vers midi, l'air était ardent. Ignorant que quelqu'un était dans la même chambre qu'elle, la jeune fille tira les rideaux, se coucha sur un divan et s'endormit. Bientôt Côme entra à son tour et aperçut sa fille. Côme regarda un instant Isabelle endormie avec des yeux ardents de désir, puis il alla fermer toutes les

portes en dedans. Bientôt Isabelle jeta un cri ; mais à ce cri Vasari ne vit plus rien, car à son tour il ferma les yeux et fit semblant de dormir. En rouvrant les rideaux, Côme se rappela que cette chambre devait être celle où peignait George Vasari. Il leva les yeux au plafond et vit l'échafaudage. A l'instant même l'idée lui vint qu'il avait eu un témoin de son crime, et cette idée dans un cœur comme celui de Côme fut suivie immédiatement du désir de s'en débarrasser. Côme monta doucement à l'échelle ; arrivé à la plate-forme, il trouva Vasari qui, le nez tourné au mur, dormait dans un coin de son échafaudage. Il s'approcha de lui, tira son poignard, le lui approcha lentement de la poitrine pour s'assurer s'il dormait réellement ou s'il feignait de dormir. Vasari ne fit pas un mouvement, sa respiration resta calme et égale, et Côme, convaincu que son peintre favori n'avait rien vu ni entendu, remit son poignard au fourreau et descendit de l'échafaudage. A l'heure où il avait l'habitude de sortir, Vasari sortit et revint le lendemain à l'heure à laquelle il avait l'habitude de venir. Ce sang-froid le sauva : s'il s'était enfui, il était perdu ; car, partout où il eût cherché asile, le poignard ou le poison des Médicis eût été le trouver.

Cela se passait vers l'année 1557. L'année d'ensuite, comme Isabelle avait seize ans, il fallut songer à la marier ; parmi les prétendants à sa main, Côme fit choix de Paul Giordano Orsini, duc de

Bracciano ; mais une des conditions du mariage fut qu'Isabelle continuerait à demeurer en Toscane, au moins six mois de l'année.

Ce mariage, contre toute attente, fut visiblement froid et contraint; on disait, pour expliquer cette étrange indifférence d'un jeune mari envers une femme jeune et belle, que les bruits de l'amour de Côme pour sa fille étaient venus jusqu'à lui, et causaient sa répugnance ; mais enfin, quel qu'en fût le motif, cette répugnance existait. Giordano Orsini se tenait la plus grande partie de l'année à Rome, laissant, quelles que fussent ses plaintes, sa femme rester de son côté à la cour de Toscane. Un tel abandon devait porter des fruits adultères. Jeune, belle, passionnée, au milieu d'une des cours les plus galantes du monde, Isabelle ne tarda point à faire oublier, sous des accusations nouvelles, la vieille accusation qui l'avait tachée. Cependant Giordano Orsini se taisait, car Côme vivait toujours, et tant que Côme était vivant, il n'eût point osé se venger de sa fille. Mais Côme mourut en 1574, et le 16 juillet 1576, Orsini, dans un tête-à-tête avec Isabelle, qu'il avait invitée à sa villa de Cereto, changea tout à coup ses embrassements en une étreinte mortelle ; il l'étrangla avec une corde tirée de dessous l'oreiller, malgré ses efforts pour se défendre, sans qu'elle eût même le temps de jeter un cri. Ce fut ainsi que mourut Isabelle.

Reste Virginie. Celle-là fut mariée à César d'Est, duc de Modène, voilà tout ce qu'on sait d'elle. Sans doute elle eut un meilleur sort que ses trois sœurs : l'histoire n'oublie que les heureux.

Voilà le côté sombre de la vie de Côme ; maintenant, voici le côté brillant. Côme était un des hommes les plus savants de l'époque ; entre autres choses, dit Baccio Baldini, il connaissait une grande quantité de plantes, savait les lieux où elles naissaient, où elles vivaient le plus longtemps, où elles avaient l'odeur la plus vive, où elles ouvraient les plus belles fleurs, où elles portaient les plus beaux fruits, et quelle était la vertu de ces fleurs ou de ces fruits, pour guérir les maladies ou les blessures des hommes et des animaux. Puis, comme il était excellent chimiste, il composait avec les plantes des eaux, des essences, des huiles, des médicaments, des baumes, et donnait ces remèdes à ceux qui lui en faisaient la demande, qu'ils fussent riches ou pauvres, qu'ils fussent sujets toscans ou étrangers, qu'ils habitassent Florence ou toute autre partie de l'Europe.

Côme aimait et protégeait les lettres. En 1541, il fonda l'académie florentine, qu'il nommait son académie très-chère et très-heureuse. On devait y lire et y commenter Pétrarque et Dante. Ses séances se tenaient d'abord au palais de Via Larga ; puis, pour qu'elle fût plus libre et plus à l'aise, il lui

donna la grande salle du conseil au Palais-Vieux. Depuis la chute de la république, cette grande salle était devenue inutile.

L'université de Pise, déjà protégée par Laurent de Médicis, avait brillé autrefois d'un certain éclat; mais, abandonnée par les successeurs du Magnifique, elle était fermée. Côme la fit rouvrir, et lui accorda de grands priviléges pour assurer son existence. Enfin, il attacha à cet établissement un collége dans lequel il voulut que quarante jeunes gens, annonçant des dispositions et choisis dans les familles pauvres, fussent élevés à ses propres frais.

Côme fit mettre en ordre et livrer aux savants tous les manuscrits et tous les livres de la bibliothèque Laurentiana, que le pape Clément XII avait commencé de réunir. Il assura, par un fonds destiné à leur entretien, l'existence des universités de Florence et de Sienne. Il ouvrit une imprimerie, fit venir d'Allemagne le Torrentino, et fit exécuter toutes les éditions qui portent le nom de ce célèbre typographe. Il accueillit Paul Jove, qui était errant, et Scipion Ammirato, qui était proscrit; et, le premier étant mort à sa cour, il lui fit faire une tombe avec sa statue.

Le grand-duc voulait que chacun écrivît librement, selon son goût, son opinion et sa capacité, et il encouragea à suivre cette voie Benedetto Varchi, Philippo de Nerli, Vincenzio Borghini, et tant

d'autres, que, des seuls volumes qui lui furent dédiés par la reconnaissance des historiens, des poëtes ou des savants contemporains, on pourrait faire une bibliothèque. Enfin il obtint que Boccace, défendu par le concile de Trente, fût revisé par Pie V, qui mourut en le revisant, et par Grégoire XIII, qui lui succéda. La belle édition de 1573 est le résultat de la censure pontificale, et il poursuivait la même restitution pour les œuvres de Machiavel, lorqu'il mourut avant de l'avoir obtenue.

Côme était artiste. Ce ne fut pas sa faute s'il arriva au moment où les grands hommes s'en allaient. De toute cette brillante pléiade qui avait éclairé les règnes de Jules II et de Léon X, il ne restait plus que Michel-Ange. Il fit tout ce qu'il put pour l'avoir ; il lui envoya un cardinal et une ambassade, lui offrit une somme d'argent qu'il fixerait lui-même, le titre de sénateur et une charge à son choix. Mais Paul III le tenait et ne le voulait point céder. Alors, au défaut du géant florentin, il rassembla tout ce qu'il pouvait trouver de mieux. L'Ammanato, son ingénieur, lui bâtit, sur les dessins de Michel-Ange, le beau pont de la Trinité, et lui tailla le Neptune de marbre de la place du Palais-Vieux.

Il fit faire à Bacio Bandinelli l'Hercule et le Bacchus, la statue du pape Léon X, la statue du pape Clément VII, la statue du duc Alexandre, la statue de Jean de Médicis, son père, et sa propre

statue à lui-même, la loge du Marché-Neuf, et le chœur du Dôme. Benvenuto Cellini fut rappelé de France pour lui fondre son Persée en bronze, pour lui tailler des coupes d'agate, et pour lui graver des médailles d'or. « Et comme on avait retrouvé dans les environs d'Arezzo, dit Benvenuto dans ses Mémoires, une foule de petites figures de bronze auxquelles il manquait à celles-ci la tête, à celles-là les mains, et aux autres les pieds, Côme les nettoyait lui-même, et en faisait tomber la rouille avec précaution pour qu'elles ne fussent pas endommagées. » Un jour que Benvenuto Cellini entrait pour faire visite au grand-duc, il le trouva entouré de marteaux et de ciseaux. Alors, donnant un marteau à Cellini, et gardant un ciseau, Côme lui ordonna de frapper avec le premier de ces outils tandis qu'il conduirait l'autre, et ainsi ils n'avaient plus l'air d'un souverain et d'un artiste, mais tout simplement de deux ouvriers orfévres travaillant au même établi.

A force de recherches chimiques, Côme retrouva avec François Ferucci de Fiesole l'art de tailler le porphyre, perdu depuis les Romains, et il en profita à l'instant pour faire tailler la belle vasque du palais Pitti, et la statue de la Justice qu'il dressa sur la place de la Trinité au haut de la colonne de granit qui lui avait été donnée par le pape Pie IV.

Il accueillit et employa Jean de Bologne, qui fit pour lui le Mercure et l'Enlèvement des Sabines; puis

devint l'architecte de son fils François. Il éleva Bernard Buontalenti qu'il donna ensuite pour maître de dessin au jeune grand-duc, et il plaça sous la direction de l'architecte Tribolo les constructions et les jardins de Castello. C'est lui encore qui acheta le palais Pitti auquel il laissa son nom, et dont il fit faire la belle cour.

Il avait appelé près de lui George Vasari, architecte, peintre et historien. Il demanda à l'historien une histoire de l'art, et donna au peintre le Palais-Vieux à peindre. L'architecte eut à construire un corridor qui joignit le palais Pitti au Palais-Vieux, à l'instar de celui qui, dit Homère, joignait le palais de Priam au palais d'Hector. Vasari reçut aussi l'ordre de bâtir cette magnifique galerie des Offices, devenue aujourd'hui le tabernacle de l'art, et dont Florence publie à cette heure une si magnifique illustration. Ce monument plut tant à Pignatelli qui le vit lorsqu'il n'était encore que nonce à Florence, que, devenu pape en 1591, il fit faire sur le même modèle la Curia Innocenziana, à Rome.

Enfin il réunit dans le palais de Via Larga, dans le Palais-Vieux et au palais Pitti, tous les tableaux, toutes les statues, toutes les médailles, soit antiques, soit modernes, qui avaient été peints, sculptés, gravés ou retrouvés dans des fouilles par Côme l'ancien, par Laurent et par le duc Alexandre, et qui deux fois avaient été dispersés

et pillés, la première fois lors du passage de Charles VIII, et la seconde fois lors de l'assassinat du duc Alexandre par Lorenzino.

Aussi la louange contemporaine l'emporta sur le blâme de la postérité ; la partie sombre de cette vie se perdit dans la partie éclatante, et l'on oublia que ce protecteur des arts, des sciences et des lettres, avait tué un de ses fils, empoisonné une de ses filles et violé l'autre. Il est vrai que les contemporains de Côme Ier étaient Henri VIII, Philippe II, Charles IX, Christiern II et Paul III.

Côme était sobre, mangeait peu, buvait peu, et, dans les dernières années de sa vie, il avait même renoncé à souper et calmait sa faim avec quelques amandes. Presque toujours, pendant ses repas, il avait à sa table un savant avec lequel il parlait chimie, botanique ou géographie ; un artiste avec lequel il raisonnait d'art, ou un poëte avec lequel il discutait sur Dante ou sur Boccace. A défaut de ceux-ci, il causait avec les officiers de bouche qui faisaient son service, des choses que chacun d'eux, à sa connaissance, avait étudiées. « Car il en savait, dit son historien, autant à lui seul que tous les hommes ensemble. » Ses deux plaisirs les plus vifs étaient la musique et la chasse ; il aimait à chanter en chœur, et souvent en se baignant dans l'Arno avec les gentilshommes qu'il avait admis dans sa familiarité, à l'aide de petites tablettes de bois sur

lesquelles chacun, tout en nageant, suivait sa partie. Côme donnait alors des concerts en pleine eau à ses sujets ; car il était avant tout ennemi du repos, et, qu'il travaillât ou s'amusât, il avait toujours besoin de s'occuper à quelque chose. C'était à la fois le plus grand chasseur, le meilleur fauconnier et le pêcheur le plus habile de son royaume, mais il fut forcé de renoncer de bonne heure à ces exercices, ayant été attaqué de la goutte à l'âge de quarante-cinq ans. On voit qu'il y avait à la fois dans Côme Ier de l'Auguste et du Tibère.

Côme mourut le 21 avril 1574, laissant le trône ducal à son fils, François Ier, qu'il avait associé au pouvoir depuis plusieurs années.

XI

La place du grand-duc.

La salle du Palais-Vieux, dont la biographie de Côme I[er] nous a écarté un instant, est la même, s'il faut en croire les traditions, qui vit s'accomplir l'étrange scène du viol d'Isabelle. On remarque encore dans cette salle un curieux tableau de Ligozzi, représentant la réception faite par Boniface VIII à douze ambassadeurs de douze puissances, qui se trouvèrent tous être Florentins, tant le génie politique de la magnifique république était, au XIII[e] et au XIV[e] siècle, apprécié dans le monde. Ces douze ambassadeurs étaient : Muciato Franzezi, pour le roi de France ; Ugolino de Vicchio, pour le roi d'Angleterre ; Ranieri Langru, pour le roi de Bohême ; Vermiglio Alfani, pour le roi des Germains ; Simone Rossi, pour la Rascia ; Bernardo Ervai, pour

le seigneur de Vérone; Guiscardo Bastai, pour le kan de Tartarie; Manno Fronte, pour le roi de Naples; Guido Tabanca, pour le roi de Sicile; Lapo Farinata des Uberti, pour Pise; Sino de Dietasalvi, pour le seigneur de Camerino; et enfin, Bencivenni Folchi, pour le grand maître de l'hôpital de Jérusalem.

Ce fut cette réunion étrange qui fit dire à Boniface VIII, qu'un cinquième élément venait de se mêler au monde, et que les Florentins étaient ce cinquième élément.

Les fresques gigantesques qui couvrent les murs, ainsi que tous les tableaux du plafond, sont de Vasari. Les fresques représentent les guerres des Florentins contre Sienne et contre Pise. C'est pour l'exécution de ces dernières que Michel-Ange avait préparé ces beaux cartons qui s'égarèrent sans que l'on sût jamais ce qu'ils était devenus.

Dans les autres chambres du palais, qui sont les chambres d'habitation, on trouve aussi, en nombre considérable, des peintures de la même époque à peu près. Il faut excepter une charmante petite chapelle, de Rodolfo Ghirlandajo, qui fait, par son exécution sévère et religieuse, une opposition étrange avec cette peinture facile et païenne du commencement de la décadence.

Tout bouleversé qu'il a été par les arrangements de Côme Ier, le Palais-Vieux conserve encore un

souvenir de la république : c'est la tour de la Barberia, où fut enfermé Côme l'ancien, et à la porte de laquelle, un demi-siècle plus tard, lors de la conspiration des Pazzi, le brave gonfalonier, César Petrucci, monta la garde avec une broche.

Ce fut dans cette tour, aujourd'hui divisée en bûcher et en garde-robe, que Côme l'ancien passa certes les quatre plus mauvais jours de sa longue vie ; pendant ces quatre jours, la crainte d'être empoisonné par ses ennemis l'empêcha de prendre aucune nourriture. « Car, dit Machiavel, beaucoup voulaient qu'il fût envoyé en exil ; beaucoup voulaient aussi qu'on le fît mourir. Tandis que le reste se taisait, ou par compassion ou par peur, ces derniers, en ne prenant aucun parti, empêchaient que rien ne se conclût. Pendant ce temps, Côme avait été enfermé dans une tour du palais, et donné en garde à un geôlier. Et, comme, du lieu où il était enfermé, ce grand citoyen entendait le bruit des armes qui se faisait sur la place, et le tintement éternel du béfroi qui appelait le peuple à la balie, il craignait à la fois ou qu'on ne le fît mourir publiquement, ou bien plutôt encore, qu'on ne le frappât dans l'ombre. C'est pourquoi, s'arrêtant surtout à ce dernier soupçon, il fut quatre jours sans prendre aucune nourriture, si ce n'est un peu de pain qu'il avait apporté avec lui. Alors, s'apercevant des craintes de son prisonnier, le geôlier, qui venait de

lui servir son dîner que depuis quatre jours il emportait intact, s'approcha de lui, et le regarda en secouant tristement la tête : — Tu doutes de moi, Côme, lui dit-il, tu crains d'être empoisonné, et dans cette crainte, tu te laisses mourir de faim. C'est me faire peu d'honneur, que de croire que je veuille prêter les mains à une pareille infamie. Je ne pense pas que ta vie soit sérieusement menacée; crois-moi, tu as de nombreux amis dans ce palais et au dehors; mais quand tu aurais à la perdre, demeure tranquille à mon égard, car, je te le jure, il faudra, pour te l'ôter, un autre ministère que le mien. Je ne rougirai jamais mes mains du sang de personne, et encore moins du tien; jamais tu ne m'as fait aucune offense. Rassure-toi donc, mange, et garde-toi vivant pour tes amis et pour ta patrie. Au reste, pour te rassurer mieux encore, fais-moi chaque jour l'honneur de m'admettre à ta table, et je mangerai le premier de tout ce que tu mangeras. A ces paroles, Côme se sentit tout réconforté, et se jetant au cou de son geôlier, il l'embrassa en pleurant, en lui jurant une reconnaissance éternelle, et en lui promettant de se souvenir de lui si jamais la fortune, redevenant son amie, lui en fournissait l'occasion. Machiavel oublie de dire si, dans les temps heureux, Côme se souvint de cette promesse faite aux jours de l'infortune.

Le nom de ce geôlier, qui, comme on le voit, laisse

bien loin derrière lui tous les geôliers sensibles et honnêtes de MM. Caigniez, Guilbert de Pixérécourt, et Victor Ducange, était Federigo Malavotti.

En sortant du Palais-Vieux, on a devant soi, et vous tournant le dos, le Cacus de Bacio Bandinelli, et le David de Michel-Ange, gigantesques sentinelles de ce gigantesque palais; à sa gauche, au second plan, la loge *dei Lanzi;* en face de soi, au troisième plan, le toit des Pisans; enfin, à sa droite, le fameux Marsocco, qui partagea avec Jésus-Christ l'honneur d'être gonfalonier de Florence, la fontaine de l'Ammanato, et la statue équestre de Côme Ier par Jean de Bologne.

Bacio Bandinelli est l'exagérateur de Michel-Ange, dont le talent lui-même ne se sauve de l'exagération que par le sublime. Ce fut lui qui fit du Laocoon antique une copie qu'il trouvait si belle, qu'il la préférait à l'original. On raconta cette prétention à Michel-Ange, qui se contenta de répondre : Il est difficile de dépasser un homme, lorsqu'on le suit par derrière.

Les artistes admirent fort l'attache du cou de la figure de Cacus. Bacio Bandinelli croyait sans doute aussi que c'était ce qu'il y avait de mieux dans son groupe, car à peine cette partie fut-elle exécutée, qu'il la fit mouler, et l'envoya à Rome. Michel-Ange vit cette copie, et se contenta de dire : C'est beau, mais il faut attendre le reste. En effet, le

reste, c'est-à-dire, le torse du Cacus fut comparé très-exactement à un sac bourré de pommes de pin.

Michel-Ange n'était point le seul avec lequel Bacio Bandinelli fût en opposition d'art et en querelle de mots. Benvenuto Cellini, qui avait le poignard aussi léger que le ciseau, lui avait voué une haine égale à l'admiration qu'il portait à Michel-Ange. Un jour, les deux artistes se trouvaient ensemble devant Côme Ier; leurs disputes éternelles recommencèrent malgré la présence du grand-duc, et s'échauffèrent à un tel point, que Benvenuto, montrant son poignard à son adversaire : — Bacio, lui dit-il, je te conseille de te pourvoir d'un autre monde, car, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, je compte t'expédier de celui-ci. — Alors, répondit Bandinelli, préviens-moi un jour d'avance, afin que je me confesse. De la sorte, je ne mourrai pas comme un chien, et, quand je me présenterai à la porte du ciel, on ne me prendra pas pour toi!

Le grand-duc calma Benvenuto en lui commandant sa statue de Persée, et Bacio Bandinelli en lui faisant exécuter son groupe d'Adam et d'Ève.

Quant au David, il a aussi son histoire, car, à Florence, tout ce peuple de statues et de tableaux a ses traditions. Il dormait depuis cent ans dans un bloc de marbre ébauché auquel Simon de Fiesole, sculpteur du commencement du xve siècle, avait

voulu donner la forme d'un géant. Mais le statuaire inexpérimenté, ayant mal pris ses mesures, avait repoussé le bloc du piédestal, et le bloc gisait inachevé, lorsque Michel-Ange le vit, se prit de pitié pour ce marbre informe, le redressa, et, le prenant corps à corps, s'escrima si bien du ciseau et du maillet, qu'il en tira cette statue de David. Michel-Ange avait alors vingt-neuf ans.

Ce fut pendant que ce grand artiste exécutait cet ouvrage, qu'il reçut la visite du gonfalonier Soderini, le seul gonfalonier perpétuel qu'ait eu la république. Soderini, avec sa sottise, que Machiavel, son secrétaire, a rendue proverbiale par un quatrain, ne manqua pas de lui faire critiques sur critiques. Michel-Ange impatienté fit semblant de se rendre, et, prenant en même temps que son ciseau une poignée de poussière de marbre, il invita Soderini à s'approcher pour voir par lui-même si son conseil était bien suivi; Soderini s'approcha ouvrant ses grands yeux hébétés, et Michel-Ange y fit voler la poignée de poussière de marbre qu'il tenait cachée dans sa main, et pensa l'aveugler.

Vasari et Benvenuto ont eu tort de dire que ce David était un chef-d'œuvre. Ceux qui ont écrit depuis sur Florence ont eu tort de dire que c'était une œuvre au-dessous de la critique. C'est tout bonnement un ouvrage de la jeunesse de Michel-Ange, à la fois plein de beautés et de défauts, mais qui,

placé où il est, concourt admirablement à l'ensemble de cette belle place.

La *loggia dei Lanzi,* un des chefs-d'œuvre de cet André Orcagna qui signait ses tableaux : *Orcagna sculptor ;* et ses sculptures : *Orcagna pictor*, fut élevée d'abord en 1374, pour offrir aux magistrats, dans les balies qui se tenaient sur la place publique, un refuge contre la pluie qui, lorsqu'elle tombe à Florence, tombe par torrents. Ce sont là les rostres de cet autre Forum. C'est de là et de la Ringhiera, espèce de tribune, disparue au milieu d'une tempête populaire, et qui était dressée à la porte du Palais-Vieux, que les orateurs parlaient au peuple. Sous les Médicis, les lansquenets, ayant eu leur corps de garde dans le voisinage de la loggia, et se trouvant naturellement inoccupés comme le sont toujours des soldats étrangers, passaient leur temps à se promener sous ce beau portique. De là le nom de *loggia dei Lanzighinetti*, et par abréviation *dei Lanzi*.

La loggia dei Lanzi est richement ornée de statues antiques et modernes. Les statues antiques, qui sont au nombre de six, et qui représentent des prêtresses ou des vestales, viennent de la villa Médicis, à Rome, et ont perdu le nom de leurs auteurs. Les statues modernes, qui sont au nombre de trois, et qui représentent une Judith, un Persée, et un Romain enlevant une Sabine, sont de Donatello, de Benvenuto Cellini, et de Jean de Bologne.

La Judith de Donatello doit son illustration bien plutôt à la circonstance qui a présidé à son installation actuelle qu'à son mérite même, comme art. En effet, c'est une des plus faibles, des plus roides et des plus gauches statues de l'auteur. Elle était au palais Riccardi, et appartenait aux Médicis; mais lorsque Pierre, après avoir livré la Toscane à Charles VIII, eut été chassé de Florence, et que le peuple eut pillé son palais, on résolut de perpétuer la mémoire de cette vengeance populaire, en dressant la Judith sous la loge des lansquenets. En conséquence, elle y fut transportée en grande pompe, et l'on grava sur son piédestal cette menace, que Laurent II laissa à son retour subsister, sans doute par insouciance, et Alexandre, à son avénement au trône, par mépris :

EXEMPLUM SALUT. PUBL. CIVES POSUERE XCCCCXCV.

Quant au grand-duc actuel, il n'y a probablement pas même fait attention. Il est trop aimé, pour que cela le regarde.

A côté de la Judith est le Persée; le Persée que Benvenuto a tant de fois appelé un chef-d'œuvre, qu'il est devenu de mode de lui contester ce titre, et qui, au reste, vaut à peu près tout ce qui se faisait à la même époque. D'ailleurs, quand nous autres artistes, qui connaissons, pour les avoir éprouvées, les sueurs, les transes et les fatigues de l'enfante-

ment, nous lisons, dans Benvenuto lui-même, tout ce que la fonte de sa statue lui a coûté d'insomnie, de labeurs et de fièvre; lorsque nous assistons à cette lutte de l'artiste contre les hommes et la matière, lorsque nous voyons la force manquer au statuaire, le bois manquer à la fournaise, le métal manquer au moule; lorsque nous voyons le bronze déjà fondu se figer, refusant de couler dans la forme; et l'artiste désespéré jeter dans la chaudière tarie par le feu plats d'étain, couverts d'argent, aiguières dorées, prêt à s'y jeter lui-même enfin de désespoir, comme un autre Empédocle dans un autre Etna, nous devenons indulgents en face d'une œuvre qui, si elle n'est pas de premier ordre, marche au moins derrière Michel-Ange, de pair avec les Jean de Bologne, et en avant des Ammanato, des Tasca, et des Bacio Bandinelli.

Mais ce qui est vraiment délicieux, ce dont personne ne contestera le ravissant caractère, ce sont les figurines du piédestal, dont Benvenuto connaissait si bien la valeur, qu'il se brouillait avec la duchesse plutôt que d'en dépouiller sa statue. Ces figurines plaisaient tellement à la pauvre Éléonore de Tolède, qu'elle voulait absolument en décorer son appartement, et qu'il fallut tout l'entêtement de Cellini pour les lui arracher des mains.

Le troisième groupe est l'Enlèvement des Sabines, de Jean de Bologne, qui, à son apparition, eut un

tel succès, que l'on venait de tous les points de l'Italie pour l'admirer. Ces trois figures qui, au reste, sont d'une grande beauté tant par l'expression des physionomies que par le modelé des chairs, n'eurent pas le bonheur de plaire à tout le monde. Un seigneur romain entre autres, qui était parti de la rue du Corso, à cheval, pour voir ce groupe, et qui était resté cinq jours en route, s'en approcha, toujours à cheval, s'arrêta un instant, et sans descendre de sa monture : — Voilà donc, dit-il, la chose dont on fait tant de bruit? Puis, haussant les épaules, il remit son cheval au galop, et reprit le chemin de Rome.

Nous conseillons à ceux qui voudraient suivre l'exemple du curieux Romain de descendre de cheval et de regarder de près le petit bas-relief du piédestal représentant l'Enlèvement des Sabines.

En face du Palais-Vieux, attenant à la poste aux lettres, est une avance en bois, que l'on appelle le Toit des Pisans, et qui n'a rien de remarquable, que la circonstance qui lui a fait donner son nom.

On sait les longues guerres et la haine éternelle des deux républiques. Pise fut en petit à Florence ce que Rome fut à Carthage ; et Florence, comme Rome, n'eut de repos que Pise ne fût, sinon détruite, du moins soumise. Une des victoires qui concoururent à cette soumission fut celle de Cascina, qui fut remportée par Gallotto, à six milles de Pise, et probablement à l'endroit même où est aujourd'hui la belle

métairie du grand-duc. Les Pisans perdirent dans cette journée, qui fut celle du 28 juillet 1364, mille hommes tués et deux mille prisonniers. Ces deux mille prisonniers furent amenés à Florence sur quarante-deux charrettes, et ils entrèrent par la porte San-Friano, où on les arrêta pour leur faire payer la gabelle, et où ils furent taxés à 18 sous par personne, prix qu'on avait l'habitude de payer par tête de bétail. Puis on les conduisit, trompettes sonnantes, place de la Seigneurie, où on les força de descendre de voiture, de défiler un à un derrière Marsocco, et de baiser la statue en passant. Deux de ces malheureux virent un déshonneur si grand dans ces nouvelles fourches Caudines, qu'ils s'étranglèrent avec leurs chaînes. Enfin, les Florentins, pensant qu'ils pouvaient les utiliser à mieux que cela, les employèrent à bâtir ce toit qui, encore aujourd'hui, du nom de ses constructeurs, est appelé le Toit des Pisans.

Le Marsocco actuel est innocent du suicide des deux Pisans; car, vers l'an 1420, le vieux Marsocco, qui datait du xe siècle, étant tombé en poussière, la seigneurie en commanda un autre à Donatello. C'est celui qu'on voit aujourd'hui, tenant sous sa patte l'écusson à la fleur de lis rouge de Florence, et il a l'air trop bonne bête pour avoir rien de pareil à se reprocher.

La fontaine de l'Ammanato, malgré la réputation

qu'on lui a faite, est, à mon avis, un assez médiocre ouvrage. Les chevaux marins et le Neptune ne semblent pas faits l'un pour l'autre, et n'ont aucune proportion entre eux. On dirait un géant traîné par des poneys. Une chose non moins ridicule est le maigre filet d'eau qui suinte de ce colosse. En revanche, les figures de bronze de grandeur naturelle, accroupies sur les rebords du bassin, sont charmantes. L'année dernière, on s'aperçut un beau matin qu'il en manquait une; pendant deux mois, on fit les recherches les plus actives pour savoir ce qu'elle était devenue. Au bout de ce temps, on apprit qu'un amateur anglais l'avait enlevée; seulement, on ignore encore quel est le procédé dont il s'est servi pour cet enlèvement, chaque figure pesant plus de deux milliers.

Une chose particulière à cette fontaine, c'est qu'elle est située juste à l'endroit où fut brûlé Savonarole. Un mot sur cet homme étrange, sur son caractère, sur son supplice, et sur la mémoire qu'il a laissée.

Frère Jérôme Savonarole naquit à Ferrare, le 21 septembre, 1452, de Nicolas Savonarole et d'Elena Buonaconi. Dès son enfance on remarquait en lui un caractère grave et des dehors austères, et aussitôt qu'il fut en âge d'avoir une volonté, il manifesta le désir de se faire religieux. Dans ce but, il étudia avec une application soutenue la philosophie

et la théologie, lisant et relisant sans cesse les œuvres de saint Thomas d'Aquin, et ne suspendant ces graves lectures que pour faire des vers toscans. Cette occupation était si agréable à Savonarole qu'il se l'interdit bientôt, se reprochant de prendre un si grand plaisir à une distraction qu'il regardait comme mondaine.

Parvenu à l'âge de vingt-deux ans, il rêva une nuit qu'il était exposé nu dans la campagne, et qu'il lui tombait sur le corps une pluie d'eau glacée; l'impression fut telle qu'il se réveilla, et résolut de se donner à l'instant même tout à Dieu, cette pluie bienfaisante ayant, à ce qu'il assurait, éteint à tout jamais les passions dans son cœur. Ce fut la première de ces visions qui lui devinrent depuis si fréquentes et si familières. Le lendemain, qui était le 24 avril 1475, sans avertir ni parents, ni amis, il s'enfuit à Bologne, et revêtit l'habit de saint Dominique.

Le jeune dominicain était déjà depuis quelque temps à Bologne, lorsque, la guerre s'étant allumée entre Ferrare et Venise, on résolut de dégrever le couvent de ses bouches inutiles. Frère Jérôme Savonarole, dont rien n'avait pu faire encore apprécier le mérite, fut du nombre des exilés; il s'en vint alors à Florence, où il trouva l'occasion de prêcher tout un carême dans l'église de San-Lorenzo; mais, inexpérimenté qu'il était encore, il ne réussit ni

pour la voix, ni pour le geste, ni pour l'éloquence. Alors il douta lui-même de la mission qu'il s'était cru appelé à remplir, et résolut de se borner à l'explication des saintes Écritures; il se retira donc dans un couvent de Lombardie, où il comptait rester éternellement, lorsqu'il fut redemandé à Florence par Laurent de Médicis. Le jeune Pic de la Mirandole avait suivi les prédications de frère Jérôme, et à travers l'embarras de l'élocution, la gaucherie du geste, il avait reconnu l'accent de l'inspiré et le regard sombre et profond de l'homme de génie.

Mais déjà il s'était fait un progrès immense dans Savonarole. Le temps qu'il avait passé en Lombardie avait été employé par lui à des études d'éloquence, et lorsqu'il revint à Florence, il commençait à croire de nouveau que Dieu l'avait choisi pour parler aux peuples par sa voix. Ses premiers essais le confirmèrent dans cette croyance. D'ailleurs, le temps était bon pour s'ériger en prophète. L'Italie était pleine de factions, et l'Église de scandales. Innocent VIII régnait alors, et ses seize enfants lui avaient valu le surnom de père de son peuple. Aussi Savonarole prit-il pour texte de ses discours trois propositions : la première, que l'Église devait être renouvelée; la seconde, que l'Italie serait battue de verges; et la troisième, que ces événements s'accompliraient avant la mort de celui qui les annonçait. Cette mort devait arriver avant la fin du siècle;

or, comme on en était à l'année 1490, toutes ces prophéties devaient faire d'autant plus d'effet qu'elles annonçaient des choses prochaines, et que Savonarole, comme cet homme qui faisait le tour des murs de Jérusalem, après avoir commencé par crier malheur aux autres, finissait par crier malheur à lui-même.

Luther accomplit la première des prédictions de Savonarole, Alexandre de Médicis, la seconde; et Roderic Borgia, la troisième.

Les prédications de Savonarole produisirent un tel effet, et attirèrent un tel concours d'auditeurs, que, quoiqu'on lui eût accordé le Dôme, comme la plus grande des églises de Florence, le Dôme se trouva bientôt trop étroit pour la foule qui venait se nourrir de sa parole. On fut donc obligé de séparer des hommes les femmes et les enfants, et de leur réserver des jours particuliers. En outre, chaque fois que Savonarole se rendait de son couvent au Dôme, et retournait du Dôme à son couvent, on était obligé de lui donner une garde. Les rues dans lesquelles il devait passer étaient pleines d'hommes du peuple qui, le regardant comme un saint, voulaient baiser le bas de sa robe.

Cette popularité lui valut d'être nommé, en 1490, prieur du couvent de Saint-Marc, et, à l'occasion de cette nomination, il donna une nouvelle preuve de son caractère inflexible. Il était d'habitude, et

les prédécesseurs de Savonarole avaient presque fait de cette concession une règle, que ceux qui étaient promus au rang de prieur dans les ordres réguliers allassent présenter leurs hommages à Laurent de Médicis, comme au chef suprême de la république, et le priassent de leur accorder sa protection. Savonarole, qui ne reconnaissait d'autres chefs à la république que ceux qu'elle s'était donné par élection, refusa constamment d'accomplir cet acte d'inféodation à un pouvoir qu'il regardait comme usurpé. Vainement ses amis l'en pressèrent-ils, vainement Laurent lui fit-il savoir qu'il le recevrait avec plaisir. Savonarole répondit constamment qu'il était prieur de Dieu et non de Laurent; celui-ci n'avait donc rien de plus à attendre de lui que le dernier citoyen. Cette réponse, comme on le comprend, blessa fort l'orgueilleux Médicis. C'était la seule opposition qu'il eût rencontrée à Florence depuis la conspiration des Pazzi; aussi, les prédications exaltées de Savonarole ayant produit quelques troubles, Laurent profita-t-il de cette occasion pour faire dire au moine rebelle, par cinq des principaux de la ville, qu'il eût à interrompre son prêche, ou tout au moins à modérer sa fougue. Savonarole répondit à ceci par un discours plus violent qu'aucun de ceux qu'il avait faits encore, discours qu'il termina en annonçant au peuple la mort prochaine de Laurent de Médicis.

Cette prédiction se réalisa dix-huit mois après, c'est-à-dire le 9 avril 1492. Alors il arriva que, sur son lit de mort, Laurent le Magnifique se souvint du pauvre prieur de Saint-Marc, et, le reconnaissant pour un inspiré, puisqu'il avait si bien prophétisé les choses qui arrivaient, ne voulut recevoir l'absolution que de lui. Il l'envoya donc chercher, et cette fois Savonarole, fidèle à sa promesse, accourut à son lit de mort, agissant en cela comme il l'aurait fait pour le dernier des citoyens. Laurent le Magnifique se confessa. Il avait sur la conscience force crimes inconnus et cachés, de ces crimes tels qu'en commettent les puissants qui veulent à tout prix garder leur puissance; mais, si grands que fussent ses crimes, Savonarole lui promit le pardon de Dieu à trois conditions. Le moribond, qui ne croyait pas en être quitte à si bon marché, lui demanda quelles étaient ces trois conditions.

— La première, dit le moine, c'est que vous ayez une foi vive et inaltérable en Dieu.

— Je l'ai, répondit vivement Laurent.

— La seconde, c'est que vous restituerez autant que possible le bien que vous avez mal acquis.

Laurent réfléchit un instant; puis, après un effort sur lui-même :

— C'est bien, je le restituerai, dit-il.

— Enfin, la troisième, c'est que vous rendrez la liberté à Florence.

— Oh! pour cela non, dit le mourant; j'aime mieux être damné.

Tournant alors le dos à Savonarole, Laurent ne prononça plus une seule parole; il expira le même jour. Et, comme sa mort, dit Machiavel, devait être le signal de grandes calamités, Dieu permit qu'elle fût accompagnée de terribles présages; la foudre tomba sur le Dôme, et Roderic Borgia fut nommé pape.

L'orage prédit par Savonarole s'avançait. Charles VIII apparaissait à l'horizon, marchant vers son royaume de Naples, et menaçant de passer sur Florence, lui et sa colère; Savonarole fut député au-devant de l'armée ultramontaine. Le moine demeura fidèle à sa mission, et parla au roi non en ambassadeur, mais en prophète; il lui prédit la victoire et les grâces de Dieu s'il rendait la liberté à Florence, il lui annonça des revers et l'inimitié du Seigneur s'il la laissait sous le joug. Charles VIII ne vit dans Savonarole qu'un bon religieux qui se mêlait de parler de politique, c'est-à-dire d'une chose qu'il ne comprenait pas. Il passa à travers Florence sans faire attention à ses paroles, et ne quitta la ville révoltée qu'après avoir exigé de la seigneurie la levée du séquestre placé sur les biens des Médicis, et l'annulation du décret qui mettait leur tête à prix.

Moins d'un an après, la nouvelle prédiction de Savonarole était accomplie : les succès s'étaient

changés en revers, et Charles VIII, l'épée à la main, était forcé de se rouvrir, par la bataille du Taro, un chemin sanglant vers la France.

Tout jusque-là secondait Savonarole, et les événements semblaient aux ordres de son génie. Aussi son influence dans la république était-elle, après la chute de Pierre de Médicis, devenue plus grande que jamais ; il reçut alors de la seigneurie commission de présenter une nouvelle forme de gouvernement. Savonarole, libre dès lors de donner carrière à ses idées démocratiques, établit son système sur la base la plus large et la plus populaire qui eût encore été offerte à la république florentine. Le droit de distribuer les places et les honneurs devait être accordé à un grand conseil composé de tout le peuple, et, comme le peuple ne pouvait être convoqué en masse, à chaque instant et pour chaque chose qui réclamait son examen et son approbation, il devait déléguer son autorité à un certain nombre de citoyens choisis par lui-même, et auxquels il transmettrait ses droits. Ce fut pour réunir cette assemblée d'élus, que Savonarole fit construire dans le Palais-Vieux, par Cronaca son ami, cette fameuse salle du conseil dans laquelle pouvaient tenir à l'aise mille citoyens.

Ce n'était pas tout ; après la partie matérielle de la liberté, si on peut parler ainsi, il fallait s'occuper de sa partie morale, c'est-à-dire des mœurs et

des vertus sans lesquelles elle ne peut se maintenir. Les Médicis avaient répandu l'or à pleines mains ; l'or avait enfanté le luxe, le luxe les plaisirs ; Florence n'était plus cette cité austère, où la parcimonie publique et l'économie privée permettaient au gouvernement de commander à la fois à Arnolfo di Lapo une nouvelle enceinte de remparts, un dôme magnifique, un palais imprenable et un grenier public où pût être enfermé le blé de toute une année. Florence s'était faite molle et voluptueuse, Florence avait des savants grecs, des poëtes érotiques, des tableaux obscènes et des statues effrontées ; il fallait porter le fer et feu dans tout cela, il fallait ramener les Florentins à la simplicité antique, il fallait détruire Athènes, et avec ses débris rebâtir Sparte.

Savonarole choisit l'époque du carême pour tonner contre cette tendance mondaine, et pour lancer l'anathème sur ces corruptrices superfluités. Sa parole eut sa puissance ordinaire ; à sa voix, chacun se hâta de venir amonceler sur les places publiques tableaux, statues, livres, bijoux, vêtements de brocart et habits dorés. Alors le moine, suivi d'une foule de femmes et d'enfants qui chantaient les louanges de Dieu, sortit du Dôme une torche à la main, et s'en alla par les rues, allumant tous ces bûchers renouvelés chaque jour et chaque jour dévorés. Ce fut dans un de ces brasiers que fra Bar-

tolomeo vint jeter ses pinceaux érotiques et ces toiles mondaines qui jusqu'alors avaient détourné son génie de la voie divine. Converti au Seigneur, fra Bartolomeo jura de ne traiter désormais que des sujets religieux, et il tint son serment.

Cependant, après avoir triomphé jusqu'à ce jour, Savonarole allait enfin s'attaquer au colosse contre lequel il devait se briser. Alexandre VI était monté sur le trône pontifical, et y avait porté les désordres de sa vie privée. Plus l'exemple de l'impiété et de la débauche descendait de haut, plus il était abominable. Savonarole n'hésita pas un instant, et il attaqua la cour de Rome avec la même véhémence qu'il eût attaqué la cour de France ou la cour d'Angleterre.

Alexandre VI crut répondre efficacement à ces attaques en fulminant une bulle dans laquelle il déclarait Savonarole hérétique, et lui interdisait la prédication; Savonarole éluda cette défense en faisant prêcher à sa place Dominique Bonvicini de Pescia, son disciple; mais bientôt, se lassant du silence, il déclara sur l'autorité du pape Pelage qu'une excommunication injuste était sans efficacité, et que celui qui avait été atteint n'avait pas même besoin de s'en faire absoudre. En conséquence, le jour de Noël de l'année 1497, il déclara en chaire que le Seigneur lui inspirait la volonté de secouer l'obéissance, attendu la corruption du maître, et il

continua ses prédications ou plutôt ses attaques avec plus de force, de liberté et d'enthousiasme que jamais.

Alors il arriva un moment où, pour le peuple florentin, Savonarole ne fut plus un homme, mais un messie, un second Christ, un demi-dieu. Au milieu de tout ce peuple qui le regardait passer à genoux, lui marchait triste et la tête baissée, car il sentait que sa chute était prochaine, et rien ne lui avait révélé encore que Luther était né.

Alexandre VI répondit à cette rébellion par un second bref qui déclarait à la seigneurie que, si elle n'interdisait point la parole au prieur des Dominicains, tous les biens des marchands florentins situés sur le territoire pontifical seraient confisqués et la république mise en interdit et déclarée ennemie spirituelle et temporelle de l'Église. La seigneurie, qui voyait croître d'une manière effrayante la puissance pontificale dans la Romagne, et qui sentait César Borgia aux portes, n'osa point résister, et cette fois intima elle-même à Savonarole l'ordre de suspendre ses prédications. Savonarole ne pouvait résister ; d'ailleurs, la résistance eût été une infraction aux lois que lui-même avait consenties ; il prit donc congé de son auditoire dans un prêche qu'il déclara être le dernier. En même temps on annonça qu'un autre prédicateur très-renommé était arrivé, au nom d'Alexandre VI, pour remplacer frère Savonarole,

et combattre la parole impie par la parole sainte.

On comprend que le nouveau venu essaya vainement de se faire entendre, car la retraite de Savonarole, au lieu de calmer la fermentation, l'avait augmentée. On parlait de ses visions divines, de ses prophéties réalisées ; on annonça des miracles. Le prieur des Dominicains avait offert, disait-on, de descendre avec le champion de la papauté dans les caveaux de la cathédrale et de ressusciter un mort. Ces bruits auxquels Savonarole était étranger, répandus par des sectaires trop zélés, revinrent à frère François de Pouille, c'était le nom du prédicateur venu de Rome. Frère François était d'une trempe pareille à celle de Savonarole, et n'avait contre lui que le désavantage de défendre une mauvaise cause. Au reste, ardent, fanatique, prêt à mourir pour cette cause, si sa mort pouvait la faire triompher, il répondit à ces bruits vagues par un défi formel : il proposait d'entrer avec le prieur des Dominicains dans un bûcher ardent, et là, disait-il, à la face du peuple, Dieu reconnaîtrait son élu. Cette proposition était d'autant plus étrange de sa part, qu'il ne croyait pas à un miracle ; mais il espérait, par cette offre, décider Savonarole à tenter l'épreuve, et en mourant entraîner du moins avec lui dans la mort le tentateur qui précipitait tant d'âmes avec la sienne au sein de la damnation éternelle.

Si exalté que fût Savonarole, il n'espérait point

que Dieu fît un miracle en sa faveur; d'ailleurs, n'ayant jamais proposé le premier défi, il ne se croyait nullement dans l'obligation d'accepter le second. Mais alors il arriva une chose qui prouve à quel point il avait excité le fanatisme de ses disciples. Frère Dominique Bonvicini, plus confiant que lui dans l'intervention de Dieu, fit répondre qu'il était prêt à tenir tête à François de Pouille, et à accepter l'épreuve du feu. Malheureusement ce dévouement ne faisait pas le compte de frère François; c'était le maître, et non le disciple, qu'il voulait frapper, et s'il mourait, il voulait du moins que sa mort eût tout l'éclat que pouvait lui donner celle de l'antagoniste illustre avec lequel seul il consentait à lutter.

Mais Florence semblait atteinte d'une folie générale. A défaut de frère François, deux moines franciscains, nommés l'un frère Nicolas de Pilly, et l'autre frère André Rondinelli, déclarèrent qu'ils étaient prêts à tenter l'épreuve du feu avec frère Dominique. Le même jour le bruit que le défi mortel était accepté se répandit par toute la ville.

Les magistrats voulurent empêcher ce scandale, il était trop tard; le peuple comptait sur un spectacle inattendu, inouï, terrible, et il n'y avait pas moyen de le lui enlever sans exposer la ville à quelque émeute. Les magistrats furent donc obligés de céder. Ils décidèrent alors que ce duel étrange aurait lieu entre frère Dominique Bonvicini et frère André

Rondinelli qui, ayant prouvé qu'il était le premier en date, obtint la préférence sur frère Nicolas de Pilly. Dix citoyens élus à la majorité des voix furent chargés de régler les détails de la lutte, et de fixer le jour et le lieu. Le jour fut fixé au 7 avril 1498, et la place du Palais, ou plutôt de la Seigneurie, comme on l'appelait alors, fut choisie pour le champ clos.

Dès que cette décision fut connue, la foule s'amassa si nombreuse sur la place, quoiqu'il y eût encore cinq jours à attendre avant le jour fixé, que les juges comprirent qu'il n'y aurait aucun moyen de faire les préparatifs nécessaires, si l'on ne remplissait point d'hommes armés les rues adjacentes. Moyennant cette précaution, prise pendant la nuit, la place un matin se trouva vide, et l'on put commencer les travaux.

On sépara d'abord, à l'aide d'une cloison, la loge dei Lanzi en deux compartiments, dont l'un était réservé à frère Rondinelli et à ses franciscains, et l'autre à frère Dominique et aux disciples de Savonarole ; puis on établit un échafaud en charpente de cinq pieds de haut, de dix de large et de quatre-vingts de long. Cet échafaud fut tout garni de bruyère, de fagots et d'épines du bois le plus sec que l'on put trouver. Au milieu du bûcher, on ménagea deux espèces de corridors de la longueur de l'échafaud, séparés l'un de l'autre par une cloison

de branches de pin ; ces corridors s'ouvraient d'un côté sur la loge *dei Lanzi*, et de l'autre sur l'extrémité opposée. Le tout devait se passer au grand jour, afin que chacun pût voir les champions entrer et sortir ; il n'y avait donc moyen ni de reculer ni d'organiser un faux miracle.

Le jour arrivé, les franciscains se rendirent à leur loge sans aucune démonstration apparente. Savonarole, au contraire, annonça une grand'messe à laquelle il pria tous ses prosélytes d'assister ; puis, la messe finie, au lieu de renfermer l'hostie dans le tabernacle, il s'avança vers la porte, le saint sacrement à la main, sortit de l'église et se rendit à la place du Palais. Frère Dominique de Pescia le suivait avec toutes les apparences d'une foi ardente, tenant à la main un crucifix, dont de temps en temps il baisait les pieds en souriant. Tous les moines dominicains du couvent de Saint-Marc venaient derrière lui, partageant visiblement sa confiance et chantant des hymnes au Seigneur ; enfin, après les dominicains, marchaient les citoyens les plus considérables de leur parti, tenant des torches à la main ; car, sûrs qu'ils étaient de la réussite de leur sainte entreprise, ils voulaient eux-mêmes mettre le feu au bûcher.

Il est inutile de dire que la place était tellement pleine de monde, que la foule débordait dans toutes les rues. Les portes et les fenêtres semblaient mu-

rées avec des têtes ; les terrasses des maisons environnantes étaient couvertes de spectateurs, et il y avait des curieux jusque sur la tour du Bargello, jusque sur le toit du Dôme et sur la plate forme du Campanile.

Sans doute l'assurance de frère Dominique commença d'inspirer quelque crainte aux franciscains, car, lorsqu'on leur fit dire que frère Dominique était prêt, ils déclarèrent qu'ils avaient appris que frère Dominique s'occupait de magie, et, grâce à cet art, composait des charmes et des talismans. En conséquence, ils demandaient que leur adversaire fût dépouillé de ses habits, visité par des gens de l'art, et revêtu d'habits nouveaux qui lui seraient donnés par les juges. Frère Dominique ne fit aucune objection, dépouilla lui-même sa robe, et se livra à l'investigation des médecins, après quoi il revêtit le nouveau froc qui lui fut apporté, et fit demander une seconde fois aux franciscains s'ils étaient prêts. Frère André Rondinelli fut alors obligé de sortir de sa loge ; mais comme il vit que son adversaire se préparait à traverser les flammes en tenant en main le saint sacrement que Savonarole venait de lui remettre, il s'écria que c'était une profanation que d'exposer le corps de Notre-Seigneur à être brûlé ; d'ailleurs, que, s'il y avait miracle, le miracle n'aurait rien d'étonnant, puisque ce n'était pas frère Bonvicini, mais son fils bien-aimé que Dieu sauve-

rait des flammes ; en conséquence, il déclara que, si le dominicain ne renonçait pas à cette aide surnaturelle, lui renoncerait à l'épreuve. De son côté Savonarole, à qui pour la première fois peut-être le doute vint à l'esprit, et cela parce qu'il s'agissait d'un autre que de lui, déclara que l'épreuve ne se ferait qu'à cette condition. Les franciscains ne voulurent pas démordre de la prétention ; Savonarole se retrancha dans son droit et tint ferme ; et comme ni les uns ni les autres ne voulurent céder, quatre heures s'écoulèrent en discussions, pendant lesquelles le peuple, exposé à un soleil ardent, commença de murmurer si haut et si bien, que Dominique Bonvicini déclara, pour en finir, qu'il était prêt à tenter l'épreuve avec un simple crucifix. Il n'y avait plus moyen de reculer, le crucifix n'était que l'image et non la présence réelle ; frère Rondinelli fut donc forcé de se soumettre, et l'on annonça au peuple que l'épreuve allait commencer. Au même instant il oublia toutes ses fatigues et battit des mains, comme on fait chez nous au théâtre, lorsqu'après une longue attente les trois coups du régisseur annoncent que la toile va se lever.

En ce moment même, par un hasard étrange, un violent orage éclata sur Florence. Depuis longtemps cet orage s'amassait sur la ville sans que personne eût remarqué ce qui se passait au ciel, tant chacun avait les yeux fixés sur la terre. Il tomba de tels

torrents de pluie, que le feu qu'on venait d'allumer fut éteint à l'instant même, sans qu'il fût possible de le ranimer, quoiqu'on y jetât toutes les torches qu'on put se procurer, et quoiqu'on apportât du feu et des tisons enflammés de toutes les maisons situées sur la place.

Dès lors la foule se crut jouée ; et comme les uns criaient que l'empêchement était venu des franciscains, tandis que les autres affirmaient qu'il avait été suscité par les disciples de Savonarole, le peuple fit indistinctement retomber la responsabilité de son désappointement sur les deux champions, et les prit tous deux en mépris. Aux cris qu'elle entendit pousser, aux démonstrations hostiles qu'elle vit faire, la seigneurie donna ordre à la foule de se retirer, mais malgré la pluie qui continuait de tomber par torrents, personne n'obéit. Force fut donc à la fin aux deux adversaires de traverser la foule. C'était là qu'on les attendait. Frère Rondinelli fut reconduit à grands coups de pierres au milieu des huées, et rentra à son couvent tout meurtri et avec sa robe en lambeaux. Quant à Savonarole, il sortit comme il était entré, le saint sacrement à la main, et grâce à cette sauvegarde il parvint sans accident lui et les siens jusqu'à la place Saint-Marc, où était son couvent.

De ce jour le prestige fut détruit. Savonarole ne fut plus même pour le peuple un moine fanatique, il fut un faux prophète. Frère François de Pouille, cet

envoyé d'Alexandre, duquel était partie la première proposition, et qui était resté en arrière dès qu'il avait vu les franciscains et les dominicains s'engager, profita habilement de cette déception pour animer contre Savonarole tout ce qu'il avait d'ennemis dans Florence. Ces ennemis étaient d'abord tous ceux qui maintenaient une excommunication comme valable, quelle que fût la moralité du pape qui l'avait lancée; c'étaient ensuite tous les partisans des Médicis, qui croyaient que l'influence seule de Savonarole s'opposait à leur retour, et qui portaient tant d'ardeur dans leur opinion politique qu'on les appelait les *Arrabiati*, ou les enragés.

Aussi, le lendemain, le dimanche des Rameaux, lorsque Savonarole monta en chaire pour expliquer sa conduite de la veille, les cris de : *A bas le faux prophète, à bas l'hérétique, à bas l'excommunié!* se firent-ils entendre de tous côtés, renouvelés avec tant d'acharnement que Savonarole, dont la voix était faible, ne put dominer le tumulte. Alors Savonarole, voyant qu'il avait perdu toute son influence sur le peuple, qui la veille encore écoutait ses moindres paroles à genoux, se couvrit la tête de son capuchon et se retira dans la sacristie, puis de la sacristie gagna, sans être vu, son couvent. Mais cette retraite n'avait point désarmé les ennemis de Savonarole, et ils résolurent de le poursuivre à son couvent, où ils présumaient avec raison qu'il s'était

retiré. Les cris : *A Saint-Marc, à Saint-Marc!* se firent entendre ; ces cris poussés par les rues ameutèrent tous ceux chez lesquels ils éveillaient ou l'intérêt ou la vengeance. Le noyau d'insurrection se recruta à chaque pas, et bientôt la foule allá battre les murs de Saint-Marc. A l'instant même les portes furent enfoncées, et le flot populaire se répandit dans le couvent.

Se doutant que c'était à lui qu'on en voulait, Savonarole ouvrit sa cellule et parut sur le seuil : il y eut alors un instant d'hésitation parmi les hommes habitués à trembler devant lui ; mais, deux *arrabiati* s'étant jetés sur lui, et ayant crié : *Au bûcher l'hérétique! au gibet le faux prophète!* mille cris répondirent à ces cris. On fit sortir Savonarole pour le conduire directement au supplice, et ce ne fut qu'avec grand'peine que deux magistrats, accompagnés d'un corps de troupes réuni à la hâte au bruit de cette émeute, parvinrent à l'arracher des mains de cette populace en lui promettant que justice serait faite, et qu'elle ne perdrait rien à attendre.

En effet, le 23 mai, c'est-à-dire quarante-deux jours après l'épreuve qui avait échoué, un second bûcher s'élevait sur la place du Palais, un poteau se dressait au milieu de ce bûcher, et à ce poteau étaient liés trois hommes. Ces trois hommes étaient frère Jérôme Savonarole, Dominique Bonvicini et Silvestre Maruffi, qui se trouvait là on ne sait trop

comment, et auquel on avait fait son procès par-dessus le marché, aussi le peuple, auquel on avait tenu plus que parole, semblait-il parfaitement satisfait.

Savonarole expira comme il avait vécu, les yeux au ciel, et si fort détaché de la terre que la douleur ne lui fit pas pousser un cri. Déjà le moine et ses disciples étaient enveloppés de flammes, qu'on entendait encore l'hymne saint qu'ils chantaient en chœur, et qui d'avance allait frapper pour eux à la porte du ciel. Ce fut ainsi que s'accomplit la dernière prédiction de Savonarole.

Mais à peine fut-il mort, que le souvenir de toute sa vie et le spectacle de ses derniers moments, si bien en harmonie avec ce souvenir, firent ouvrir les yeux aux plus aveugles ; ceux qui avaient réellement intérêt à poursuivre sa mémoire comme ils avaient calomnié sa vie, continuèrent seuls à blasphémer son nom. Mais ce peuple, qui avait toujours trouvé en lui un consolateur et un ami, sentit bientôt que ce consolateur et cet ami lui manquait ; il chercha autour de lui sur la terre, et, ne le trouvant plus là, il espéra le retrouver au ciel.

Un an après, au jour anniversaire de sa mort, la place où avait été dressé son bûcher était couverte de fleurs ; on ne put découvrir quelle main avait déposé ces fleurs sur la tombe de Savonarole ; chacun dit que c'étaient les anges qui étaient descendus

pour célébrer la fête du martyr. Chaque année, ce tribut alla en augmentant; mais, comme à chaque anniversaire cet hommage religieux amenait quelques rixes nouvelles, Côme I[er] résolut d'y mettre fin. Si puissant qu'il fût, il n'osa point heurter de face les sympathies populaires : il ordonna seulement à l'Ammanato de bâtir une fontaine à cette place; l'Ammanato obéit, et la statue de Neptune s'éleva bientôt à la place où avait été dressé le bûcher.

Près du Neptune est la statue équestre de Côme I[er], la meilleure des quatre statues du même genre qu'ait faites Jean de Bologne; les trois autres sont, je crois, celles de Henri IV, de Philippe II et de Ferdinand I[er].

Voilà tout ce qu'on trouve sur cette magnifique place, sans compter la galerie des Offices qui y aboutit. Mais comme la galerie des Offices ne peut être parcourue en une heure, nous remîmes à un autre moment la visite que nous comptions lui faire.

XII

Les fêtes de la Saint-Jean à Florence.

Pendant notre séjour à Florence, nous nous aperçûmes un soir, en ouvrant notre fenêtre, que le Dôme et le Campanile étaient illuminés ; cette illumination annonçait pour le lendemain le commencement des fêtes de la Saint-Jean. Nous ne voulions perdre aucun détail de ces fêtes qu'on nous avait fort vantées d'avance à Gênes et à Livourne, et nous sortîmes aussitôt. Quoique nous fussions logés à une extrémité de la ville, nous nous trouvâmes, en mettant le pied dans la rue, au milieu d'une foule qui devenait de plus en plus compacte, à mesure que nous nous approchions du cœur de la cité. Cette foule s'écoulait avec une sagesse et une convenance telles, que le silence de notre *palazzino,* situé, il est vrai, entre cour et jardin, n'avait pas

été troublé; et si l'illumination du Dôme ne nous avait annoncé la fête, nous aurions pu passer toute notre soirée sans nous douter un instant que Florence entière était dans ses rues. C'est là un trait caractéristique des Italiens de la Toscane; les individus sont parfois bruyants, mais la foule est presque toujours silencieuse.

Florence est magnifique à voir la nuit, par un beau clair de lune; alors ses colonnes, ses églises, ses monuments, prennent un caractère grandiose qui efface et rejette dans l'ombre tous ces pauvres édifices modernes qu'on dirait faits pour des voyageurs d'un jour. Nous suivîmes la foule, la foule nous mena place du Dôme; il me sembla que je voyais l'église pour la première fois, tant ses proportions avaient grandi; le Campanile surtout paraissait gigantesque, et ses illuminations semblaient mêlées aux étoiles. Le Baptistère de San-Giovanni était ouvert, et la châsse du saint exposée; l'église semblait pleine, et cependant on y entrait facilement; car à Florence, au lieu de réagir sans cesse contre les autres, comme on fait chez nous, chacun s'aide, chacun se presse, chacun se place, et on finit par être à l'aise là où l'on aurait cru d'abord devoir être infailliblement étouffé.

La religion me parut empreinte de ce même caractère de douceur que j'avais déjà remarqué dans tous les actes extérieurs du peuple. Dieu est traité

à Florence avec une certaine familiarité respectueuse qui n'est point sans charmes, à peu près comme on traite le grand-duc, c'est-à-dire, qu'on lui ôte son chapeau, et qu'on lui sourit. Je ne sais, au reste, si on croit le premier beaucoup plus puissant que le second, mais, à coup sûr, on n'a pas l'air de le croire meilleur.

Le Baptistère était magnifiquement illuminé; aussi pûmes-nous distinguer beaucoup de détails qui nous avaient échappé lors de notre première visite. Dans les églises d'Italie, on y voit en général beaucoup moins clair le jour que la nuit. Nous remarquâmes particulièrement une statue, l'Espérance de Donatello, une Madeleine un peu maigre, d'une vérité un peu anatomique, du même auteur, mais pleine de repentir et d'humiliation, et enfin, le tombeau de Jean XXIII, toujours de Donatello, dont l'épitaphe : *Quondam papa*, souleva si fort la colère de Martin V, qu'il en écrivit au prieur, le marbre censuré ne devant, selon lui, conserver au défunt que le titre de cardinal avec lequel il était mort.

C'est qu'aussi, il faut le dire, Balthazar Cozza fut un singulier pape; gentilhomme napolitain, sans fortune, il tenta d'en acquérir une en se faisant corsaire ; un vœu fait au milieu d'une tempête le jeta dans les ordres, où, grâce à l'appui, aux recommandations, et surtout à l'argent de Côme l'Ancien, son ami, il fut nommé cardinal diacre. Alors l'ancien

corsaire se fit marchand d'indulgences, et il paraît qu'il réussit mieux dans cette seconde spéculation que dans la première ; car, à la mort d'Alexandre V, qu'il fut soupçonné d'avoir fait assassiner, il se trouva assez riche pour acheter le conclave. Cependant Balthazar ne fut pas nommé, comme il s'y attendait, au premier tour de scrutin ; alors il se revêtit lui-même de la toge pontificale, en s'écriant, comme par inspiration : *Ego sum papa.* Le concile, intimidé de son audace, confirma l'élection, sans même recourir à un second tour de scrutin, et Balthazar Cozza fut exalté sous le nom de Jean XXIII. Cela faisait le troisième pape vivant : les deux autres étaient Grégoire XII et Benoît XIII.

Au reste, le dernier venu ne donna point un meilleur exemple que les autres ; étant cardinal, il avait fait des vers dans lesquels il niait l'immortalité de l'âme, l'enfer et le paradis ; devenu pape, le premier acte de son pouvoir fut d'enlever à son mari une femme dont il était amoureux depuis longtemps, et avec laquelle il vécut publiquement ; cela ne l'empêcha point de censurer les mœurs de Ladislas, roi de Naples. Ladislas n'aimait point les censures ; il répondit fort brutalement à son ancien sujet, que, lorsqu'on menait une vie pareille à la sienne, on avait mauvaise grâce à reprendre les autres sur leur manière de vivre. Jean XXIII, qui, en sa qualité d'ex-corsaire, n'était pas pour les demi-mesures,

excommunia Ladislas; Ladislas leva une armée et marcha contre le pape; mais, à son tour, le pape prêcha une croisade et marcha contre le roi. Ladislas fut battu, et détrôné par un bref; Ladislas alors fit ce qu'avait fait Jean XXIII, il racheta sa couronne, comme Jean XXIII avait acheté la tiare; la paix se fit, mais ne fut pas de longue durée. Grégoire XII, tout exilé qu'il était et vivant des aumônes d'un petit tyran de Rimini, foudroyait rois et pape; ces excommunications perpétuelles tourmentaient Jean XXIII, qui voyait l'Église s'émouvoir de tous ces scandales. Il demanda à Ladislas de lui livrer Grégoire XII. Ladislas demanda Grégoire au seigneur de Rimini, qui répondit que c'était son pape à lui, le seul qu'il reconnût, le seul infaillible à ses yeux, et que, par conséquent, au lieu de le livrer à ses ennemis, il le défendrait contre quiconque voudrait le lui prendre. Jean XXIII crut qu'il y avait de la faute de Ladislas dans le refus, et, au lieu de se fâcher contre le seigneur de Rimini, se fâcha contre Ladislas; la guerre recommença donc, mais cette fois Ladislas fut vainqueur; Jean XXIII quitta Rome et s'enfuit; Ladislas s'empara sans résistance de la ville éternelle : c'était la troisième fois depuis qu'il était roi qu'il pillait le Vatican. Il poursuivit alors Jean XXIII jusqu'à Pérouse, où il fut empoisonné par le père de sa maîtresse, d'une si étrange façon, qu'elle peut à peine se raconter. Le père était apo-

thicaire; gagné, on devine par qui, il cherchait une occasion d'empoisonner le roi de Naples, lorsque sa fille vint se plaindre à lui de ne plus trouver d'amour chez Ladislas. Le père alors lui donna une certaine pommade avec laquelle il lui recommanda de se frotter, lui promettant que cette pommade aurait la vertu de ramener son infidèle. La pauvre fille crut son père, et suivit de point en point ses instructions. Le lendemain du jour où elle avait eu l'occasion de faire cet essai, elle était morte. Quant à Ladislas, il ne lui survécut que de huit jours.

Tout cela est fort immonde comme on le voit. Enfin un concile s'assembla qui déposa les trois papes d'un coup, et en nomma un quatrième, Martin V. Grégoire XII envoya de Rimini son acte d'abdication volontaire; Benoît XIII était en Espagne et continua de résister. Enfin Jean XXIII, d'abord président de l'assemblée, puis en lutte avec Sigismond, puis fugitif, puis prisonnier, puis déposé, finit par se réfugier près de son ami Côme, à Florence, où il mourut. Côme, fidèle jusqu'après la mort de Jean à l'amitié qu'il lui portait, chargea Donatello de lui élever un tombeau, fit l'épitaphe lui-même, et lorsque Martin V tenta de la faire gratter, se contenta d'adresser au pape légitime cette réponse à laquelle son laconisme n'ôtait rien de sa précision : *Quod scripsi, scripsi.* Plus heureux après sa mort que pendant sa vie, Jean XXIII, qui

était redevenu cardinal par jugement du concile, resta pape par l'épitaphe de son tombeau.

Nous continuâmes de suivre la foule qui s'écoulait, toujours pressée et silencieuse, par la *via dei Cerretani;* puis, comme elle se séparait en deux flots, nous prîmes à gauche, et, au bout d'un instant, nous nous trouvâmes en face du magnifique palais Strozzi, qui, à plus juste titre que beaucoup d'autres monuments, éveillait la verve laudative de Vasari.

En effet, le palais Strozzi n'est pas seulement grandiose et magnifique, il est prodigieux; ce ne sont point des pierres jointes par la chaux et le ciment, c'est une masse taillée dans le roc; aucune chronique, si élégante, si détaillée, si pittoresque qu'elle soit, ne fera comprendre comme ce livre de pierre les habitudes, les mœurs, les coutumes, les jalousies, les amours et les haines du xve siècle. La féodalité tout entière, avec sa puissance individuelle, est là; lorsqu'une fois un homme était assez riche pour se faire bâtir une pareille forteresse, rien ne l'empêchait plus de déclarer la guerre à son roi.

Ce fut Benoît de Majano qui, sur l'ordre de Philippe Strozzi le vieux, fit le plan et jeta les fondations de ce beau palais; mais il ne conduisit les travaux que jusqu'au second étage. Il en était là lorsqu'il fut forcé de partir pour Rome; heureusement, à cette époque même, arriva à Florence un cousin de Pollajolo, que l'on avait surnommé Cro-

naca, ou la Chronique, à cause de l'habitude qu'il avait prise de raconter à tout venant et à tout propos son voyage de Rome. Ce voyage, quelque ridicule qu'il eût jeté sur l'homme, n'avait cependant point été inutile à l'artiste. Cronaca avait profondément étudié les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et il en donna une preuve, en faisant le magnifique entablement, interrompu à la moitié de son exécution par les troubles de Florence et par l'exil des Strozzi.

Tout est remarquable dans ce beau palais, tout jusqu'aux anneaux de fer où les cavaliers attachaient leurs chevaux, jusqu'aux lanternes que, suivant le privilége de la noblesse, ses puissants maîtres allumaient les jours de solennité. Il est vrai que ces anneaux et ces lanternes sont l'ouvrage de Nicolas Grosso, que Laurent le magnifique avait surnommé Nicolas des Arrhes (1), nom qui lui resta, parce qu'il ne voulait rien faire qu'il n'eût reçu des *arrhes,* ni rien livrer, qu'il n'eût touché la totalité du payement. Il faut dire aussi que jamais sobriquet ne fut plus mérité. Nicolas des Arrhes avait fait peindre une enseigne qu'il avait mise au-devant de sa boutique et qui représentait des livres de compte au milieu des flammes. Chaque fois qu'on lui demandait crédit, ne fût-ce que pour une heure, il conduisait l'indiscrète pratique sur le pas de sa porte, lui montrait son enseigne, et lui disait : — Vous voyez

(1) Caparra.

bien que je ne puis pas vous faire crédit, mes registres brûlent.

Il va sans dire que cette rigidité de principes s'appliquait à toute personne indistinctement. Un jour, la seigneurie lui avait commandé une paire de chenets, et, selon la règle posée par Nicolas, lui avait donné à titre d'arrhes la moitié du prix. Les chenets terminés, Nicolas fit prévenir la seigneurie qu'elle pouvait envoyer le reste de l'argent, attendu que les chenets étaient prêts. On vint alors dire à Nicolas, de la part du provéditeur, qu'il apportât les chenets et qu'on lui réglerait son compte; ce à quoi Nicolas répondit que les chenets ne sortiraient pas de sa boutique que leur prix ne fût encaissé. Le provéditeur furieux envoya un de ses sergents avec ordre de dire à Nicolas que son refus était étrange, attendu que sa fourniture lui était déjà payée à moitié. — C'est juste, dit Nicolas, et il donna au sergent un des deux chenets. Ne pouvant tirer de lui autre chose, le sergent porta son échantillon au provéditeur, et celui-ci en trouva le travail si merveilleux, qu'il envoya aussitôt le reste de l'argent pour avoir l'autre; il était temps, le malheureux chenet était entre l'enclume et le marteau, et le féroce Nicolas des Arrhes levait déjà le bras pour le briser.

Quelle époque admirable que celle où tout le monde aimait les arts, même les seigneuries, et où tout le monde était artiste, même les serruriers!

Aussi voyait-on s'élever des palais dont toute une ville était si fière, que, lorsque Charles VIII fit son entrée à Florence, la seigneurie, malgré la préoccupation du prince, voulait lui faire admirer sa merveille et dirigea sa marche vers le chef-d'œuvre de Benoît de Majano. Mais le rustique roi de France était encore tant soit peu barbare, de sorte qu'il se contenta de jeter un coup d'œil sur le splendide édifice, et se retournant vers Pierre Capponi qui l'accompagnait : — C'est la *maison* de Strozzi, n'est-ce pas? lui dit-il. — Oui, *monsieur*, lui répondit Pierre Capponi, commettant à l'égard du roi la même insolence que le roi, à son avis, commettait à l'égard du palais.

Ce palais appartient en effet à cette grande famille des Strozzi, qui existe encore aujourd'hui, et qui donna un maréchal à la France. Jusqu'à l'abolition de la pairie héréditaire, nous avons eu un pair de ce nom, et le chef de la famille Strozzi, se regardant toujours comme Français, écrivait au roi de France au jour de l'an et au jour de sa fête.

Il y a quelque temps que les enfants du duc actuel, en jouant dans des chambres abandonnées depuis longtemps, trouvèrent un appartement composé d'une douzaines de pièces et parfaitement inconnu au propriétaire de cet immense hôtel. La porte avait été murée il y avait quelque deux ou trois cents ans, et personne ne s'était aperçu, tant ce

palais est vaste, qu'il y manquât le quart d'un étage.

Ce fut le fils du fondateur de ce beau palais, le fameux Philippe Strozzi, qui accueillit l'assassin d'Alexandre de Médicis, Lorenzino, à son arrivée à Venise, en l'appelant le Brutus de Florence, et en lui demandant la main de ses deux sœurs pour ses deux fils. C'est que, tout marié qu'il était à une fille de Pierre de Médicis, Philippe Strozzi n'en était pas moins resté un des plus fermes défenseurs de la république. Aussi, lorsque la liberté florentine tomba, le jour où Alexandre fit son entrée dans la capitale de son duché, Philippe Strozzi, inhabile à la servitude, se retira à Venise, où bientôt il apprit que le bâtard de Laurent l'avait mis au ban de l'État. L'accueil qu'il fit à Lorenzino avait donc un double motif : non-seulement Lorenzino venait de délivrer Florence de son oppresseur, mais encore il rouvrait au proscrit (du moins il le croyait ainsi) le chemin de sa patrie. Mais pendant que les bannis joyeux se réunissaient et discutaient le moyen le plus prompt et le plus sûr de rentrer dans Florence, ils apprirent que Côme avait été nommé chef et gouverneur de la république, et qu'une des quatre conditions auxquelles il avait été élu était de venger la mort d'Alexandre. Ils comprirent dès lors que leur rentrée dans la patrie ne serait pas aussi facile qu'ils l'avaient espéré ; cependant,

songeant que le nouveau gouverneur n'avait que dix-huit ans, ils espérèrent tout de l'ignorance et de la légèreté que semblait annoncer son âge. Mais l'enfant joua les barbes grises au jeu de la politique et au jeu de la guerre. Toutes les conspirations furent découvertes et déjouées, et comme enfin les proscrits s'étaient réunis et avaient décidé de risquer une bataille, après onze ans d'attente et de tentatives infructueuses, Alexandre Vitelli, lieutenant de Côme, remporta sur eux, à Montemurlo, une victoire complète. Pierre Strozzi n'échappa à la mort qu'en se couchant parmi les cadavres, et Philippe, pris sur le champ de bataille qu'il ne voulut point abandonner, fut ramené à Florence et enfermé dans la citadelle.

Par un étrange jeu de fortune, cette citadelle était la même que, dans une discussion secrète tenue devant le pape Clément VII, Philippe Strozzi avait conseillé à ce pontif de faire bâtir, et cela, contre l'avis du cardinal Jacopo Salviati. Ce dernier, surpris de cette obstination singulière qui semblait avoir un caractère providentiel et fatal, ne put s'empêcher de dire à Philippe : « Plaise à Dieu, Strozzi, qu'en faisant bâtir cette forteresse, tu ne fasses pas bâtir ton tombeau ! » Aussi, à peine Strozzi fut-il enfermé entre ces murs, qui étaient sortis de terre à sa voix, que la prophétie de Salviati lui revint en mémoire et qu'à compter de ce moment

il regarda le terme de sa vie comme arrivé.

Mais à cette époque on ne mourait pas ainsi ; il fallait avant tout passer par la torture. Philippe Strozzi, à qui on voulait faire avouer qu'il avait eu part à l'assassinat du duc Alexandre, fut mis plusieurs fois à la question ; mais, au milieu des tourments les plus terribles, son courage ne se démentit pas un instant, et il dit constamment à ses bourreaux qu'il ne pouvait confesser une chose qui n'était pas vraie. Mais si, ajoutait-il, l'aveu de l'intention leur suffisait, il était mille fois plus coupable que celui qui avait tué Alexandre, car il aurait voulu le tuer mille fois. Enfin, les bourreaux lassés allaient peut-être obtenir de Côme de cesser sur Strozzi des tortures inutiles, lorsqu'un jour un des soldats qui avaient accompagné le geôlier déposa, soit par hasard, soit à dessein, son épée sur une chaise, et sortit sans la reprendre. La résolution de Strozzi fut prompte ; il n'espérait plus de liberté ni pour lui ni pour sa patrie : il alla droit à l'épée, la tira du fourreau, s'assura de la pointe et du tranchant, revint à une table où étaient du papier et de l'encre qu'on lui avait laissés dans le cas où il se déciderait à faire des aveux, écrivit quelques lignes d'une main aussi ferme et aussi assurée que si ce n'étaient point les dernières qu'il dût tracer ; puis, appuyant la poignée de l'épée au mur et la pointe à sa poitrine, il se laissa tomber dessus. Cependant, quoique l'épée

lui eût traversé le corps, il ne mourut pas sur le coup, car on trouva tracé sur le mur, avec son sang, ce vers de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Quant aux quelques lignes écrites sur le papier, en voici la traduction littérale :

« Au Dieu libérateur.

« Pour ne pas demeurer plus longtemps au pouvoir de mes ennemis, et pour ne point davantage être tourmenté par des tortures dont la violence me ferait peut-être dire ou faire des choses préjudiciables à mon honneur, et aux intérêts de parents et d'amis innocents, chose qui est arrivée ces jours derniers au malheureux Giuliano Gondi ; moi, Philippe Strozzi, je me suis décidé, quelque répugnance que j'éprouve pour un suicide, à finir mes jours par ma propre main.

« Je recommande mon âme au Dieu de toute miséricorde, le priant humblement, s'il ne veut pas lui accorder d'autre bonheur, de permettre au moins qu'elle habite le même lieu qu'habitent Caton d'Utique et les autres hommes vertueux qui sont morts comme lui et comme moi. »

A quelques pas du palais du vaincu, est la colonne élevée par le vainqueur : cette colonne avait été donnée à Côme par le pape Pie IV ; il la fit dresser

à la place même où il apprit le résultat de la bataille de Montemurlo ; elle est surmontée d'une statue de la Justice. Peut-être Côme eût-il mieux fait de la placer autre part, ou de la garder pour une meilleure occasion.

Derrière la colonne est l'emplacement de l'ancien palais de ce Buondelmonte dont le nom se rattache aux premiers troubles qui agitèrent les deux factions guelfes et gibelines de Florence ; en face de la colonne est la sombre et magnifique forteresse des comtes Acciajoli, derniers ducs d'Athènes. Il y a certains quartiers de Florence dans lesquels on ne peut faire un pas sans heurter un souvenir ; seulement le passé y est tant soit peu dépoétisé par le présent ; le palais Buondelmonte, par exemple, est devenu un cabinet littéraire, et la forteresse des ducs d'Athènes s'est métamorphosée en auberge.

Cette forteresse, au reste, était on ne peut plus judicieusement placée ; elle commandait l'ancien pont de la Trinité bâti en 1252, et qui, ayant été ruiné en 1557 par une crue de l'Arno, fut relevé par l'Ammanato sur un dessin de Michel-Ange. C'est peut-être un des ponts les plus gracieux et les plus légers qui existent.

En cet endroit, la foule se divisait, laissant ce beau pont de la Trinité presque vide, comme si ce n'était point fête de l'autre côté de l'Arno ; elle remontait vers le Ponte Vecchio et le Ponte alla

Caraja. Nous suivîmes le flot qui descendait avec le fleuve, et nous passâmes successivement devant les fenêtres du casino de la noblesse, devant la maison où Alfieri, après avoir passé les dix dernières années de sa vie, mourut en 1803 ; devant le palais Gianfigliazzi, occupé aujourd'hui par le comte de Saint-Leu, ex-roi de Hollande, et devant le palais Corsini, magnifique édifice du temps de Louis XIV, qui occupe à lui seul la moitié du quai, et qui préparait alors dans le silence et l'obscurité la royale hospitalité qu'il devait donner le surlendemain à la moitié de Florence.

Il commençait à se faire tard, et nous étions tant soit peu fatigués de nos courses de la journée. Notre course du soir ne nous promettait pas d'autre variété qu'une promenade plus ou moins longue ; nous nous acheminâmes vers notre palazzo, de plus en plus émerveillés de la joyeuse humeur de ce bon peuple toscan, qui se met en fête dès la veille, sur la promesse d'une fête pour le lendemain.

La nuit fut terrible : les cloches qui, ordinairement, n'allaient que les unes après les autres, s'étaient mises en fête à leur tour et sonnaient toutes en même temps. Il n'y avait pas le plus petit couvent, pas la plus chétive église qui ne jouât sa partie dans ce concert aérien, si bien que je doute fort qu'il y ait une seule personne qui ait fermé l'œil à Florence dans la nuit du 22 au 23 juin. Quant à

nous, nous la passâmes à peu près tout entière à regarder les illuminations du Dôme et du Campanile, qui ne s'effacèrent qu'avec les étoiles dans les premiers rayons du jour ; il en résulta pour notre collection un magnifique dessin que Jadin fit au clair de lune.

Toutes les heures de la journée étaient prises d'avance ; il y avait à dix heures grand déjeuner chez le marquis Torrigiani, à midi concert à la Philarmonique, à trois heures Corso, et à huit heures théâtre avec grand gala.

Nous n'avions point encore été présentés au marquis Torrigiani, et par conséquent nous ne pouvions être de son déjeuner, ce que nous regrettions fort, non point, comme on pourrait le croire, pour son cuisinier, mais pour le marquis lui-même. En effet, le marquis Torrigiani, dont la noblesse remonte aux premiers jours de la république, a l'une des maisons les plus aristocratiques de Florence. Une invitation au palais Torrigiani l'hiver, et au casino Torrigiani l'été, est la consécration obligée de tout mérite supérieur, que ce mérite soit légué par les ancêtres ou acquis personnellement : quand on a été invité chez le marquis Torrigiani, il n'y a plus d'informations à prendre sur vous ; on peut être, on doit même être invité partout : vous avez vos preuves signées par d'Hosier.

En revanche, nous étions invités au concert de

la Philarmonique. Que nos lecteurs nous permettent de mettre textuellement le programme sous leurs yeux, et ils jugeront eux-mêmes si les billets devaient être recherchés.

PREMIÈRE PARTIE.

I. Florimo. — *L'Ave Maria*, prière à quatre voix, exécutée par la princesse Élise Poniatowski, Mme Laty et les princes Charles et Joseph Poniatowski.

II. Rossini. — *Semiramide*, duo exécuté par Mme Laty et le prince Charles Poniatowski.

III. Donizetti. — *Lucia de Lammermoor*, air final, exécuté par le prince Joseph Poniatowski.

IV. Mercadante. — *Giuramento*, quartetto exécuté par la princesse Poniatowski, Mme Laty et les princes Charles et Joseph Poniatowski.

SECONDE PARTIE.

V. Hérold. — Ouverture de *Zampa*.

VI. Bellini. — *Puritani*, duo exécuté par la princesse Élise et le prince Joseph Poniatowski.

VII. Georgetti. — Variations sur un thème de *la Sonnambula*, exécuté sur le violon, par M. Giovacchino Giovacchini.

VIII. Bellini. — *La Sonnambula*, air final, exécuté par la princesse Élise Poniatowski.

Comme on le voit, à part la coopération donnée par madame Laty et par M. Giovacchino Giovacchini, la matinée musicale était défrayée entièrement par les princes Poniatowski ; il était donc, on en conviendra, difficile de voir un concert plus aristocratique ; les exécutants descendaient en droite

ligne d'un prince régnant il y a à peine un demi-siècle. Il est vrai qu'ils avaient dans leur auditoire trois ou quatre rois détrônés. Cependant, comme une matinée musicale ne tire pas son principal charme du parfum d'aristocratie qu'elle répand autour d'elle, nous n'étions pas, il faut l'avouer, sans quelque crainte à l'endroit de l'exécution. Pour mon compte, j'avais en mémoire certains concerts d'amateurs auxquels, à mon corps défendant, j'avais assisté en France, et qui m'avaient laissé d'assez tristes souvenirs. La seule différence que je voyais entre ceux que j'avais entendus et celui que j'allais entendre était dans la qualité des artistes, et je ne croyais pas que le titre de prince fût une garantie suffisante pour la tranquillité de mes oreilles. Je ne m'en rendis pas moins à l'heure indiquée à la salle de concert située sur l'emplacement des *Stinche*, qui sont les anciennes prisons de la ville. Telle est la progression des choses dans cette bonne et belle Florence. Si Dante y revenait, il trouverait probablement son enfer changé en salle de bal.

La salle, si grande qu'elle fût, était comble; cependant, grâce à l'attention des commissaires auxquels nous étions recommandés, nous parvînmes à trouver place. Bientôt, la princesse Élise entra, conduite par le prince Joseph; madame Laty la suivait, conduite par le prince Charles; à leur vue, la salle tout entière éclata en applaudissements. Cela

ne prouvait rien ; dans tous les pays du monde, on applaudit une jolie femme, et la princesse Élise est une des personnes les plus gracieuses et les plus distinguées qui se puissent voir.

Nos amateurs étaient visiblement émus ; en effet, dès que l'on veut monter au rang d'artiste, il faut que le talent réponde à la prétention ; un parterre, fût-il composé individuellement de grands seigneurs, devient un corps essentiellement démocratique, par le fait même qu'il est un parterre. Au reste, cette crainte fut d'avance, pour moi, une preuve de supériorité : des chanteurs médiocres eussent eu plus d'aplomb.

Dès les premières notes, notre étonnement fut grand : ce n'étaient point des amateurs que nous entendions, c'étaient d'admirables artistes ; il serait peut-être impossible de trouver, même sur les meilleurs théâtres de France et d'Italie, trois voix qui se mariassent plus harmonieusement ensemble, que celles de la princesse Élise, du prince Joseph et du prince Charles ; en fermant les yeux, on pouvait se croire aux Bouffes, et parier pour Persiani, Rubini et Tamburini. En rouvrant les yeux seulement, on se retrouvait en face de gens du monde. Tout le concert fut chanté avec cette supériorité d'exécution qui m'avait si prodigieusement étonné au premier morceau, et qui se soutint jusqu'au dernier. La séance finit, comme elle s'était ouverte, par des

tonnerres d'applaudissements; les illustres exécutants, rappelés dix fois, revinrent dix fois saluer leur frénétique auditoire. C'est que les princes Poniatowski appartiennent à une famille privilégiée, et que, s'ils perdaient leur fortune comme ils ont perdu leur trône, ils pourraient s'en refaire de leurs propres mains une aussi belle, et peut-être bien aussi illustre que celle que leur père leur a léguée. En effet, on ne peut être à la fois plus grand seigneur et plus artiste que le prince Charles et le prince Joseph; le dernier en outre est poëte et musicien; il a donné, pendant notre séjour à Florence, deux opéras de premier ordre, l'un sérieux, l'autre bouffe; le premier intitulé : *Procida;* le second, *Don Desiderio;* tous deux ont obtenu un succès de fanatisme. Mais aussi il faut dire que le prince Joseph a un grand avantage sur la plupart des compositeurs; son opéra fini, il appelle son frère et sa belle-sœur, leur distribue à chacun leur partie, et garde la sienne. Tous trois se mettent à l'étude; un mois après, toute la société florentine est invitée à la salle Steindich, qui est le théâtre Castellane de Florence. Là, l'opéra est joué et chanté devant un public parfaitement mélomane, dont toutes les impressions sont étudiées par le maestro, auquel elles arrivent d'autant plus complètes, qu'il est à la fois auteur et acteur. Il est vrai qu'il y a un point sur lequel on peut se tromper : c'est que, dans ces

représentations préparatoires, l'opéra est souvent infiniment mieux exécuté, qu'il ne le sera à la représentation définitive.

Lorsque nous partîmes de Florence, le prince Joseph, déjà salué par toute l'Italie du nom de maestro, composait un troisième opéra pour le théâtre de la Fenice à Venise.

Le concert avait fini à trois heures; nous avions juste le temps de rentrer chez nous, de dîner et d'aller prendre la file au Corso. Le Corso, comme l'indique son nom, est une promenade dont le lieu varie selon les circonstances. Cette fois elle s'étendait de la porte al Prato au palais Pitti, passant d'une rive à l'autre de l'Arno et traversant le pont de la Trinité. Le Corso est, comme la Pergola, la réunion de toutes les élégances indigènes et exotiques. C'est le Longchamp de Florence avec un beau ciel et vingt degrés de chaleur au lieu de trois degrés de froid. Là, tout ce qui a un nom, que ce nom soit en *i* ou en *o*, en *off* ou en *ieff*, en *ka* ou en *ki*, vient rivaliser de luxe. Il en résulte que Florence, proportion gardée, est peut-être la ville du monde où il y a non-seulement les équipages les plus nombreux, mais aussi les équipages les plus magnifiques. Là encore nous retrouvâmes toute la famille Poniatowski; seulement les artistes étaient redevenus princes.

Pendant deux heures chacun se promène, non pas pour se promener, mais pour montrer sa voi-

ture et ses livrées. Les équipages les plus riches et les plus élégants sont ceux des princes Poniatowski, du comte Grieffo et du baron de la Gherardesca. Disons en passant que ce dernier est le seul descendant d'Ugolin, ce qui prouve, quoi qu'en dise Dante, que son aïeul n'a pas mangé tous ses fils.

Le Corso fini, chacun rentre en toute hâte pour faire toilette; le Corso n'est qu'une espèce d'escarmouche, une affaire d'avant-garde; on s'est donné en passant rendez-vous à la Pergola, pour le combat général. C'est que, contre son habitude, la Pergola, ce soir-là, doit être parfaitement éclairée. C'est, nous l'avons dit, jour de gala. Or le gala consiste à ajouter à l'illumination ordinaire un faisceau de huit ou dix bougies pour chaque loge. Mais les loges s'entêtent, et plus la salle s'éclaire, plus elles restent obscures. C'est beaucoup plus commode pour être chez soi, c'est vrai, mais c'est beaucoup moins avantageux pour les femmes que nos loges découvertes.

Ce qu'il y avait ce soir-là de diamants et de dentelles à la Pergola est incalculable. Toutes les vieilles richesses de ces vieilles familles étaient sorties de leurs écrins et de leurs bahuts. La salle ruisselait de pierreries; cependant les victorieuses étaient la princesse Corsini, la princesse Élise Poniatowski et la duchesse de Casigliano.

Je ne sais pas pourquoi on chante dans les salles d'Italie, à moins que ce ne soit par un de ces restes

d'habitude qu'on ne peut déraciner. Il n'y a pas, pendant les trois heures que dure le spectacle, une personne qui regarde ou qui écoute ce qui se passe sur la scène, à moins, comme je l'ai déjà dit, qu'il n'y ait ballet. Chacun cause ou lorgne, et la musique, on le comprend, ne peut que nuire à la conversation. Voilà le secret de la préférence que les Italiens ont pour les accompagnements peu instrumentés : ils ne pouvaient pardonner à Meyerbeer d'être obligés de l'écouter.

Les jours de gala, le grand-duc assiste régulièrement à la représentation avec sa famille. Aussitôt qu'il arrive dans sa loge, chacun se retourne, salue, et applaudit; puis chacun se remet en place, se recouvre, et il n'en est plus question. Sa présence, au reste, n'influe ni sur les chutes ni sur les succès, et elle n'opère ni sur les sifflets ni sur les applaudissements. En Toscane, on ne sent la présence du souverain que comme on sent celle du soleil, par la chaleur et le bien-être qu'il répand. Partout où il est, la joie est plus grande, voilà tout.

A onze heures et demie en général, le spectacle finit. Ce n'est qu'en Allemagne qu'on se couche à dix heures, et que l'on quitte la salle à huit heures et demie pour aller souper. En Italie, on mange peu, et on ne soupe que dans le carnaval; les gourmands sont des exceptions, on les montre au doigt, et on les vénère.

Après la Pergola, il y a un second spectacle, c'est le foyer : au foyer il y a rout ; au lieu de sortir en presse, comme on fait chez nous, et d'attendre sa voiture dans le vestibule ou dans les escaliers, òn entre dans une grande salle attenante au théâtre, bien fraîche l'été, bien chaude l'hiver, et l'on organise la journée du lendemain. Il y a là quelque chose de curieux, non-seulement à voir, mais à écouter; ce sont les noms qu'on appelle : en dix minutes, vous passez en revue les Corsini, les Pazzi, les Gherardesca, les Albizzi, les Capponi, les Guicciardini, tous noms splendidement historiques qui, depuis le XII[e] et le XIII[e] siècles, retentissent dans l'histoire ; vous vous croiriez encore au beau temps du gonfalonnat, et vous vous attendez à chaque instant à voir entrer ou sortir Laurent le Magnifique.

A une heure à peu près, nous rentrâmes chez nous. Les cloches faisaient leur vacarme, mais cette fois je me bourrai les oreilles de coton, et dormis comme un sourd ; ce fut le soleil qui me réveilla.

Il y avait, ce jour-là, course en char, Corso, illumination sur l'Arno, et bal au casino de la noblesse. Ce temps n'était pas encore trop mal employé. Les courses en char étaient fixées pour une heure ; elles ont lieu sur la place Sainte-Marie-Nouvelle, dont toutes les fenêtres deviennent l'objet de l'ambition générale. Heureux ou plutôt malheu-

reux ceux qui demeurent sur cette place : il faut qu'ils trouvent place chez eux pour toutes leurs connaissances ; quinze jours à l'avance, c'est un travail à en perdre la tête.

Nous n'avions eu à nous occuper de rien ; l'étranger est l'élu de Florence. Pourvu qu'il soit bien recommandé, il peut vivre dégagé de tout soin. On le prend chez lui, on le mène en voiture, on lui fait voir les fêtes, on le conduit au spectacle, on le ramène à la maison. C'est un devoir presque national de l'amuser, et on fait tout ce qu'on peut pour cela. Malheureusement, l'étranger a en général le caractère morose et ingrat ; s'il s'amuse, il ne veut pas en convenir, et une fois qu'il a quitté la ville, il remercie ceux qui l'ont amusé, en disant du mal d'eux. Par bonheur encore, les Florentins ne se découragent pas pour si peu ; ce qu'ils font, sans doute ils le font parce qu'ils doivent le faire, et ils pensent que l'hospitalité, comme toutes les vertus, a sa rcompense en elle-même.

Le prince Joseph Poniatowski nous donnait un gage de cette obligeance convenue, et cependant si mal récompensée : le prince s'était chargé de nous, et devait nous conduire chez M. Finzi, dont les fenêtres donnent sur la place Sainte-Marie-Nouvelle ; il vint nous chercher, non pas à l'heure dite, mais une demi-heure avant. Ce n'était pas trop tôt pour être sûrs d'avoir des places sur le balcon.

La place Sainte-Marie-Nouvelle est une des plus gracieuses de Florence ; c'est là que s'élève cette charmante église que Michel-Ange appelait sa femme. Là aussi Boccace a placé la rencontre des sept juunes Florentines qui, après la peste de 1348, forment le projet de se retirer à la campagne pour y raconter ces fameuses nouvelles qui donneraient une singulière idée des mœurs des dames de cette époque, s'il fallait en croire le poëte sur parole.

L'église de Sainte-Marie-Nouvelle tient au-dedans tout ce qu'elle promet au dehors : on y entre par une porte d'Alberti, comparable à tout ce qui a été fait de plus beau en ce genre, et une fois entré, on y trouve une galerie de fresques et de tableaux d'autant plus curieuse, qu'elle s'étend des maîtres grecs aux auteurs contemporains.

Le moment était bon pour voir ce qui reste des premiers : leurs peintures sont ensevelies dans une chapelle souterraine où restent en dépôt, pendant trois cent cinquante jours de l'année, les estrades et gradins qu'on en tire tous les six mois pour en faire des amphithéâtres publics lors des courses des Barberi. Or, comme les courses devaient avoir lieu le lendemain, la chapelle était parfaitement vide ; il est vrai que je n'en fus guère plus avancé pour cela : le temps et l'humidité ont fait chacun son office, et il ne reste que bien peu de traces de ces pinceaux bysantins auxquels Florence dut son Cimabue.

En revanche, si les fresques des maîtres sont à peu près perdues, le tableau de l'élève est parfaitement conservé : c'est cette fameuse madone entourée d'anges que Charles d'Anjou ne dédaigna point d'aller visiter à l'atelier même de l'artiste, et qui fut portée à l'église, précédée des trompettes de la république, et suivie de toute la seigneurie de Florence ; on comprendra cet enthousiasme en faisant ce que j'ai fait, c'est-à-dire en passant des peintures bysantines à la peinture nationale. Autrement il serait difficile de se placer au point de vue des enthousiastes du XIIIe siècle. Puis, si l'on veut suivre les progrès de l'art, de la madoue de Cimabue on passera à la chapelle des Strozzi, où André et Bernard Orgagna, ces deux géants de poésie, ont peint l'enfer et le paradis. Dans l'enfer, les chercheurs d'anecdotes reconnaîtront, au papier qui décore son bonnet, l'huissier qui, le jour même où André reçut la commande de Strozzi le vieux, avait saisi les meubles de l'artiste ; de là ils iront chercher les fresques peintes en l'honneur des apôtres Philippe et Jean, par frère Lippi, puis ils passeront derrière l'autel et trouveront dans le chœur le chef-d'œuvre de Guirlandajo, cette chapelle où Michel-Ange rêva la chapelle Sixtine ; ils termineront leurs investigations par le *saint Laurent* de Machetti, par le *Martyre de sainte Catherine* de Bugeardi, dont Michel-Ange a dessiné les soldats. Enfin ils s'inclineront devant les crucifix

de Giotto et de Brunelleschi, ces deux chefs-d'œuvre, l'un de naïve résignation et l'autre de patiente souffrance ; ce fut ce dernier qui fit dire à Donatello : « C'est à toi, Brunelleschi, de faire des christs, et à moi de faire des paysans. »

Ce n'est pas tont : après l'église viennent les cloîtres; après les fresques d'Orgagna, les grisailles de Paul Uccello ; après la chapelle Strozzi, la chapelle des Espagnols ; après frère Lippi, le peintre naturaliste et charnel, Simon Memmi, le peintre idéaliste et religieux ; tout cela, église, chapelles, cloîtres, peintures, est renfermé dans un circuit de cinq cents pas, avec cette profusion qui distingue l'Italie, et qui fait de chaque édifice religieux une histoire de l'art.

J'achevais ma visite, lorsque j'entendis de grands cris de joie sur la place : à Florence, on ne crie jamais qu'en signe de plaisir. Je présumai qu'il se passait quelque chose de nouveau, et je courus à la porte qui donne sur la place. En effet, une ligne de soldats faisait évacuer aux spectateurs le cercle destiné à la course des chars ; mais le curieux de la chose, était la façon dont les soldats s'y prenaient pour obtenir ce résultat. En Toscane, nous l'avons dit, le peuple est le maître : c'est lui qu'il faudrait appeler monseignenr, si l'on voulait remettre réellement chaque chose à sa place; aussi les soldats ne lui parlent-ils en général que le chapeau à la main.

On le prie de s'écarter; on lui promet que c'est pour son plaisir qu'on le dérange, on lui assure qu'il s'amusera bien s'il veut obéir; et alors ce bon peuple, qu'on repousse en riant, recule en riant, échangeant avec les soldats mille lazzi de facétieuse hilarité. Là jamais de coups de crosse sur les pieds, jamais de bourrades dans la poitrine; un soldat qui donnerait une chiquenaude à un bourgeois irait à la salle de police pour huit jours. Il y a une école de gendarmerie à fonder là, comme nous avons fondé à Rome une école de peinture.

Je me hâtai d'aller prendre ma place au balcon de M. Finzi : un instant après, le grand-duc et toute la cour parurent à la loge de San-Paolo, élégant portique élevé en face de l'église Sainte-Marie-Nouvelle par Brunelleschi; puis une vingtaine de cavaliers, débouchant par Borgo-Ognisanti, annoncèrent l'arrivée des concurrents. Presque aussitôt quatre *cocchi*, montés sur leurs chars, s'avancèrent au grand trot sur la place : les cocchi étaient vêtus à la romaine, et les chars taillés à l'antique. Les quatre factions du cirque y étaient représentées; il y avait les rouges, les verts, les jaunes et les bleus. Rien n'empêchait de croire, en se rajeunissant de dix-huit cents ans, que l'on assistait à une fête donnée par Néron.

Malheureusement la police florentine, qui tient avant tout à ce que les fêtes ne changent jamais de

caractère, et à ce que ceux qui sont venus pour rire ne s'en aillent pas en pleurant, décide à l'avance quel sera le vainqueur. En conséquence, les autres cocchi doivent laisser prendre les devants au privilégié du buon-governo, qui remporte tout doucement sa victoire, et qui console immédiatement ses rivaux de leur défaite en les emmenant avec lui au cabaret. Cela est d'autant plus facile à organiser à l'avance, que les chars et les chevaux appartiennent à la poste, et que les chefs des factions rouge, bleue, verte, jaune, sont tout bonnement des postillons. Cette fois il avait été décidé que ce serait le cocher rouge qui remporterait le prix : c'était son tour, il n'y avait rien à dire, le tour de chacun se représentant ainsi tous les cinq ans.

Mais un bruit aussi étrange que celui qui venait de parvenir à Achille lorsqu'il rencontra Agamemnon commençait à circuler dans la foule : on disait que le cocher rouge et le cocher bleu s'étaient pris la veille de dispute, et que le cocher bleu avait menacé tout haut le cocher rouge de ne pas lui laisser remporter sa victoire avec la facilité ordinaire. Le cocher rouge, qui savait d'avance que les deux meilleurs chevaux de la poste lui appartenaient de droit, s'était moqué de son compagnon ; ce qui fait que celui-ci, s'étant promis une seconde fois tout bas ce qu'il avait promis une première fois tout haut, avait préludé à cette concurrence en donnant à ses che-

vaux double ration d'avoine et en leur faisant boire le fiasco de Montepulciano qu'on lui avait donné pour lui-même. Aussi les chevaux du cocher bleu montraient-ils une ardeur inaccoutumée; et, si certain qu'il fût de la supériorité des seins, le cocher rouge ne laissait pas de jeter de temps en temps sur eux un regard assez inquiet.

Enfin le signal fut donné par une fanfare de trompettes et par le déploiement du vieux drapeau de la république : aussitôt les quatre concurrents, qui devaient faire trois fois le tour de la place en passant chaque fois derrière les deux obélisques placés à ses deux extrémités, s'élancèrent avec une rapidité qui fait honneur à la manière dont les postes de la Toscane sont servies. Mais du premier coup il fut facile de voir que la question principale se viderait entre le cocher rouge et le cocher bleu : les chevaux du second, excités par leur double mesure d'avoine, par leur bouteille de vin, et plus encore par la haine de leur conducteur, qui était passée dans son fouet, avaient retrouvé leur vigueur première. Forcé par la disposition des chars, réglée à l'avance par la police, de laisser à son adversaire la meilleure place, c'est-à-dire celle qui lui permettait de raser de plus près les deux obélisques, il essaya dès le premier tour d'enlever cet avantage au cocher rouge. Les juges du camp commençaient bien à s'apercevoir de cette rivalité à laquelle ils ne s'étaient pas attendu,

mais il était trop tard pour y remédier. Vers le milieu du second tour, le cocher bleu essaya de couper le cocher rouge ; de son côté, le cocher rouge se trompa : un coup de fouet destiné à ses chevaux arriva droit sur la figure de son adversaire ; celui-ci riposta ; à partir de ce moment, les deux concurrents frappèrent l'un sur l'autre, à la grande satisfaction de leurs chevaux qui, partageant la rivalité de leurs maîtres, ne continuèrent pas moins de galoper de leur mieux. Mais un double accident résulta de ce changement : les deux cochers, trop occupés de frapper l'un sur l'autre pour conduire leurs chevaux, se trouvèrent lancés de telle manière, qu'en arrivant à l'obélisque le cocher bleu accrocha la borne, et le cocher rouge accrocha le cocher bleu ; le choc fut si violent que les quatre chevaux s'abattirent : le cocher bleu tomba comme Hippolyte embarrassé dans les rênes de ses chevaux ; le cocher rouge fut jeté à dix pas par-dessus son char. Le cocher vert, qui voulut passer entre les degrés de l'église et le cocher rouge, monta sur les deux premières marches et versa. Quant au cocher jaune, qui, suivant le programme, devait arriver le dernier, et qui par conséquant se tenait à une distance respectueuse, il put s'arrêter à temps, et demeura sain et sauf, lui et son attelage.

Moins on s'attendait à ce spectacle, mieux il fut reçu par les spectateurs. Depuis les courses de

Néron on n'avait rien vu de pareil. Toute la place battit des mains. Ce bruit électrique rendit des forces au cocher rouge, qui n'avait fait, au reste, que toucher la terre, et qui, se relevant aussitôt, était remonté dans sa carriole ; quelques efforts lui suffirent pour la dégager, et il repartit au galop. Le cocher bleu se remit à son tour sur ses jambes, et le suivit avec l'opiniâtreté du désespoir, mais cette fois sans pouvoir l'atteindre ; ses chevaux étaient dégrisés. Le cocher jaune passa entre son camarade versé et l'obélisque, et au lieu d'être le quatrième, se trouva le troisième ; il n'y eut que le malheureux cocher vert qui demeura en place, quelques efforts qu'il fît pour relever son char et mettre ses chevaux sur pied : pendant ce temps, le cocher rouge acheva sa carrière et arriva triomphalement au but.

Aussitôt la trompette sonna, et le porte-étendard monta dans le char du vainqueur, qui s'en alla recevoir je ne sais où le prix de sa victoire, suivi par les trois quarts de la foule ; l'autre quart resta pour consoler les vaincus. Il n'y eut, au reste, rien d'interverti dans les intentions du buon-governo : le cocher rouge eut la couronne que la main paternelle du gonfalonier avait tressée pour lui, et s'il y eut quelques changements dans le programme, ils furent, comme on le voit, tout à l'avantage du public.

Cependant le grand-duc et les jeunes archiduchesses avaient eu grand'peur. On vint s'informer

de leur part s'il n'était arrivé aucun accident sérieux; tout s'était borné heureusement à quelques égratignures. La foule s'écoula aussitôt; c'était l'heure du dîner, et Florence tout entière avait rendez-vous de huit heures du soir à deux heures du matin sur les quais qui bordent l'Arno.

Nous étions invités, comme nous l'avons dit, à voir les fêtes nocturnes des fenêtres du palais Corsini. La duchesse de Cagliano, belle-fille du prince, l'une des femmes les plus artistes et les plus spirituelles de Florence, avait bien voulu nous faire inviter au nom de son beau-père. Nous nous étions étonnés de cette invitation, car nous savions le prince à Rome. Mais la première personne à qui nous en parlâmes nous répondit que, sans aucun doute, le prince reviendrait de Rome pour faire les honneurs de son palais, non-seulement à ses compatriotes, mais encore aux étrangers attirés à Florence par la solennité des fêtes prtronymiques de saint Jean. En effet, nous apprîmes chez M. Finzi que le prince venait d'arriver.

Le prince Corsini est de nom et de façons un des plus grands seigneurs qui existent au monde : il descend, je cois, d'un frère ou d'un neveu de Clément XII, auquel les Romains, reconnaissants, élevèrent, après un pontificat de neuf ans, une statue de bronze qui fut placée au Capitole. De ce pontificat date pour les Corsini le titre de prince, mais

l'illustration historique de la famille remonte aux premiers temps de la république. C'était une Corsini, cette femme si fière qu'avait épousée Machiavel, et qui lui inspira son joli conte de *Belphégor*.

Napoléon, qui se connaissait en hommes, et qui accaparait à son profit toutes les capacités, remarqua le prince Corsini. Il l'attira en France, le fit conseiller d'État et officier de la Légion d'honneur. Sous Napoléon, ce n'était point assez d'être quelque chose pour avoir droit à de pareilles faveurs, il fallait encore être quelqu'un; le prince Corsini était à la fois quelqu'un et quelque chose. Aussi ce fut à lui que Napoléon *recommanda* la princesse Élisa lorsqu'elle partit pour Florence où l'attendait la couronne de grande-duchesse.

Napoléon tomba et entraîna toute sa famille dans sa chute. Le prince Corsini, que l'on avait fait Français, redevint Italien. Rome alors le nomma sénateur, comme la France l'avait nommé conseiller d'État. Le prince Corsini fit son entrée à Rome; c'était une occasion offerte au prince de faire honneur à son nom, à son rang : il la saisit comme il saisit toujours les occasions de ce genre. Pendant trois jours les fontaines du Capitole versèrent du vin; pendant trois jours des tables publiques furent dressées sur le vieux Forum. On n'avait pas vu pareille chose depuis César; 45,000 écus y passèrent, 45,000 écus font environ 270,000 francs de notre monnaie.

Aussi, lorsque le grand-duc de Toscane songea à faire demander en mariage le sœur du roi de Naples, ce fut le prince Corsini qu'il chargea des négociations. Le prince Corsini accepta l'ambassade à la condition qu'il en ferait seul tous les frais. Le grand-duc comprit ce qu'il y avait de princier dans une pareille exigence : il laissa carte blanche au prince Corsini, qui parut à la cour du roi de Naples comme l'envoyé d'un empereur. Seulement, le mariage conclu, le grand-duc donna au prince Corsini la plaque de Saint-Joseph en diamants.

Tous les deux ou trois ans, le prince Corsini donne un bal : ce bal lui coûte de 40 à 50,000 fr. Quelques jours avant mon départ de Florence, j'ai assisté à une de ces fêtes : nous étions quinze cents invités ; il y eut, pendant toute la nuit, souper constamment servi pour tout le monde, et pas un valet, pas une pièce d'argenterie, pas un candélabre, pas une banquette, qui ne fût à la livrée ou aux armes des Corsini. Le vieux palais pouvait, disait-on, fournir encore toutes choses à cinq cents personnes de plus.

Maintenant, on ne s'étonnera pas que le prince fût revenu tout exprès de Rome, pour faire à Florence les honneurs de ces fêtes, qui, se passant sous son balcon, semblent être données bien plus encore en son honneur qu'en celui de saint Jean.

L'entrée du palais Corsini est magnifique ; en mon-

tant l'escalier, que domine la statue de Clément XII, on pourrait se croire à Versailles : mille personnes tiendraient et danseraient à l'aise dans l'antichambre. A peine fûmes-nous entrés, que la princesse Corsini, que nous ne connaissions point encore, vint droit à nous avec une affabilité et une grâce toute française. La princesse Corsini est Russe : elle a quitté l'Italie d'Asie pour l'Italie d'Europe, la Crimée pour la Toscane, Odessa pour Florence ; c'est une jeune et belle femme de grand air, à qui ses robes de brocard d'or et ses rivières de diamants donnent l'aspect d'une châtelaine du moyen âge. Aussi je ne sais rien de plus en harmonie avec ce beau palais, tout tapissé de Titiens, de Raphaëls et de Van Dycks, que la maîtresse, qui semble s'être détachée d'une de leurs toiles pour en faire les honneurs.

Je me rappellerai toute ma vie l'impression que je ressentis lorsque, du milieu de ses salons, tout resplendissants de lumière, je jetai les yeux sur l'Arno, tout flamboyant d'illuminations. Les Italiens ont un art particulier pour disposer les flambeaux qui éclairent leurs fêtes. Le fleuve, tout chargé de gondoles pavoisées glissant au son des instruments, et portant de joyeux convives qui se renvoyaient des santés d'une barque à l'autre, était littéralement entre deux murs de flamme. Partout où l'on apercevait l'eau, l'eau réfléchissait le feu : l'Arno comme le Pactole semblait rouler des flots d'or.

Le feu d'artifice tiré, chacun prit congé du prince. A neuf heures et demi, il y avait bal au casino, et, comme la cour venait à ce bal, il était convenable que l'aristocratie florentine fût là pour la recevoir. Je pris à mon grand regret congé, non pas du prince et de la princesse que j'allais retrouver, mais de leur palais, que je me promis bien de revoir. Au reste, la séparation ne devait pas être longue ; nous y dînions le lendemain.

Comme on était venu chez le prince Corsini en toilette de cour, on n'eut que cent pas à faire pour se trouver au casino. J'entends par toilette de cour cravate blanche, croix, crachats et cordons. Quant à l'uniforme, le duc ne l'exige pas, même pour les bals au palais Pitti. Il n'est de rigueur qu'aux réceptions du premier jour de l'an et aux concerts du carême.

Il était impossible de trouver un contraste plus parfait que celui qui nous attendait. Rien de plus riche que le palais Corsini, rien de plus simple que le casino. C'est un appartement donnant d'un côté sur le quai, de l'autre sur la place de la Trinité, et composé de quatre ou cinq chambres peintes simplement à la détrempe. Une de ces chambres est consacrée au bal, les autres au billard et au whist.

Lorsque nous entrâmes, la cour venait d'arriver. Les différents ambassadeurs attendaient leurs compatriotes respectifs dans la première pièce, et les

présentaient successivement au chambellan de service. C'était tout le cérémonial. Cette formalité accomplie, ils pouvaient entrer dans la salle du bal. Rien, au reste, ne distingue le grand-duc et sa famille de ceux qui les entourent ; toute la différence qu'il y a entre eux et les autres invités, c'est que des fauteuils sont réservés aux archiduchesses, et qu'au lieu d'attendre les invitations, elles choisissent elles-mêmes et font inviter par leurs chambellans les cavaliers avec lesquels elles désirent danser. Ces invitations ne sortent pas d'un très-petit cercle, et s'adressent ordinairement au personnages qui occupent des charges aux palais Pitti. Les privilégiés sont donc, en général, les fils du prince Corsini, les fils du comte Martelli, le marquis Torrigiani, et le comte Cellani. Il va sans dire, que, s'il y a dans la salle quelque prince étranger, les invitations vont à lui de préférence.

A trois heures, la cour quitta le bal, ce qui n'empêcha point les acharnés de continuer de danser. Comme nous n'étions point de ceux-là, nous nous retirâmes immédiatement, et regagnâmes notre palazzo.

La journée du 25 était un peu moins chargée que celle du 24, il n'y avait que Corso, course de Barberi, et Pergola. Nous étions, en outre, invités, comme nous l'avons dit, à dîner chez le prince Corsini. Il y avait donc moyen de faire face à tout.

Le Corso était le même que les deux jours précédents. Je n'ai plus rien à en dire à mes lecteurs. A trois heures, nous étions chez le prince Corsini; le dîner avait été avancé d'une heure ou deux, afin que nous pussions assister à la course des Barberi.

Une des choses les plus rares à rencontrer à l'étranger est, pour un Français, cette bonne et franche causerie parisienne, dont on ne sent le prix que lorsqu'on l'a perdue et qu'on la cherche vainement. Je me rappelle qu'un jour une provinciale demandait devant moi à madame Nodier, qui lui parlait de nos soirées de l'Arsenal : — Madame, faites-moi le plaisr de me dire qui mène la conversation chez vous. — Oh ! mon Dieu, répondit madame Nodier, personne ne la mène, ma chère amie; elle va toute seule. Cela étonna beaucoup la provinciale, qui croyait que la conversation, comme une fille honnête, a besoin d'être dirigée par une gouvernante.

Eh bien, cette conversation insoucieuse, frivole, profonde, colorée, légère, poétique, Protée aux mille formes, fée insaisissable, ondine bondissante, qui naît d'un rien, s'attache à un caprice, s'élève par l'enthousiasme, retombe avec une plaisanterie, se prolonge par l'intimité, meurt par l'insouciance, se rallume à une étincelle, brille de nouveau comme un incendie, s'éteint tout à coup comme un météore pour renaître, sans que l'on sache pourquoi ni

comment ; cette conversation dont notre esprit altéré était plus avide que l'estomac le plus exigeant ne le sera jamais d'un bon dîner, nous la retrouvâmes chez le prince Corsini. Le prince se rappelait Paris, la duchesse de Casigliano le devinait; quant à la princesse, elle est Russe, et l'on sait la difficulté que nous avons nous-mêmes à distinguer une Russe d'une Française. On parla de tout et de rien, de bal, de politique, de Jockey-Club, de toilette, de poésie, de théâtre, de métaphysique, et on se leva de table après avoir, sans qu'aucun de nous pût dire de quoi il avait été question, échangé assez d'idées pour défrayer pendant une année une petite ville de province.

Le dîner avait duré jusqu'à quatre heures et demie; à cinq heures avaient lieu les courses. Le prince Corsini avait mis à notre disposition le casino de son second fils, le marquis de Layatico, gouverneur de Livourne. Comme les courses partaient de la porte al Prato, les chevaux passaient justement sous ses fenêtres; nous ne quittions donc une hospitalité que pour en recevoir une autre.

Le casino du prince Corsini serait en France un palais. Nous entrâmes par la porte du milieu, ce qui n'est pas un détail de mœurs indifférent, car la porte du milieu ne s'ouvre que pour le grand-duc, les archiducs et le prince Corsini. Ce jour-là il y avait double raison pour que la porte d'honneur fût

ouverte. C'est du balcon du casino du prince Corsini que les jeunes archiducs *doivent* voir la course. Je dis *doivent,* car je crois que c'est entre le palais Pitti et le palais Corsini une vieille convention de prince à prince ; le petit-fils du prince Corsini, qui est un bel enfant de cinq ou six ans, en faisait les honneurs aux jeunes archiducs, qui sont à peu près de son âge.

L'heure de la course approchait ; nous nous plaçâmes aux fenêtres et aux balcons latéraux, la fenêtre et le balcon du milieu étant réservés aux archiducs ; la rue présentait un aspect dont on ne peut se faire une idée. De chaque côté était dressé un amphithéâtre de gradins qui s'élevaient à la hauteur des premiers étages, dont les fenêtres semblaient faire le dernier degré. Il en résultait que, comme les fenêtres du second succédaient aux fenêtres du premier, le toit aux fenêtres du second, et que degrés, fenêtres et toits, étaient tous chargés d'hommes, de femmes et d'enfants, il n'y avait aucune interruption de spectateurs sur un espace de plus de cinquante pieds de haut. Ajoutez à ce tableau vivant, inquiet et bariolé, les longs rideaux flottants de damas de mille couleurs que, dans toutes les fêtes publiques, les Italiens ont l'habitude de laisser pendre de leurs balcons, et vous aurez une idée du spectacle qui s'offrait à nous aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Bientôt notre regard se fixa sur les concurrents ;

c'étaient cinq jolis chevaux de petite taille, nés en Toscane, car les chevaux toscans seuls peuvent concourir pour le prix, dont partie est un don du grand-duc et partie le résultat d'une poule. Chacun d'eux portait sur la cuisse le numéro sous lequel il était inscrit, tandis que sur le dos et le long de leurs flancs flottaient des espèces de châtaignes de fer, dont les pointes aiguës comme des aiguilles étaient destinées à activer leur course. Ils s'avançaient conduits par leurs maîtres respectifs, qui les firent ranger derrière une corde ; à un signal donné, cette corde devait tomber et leur livrer passage. La distance à parcourir était à peu près de deux milles. Le point de départ était, comme nous l'avons dit, la porta al Prato, et le but la porta alla Croce. Un, deux, trois, quatre ou cinq coups de canon devaient annoncer la victoire et indiquer le vainqueur, le nombre des coups correspondant toujours à son numéro.

Au signal donné la corde tomba ; les cinq chevaux partirent au galop et disparurent dans Borgo-Ognisanti. Cinq ou six minutes après on entendit deux coups de canon ; c'était le n° 2 qui avait gagné. Aussitôt tout le peuple se dispersa, et cela sans bruit, sans rumeur, s'écoulant, non pas comme l'eau d'un torrent, mais comme l'eau d'un lac, joyeux cependant, mais joyeux de cette joie intérieure qui n'a pas besoin pour se compléter ou plutôt pour s'étour-

dir d'une bruyante expression. Tout peuple qui s'amuse à grand bruit est un peuple qui souffre.

Le spectacle en lui-même n'avait pas duré cinq secondes, et cependant la ville s'était mise sur pied pour y assister. C'est que, comme nous l'avons déjà dit, tout est prétexte à spectacle à Florence. On s'y amuse plus du plaisir que l'on aura, ou du plaisir que l'on a eu, que du plaisir que l'on a.

La journée se termina par la Pergola pour l'aristocratie, par le Cocomero pour les bourgeois, et par le théâtre de Borgo-Ognisanti et de la Piazza-Vecchia pour le peuple.

Il y eut bien le lendemain et le surlendemain quelques restes de fête, comme après les tremblements de terre le sol est quelque temps encore à frémir ; mais bientôt tout rentra dans son état ordinaire ; enfin les grandes chaleurs de juillet arrivèrent, et chacun partit pour les eaux de Lucques, de Via-Reggio ou de Monte-Catini.

FIN.

